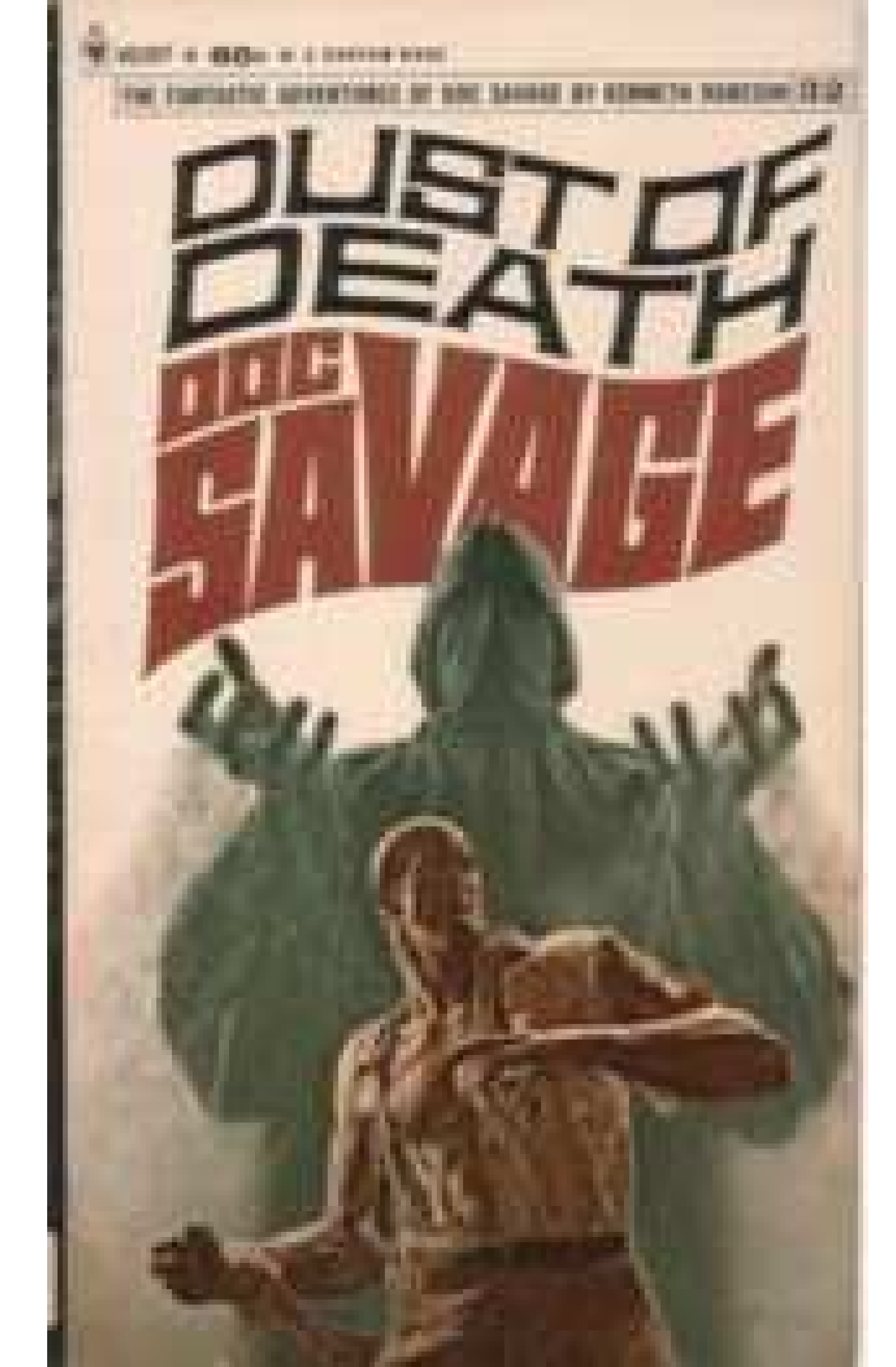
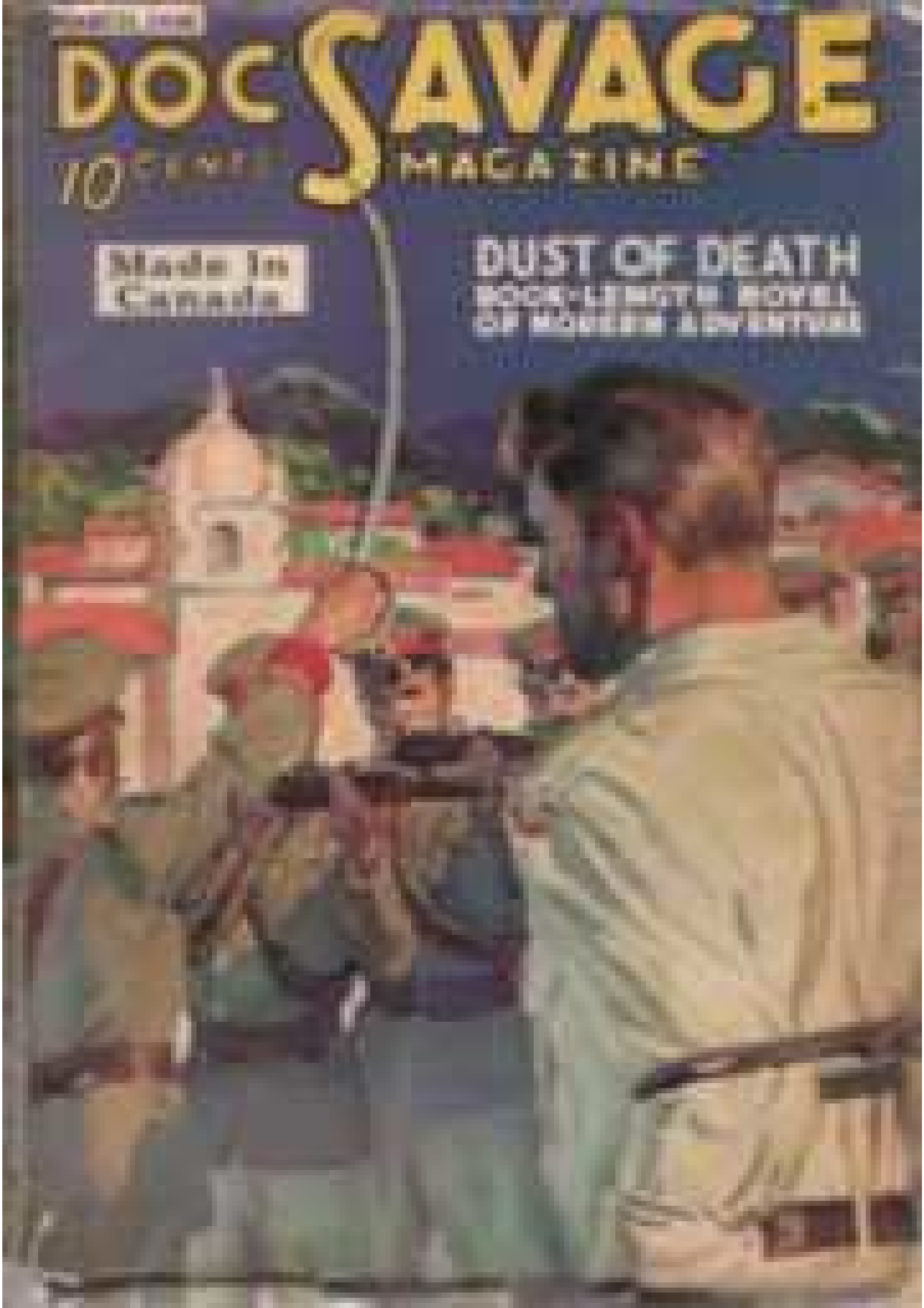

DUST OF DEATH
DOC SAVAGE


DOC SAVAGE
MAGAZINE
10
Made in Canada
DUST OF DEATH
BOOK-LENGTH NOVEL
OF MODERN ADVENTURE

Chapitre 1

LE DEBUT DU PROBLEME

L'avion piquait pour un atterrissage d'une façon qu'il ne restait que le bout d'un cheveu, et laissait penser que le pilote ne faisait pas trop attention à sa vie. L'appareil tomba du ciel Sud Américain dans un plongeon vertigineux dont le rugissement pouvait être entendu à des miles. Il se redressa, alla dans une glissade de côté qui semblait plus qu'un avion pourrait tenir. Puis il atterrit.

L'atterrissage disait bien des choses. Le pilote n'était ni imprudent, ni fou. C'était un magicien.

L'homme qui sortit de l'aéroplane avait l'air d'être sur le point de mourir. Non pas qu'il fut blessé, non pas qu'il ait une maladie. Il était juste un pâle sac d'os, et pas un très grand sac. Son teint était proche de celle d'une banane verte.

L'homme se regarda. Puis, plutôt soudainement, il plongea une main dans sa tenue de vol grisâtre.

Le champ d'aviation était parcouru par des vagues de chaleur. Les avions de combats – c'était de très modernes avions militaires – près des hangars de l'armée étaient comme des insectes cuits qui avaient juste rampés hors des hangars qui étaient des fours.

Un problème arrivait des hangars sous la forme d'une escouade de soldats en uniformes bruns. Il y avait une précision d'entraînement dans leur avance, même s'ils étaient empressés. Leurs visages étaient sinistres et leurs fusils étaient immaculés, dressés.

L'officier qui dirigeait l'escouade était soigné, efficace, et, arrivant près de l'aviateur qui avait l'aspect d'un invalide, il présenta un automatique bleu, museau en premier. Il parlait un espagnol vigoureux et sévère.

« Ceci est un aéroport militaire, senior », dit-il. « Aucun atterrissage n'est autorisé ici. Vous êtes sous arrestation ».

« Si, si, amigo », dit l'aviateur à l'aspect chétif.

Il sortit sa main de va tenue d'aviateur et elle tenait des papiers, à l'aspect officiel. Il les donna.

L'officier les prit et les lu, et ses sourcils se soulevèrent, puis s'abaissèrent, et ses épaules firent de même. Il parla anglais cette fois et il n'était pas spécialement bon.

« Notre consul, il n'é pas avoir lé droit pour vous utiliser ce champ militaire », dit-il. « Cé né pas cé qué vous appelé… appelé… »

« Pas régulier, je sais », dit l'aviateur. « Mais supposons que vous appeliez votre chef, contactez un haut gradé du département de la guerre. J'ai donné un petit coup de fil avant de partir ».

L'officier fit des mouvements avec ses sourcils tandis qu'il réfléchissait.

« Je vais voir », dit-il. « Vous attendez ».

Il prit les papiers, que l'aviateur lui avait donnés, et s'éloigna vivement, passant par les hangars et suivit la route qui menait jusqu'au bureau des opérations.

L'officier prit une démarche rapide, regardant de temps en temps les documents qui, de toute évidence, avaient beaucoup d'importance pour lui. Il secoua sa tête, suça sa langue, et se parla à lui-même.

« Si l'identité de cet aviateur est celle que dit ces documents », murmura-t-il, « cela signifie que de grandes et étranges choses vont arriver ».

Il tourna un coin vivement. Le chemin, virtuellement une allée, courait entre d'épais murs d'arbustes de chaque côté.

« Si cet homme est celui qu'il dit être », l'officier bougeait des papiers vers lui-même, « le mystère de l'Inca Gris pourrait être résolu après tout ».

Un homme sortit des buissons, sur le chemin, derrière l'officier. Il arriva promptement, sans aucun bruit.

L'homme était courbé et ses mains étaient appuyées sur son ventre comme s'il y avait une douleur permanente. Un vagabond, à en juger son aspect. Ses cheveux étaient longs. Son poncho rapiécé, les fibres de ses sandales effilées. A moins qu'on y réfléchisse, on ne pouvait pas alléguer que cet individu fut excellemment déguisé.

« *Senor soldado* », chuinta le chemineau, « J'ai quelque chose à dire, d'important ».

L'officier s'arrêta, se tourna et, surpris, laissa le grand ballot de frusques courbé venir à lui. Il n'était pas soupçonneux. Dans la république d'Amérique du Sud de Santa Amoza les civils traitaient les officiers de l'armée avec respect. Le manque de suspicion fut l'erreur de l'officier.

Le vagabond avait un couteau caché dans sa main. Mais l'officier ne le vit pas jusqu'à ce qu'il regarde sa poitrine et voie la poignée saillir sur son cœur. Etrangement, le militaire garda sa bouche étroitement fermée. Mais, après un moment, des filets de sang s'écoulaient des coins de sa bouche, un filet à chaque coin presque en même temps.

Puis l'officier, d'une façon lente, horrible, s'effondra sur ses mains et ses genoux et tomba sur la poignée, de telle manière que la pointe continua à s'enfoncer, et la pointe ressortit dans le dos de son uniforme kaki ordonné.

Il tressauta lorsqu'il mourut.

Le tueur était un être économe. Il prit son couteau. Puis il prit les papiers. Après quoi il fila dans les buissons, faisant aussi peu de bruit qu'il put.

Au-delà du champ d'avion c'était la jungle, où il y avait des précipitations tombant sur la côte où se situait Alcala, capitale de Santa Amoza. Une fois dans la jungle, le tueur courut comme si son ombre était un démon. Après un temps, il arriva à une maison, une masure à l'aspect considérablement misérable et apparemment non entretenue, mais qui possédait un téléphone moderne.

Le téléphone était remarquable. Pas l'instrument lui-même, lequel était ordinaire, mais la boîte de l'appareillage à travers lequel courait le circuit. L'instrument était connu comme un « brouilleur » et était ordinairement employé par les compagnies de téléphones sur les lignes gouvernementales où les espions n'étaient pas désirés. Seul le même brouilleur à l'autre bout rendait intelligible ce qui circulait par le fil.

« Ceci doit être dit à l'Inca en Gris », dit le meurtrier. « Ce que nous redoutions est arrivé ».

« Que veux-tu dire ? » Demanda une voix rude.

Ils parlaient en espagnol.

« Le Major Thomas J. Roberts vient juste d'arriver au terrain militaire », claqua l'assassin. « Je pensais l'avoir reconnu. J'ai usé de mon couteau sur un officier imbécile, et je me suis emparé des passeports diplomatiques qui prouvent que l'homme est bien le Major Thomas J. Roberts. »

« Et qui peut bien être ce Major Thomas J. Roberts ? » Demanda la voix par-delà le fil.

« Qui était ton père, mon ami ? » Demanda le tueur.

« C'était un homme au sang inca, duquel je suis fier », râpa l'autre. « Et qu'est-ce que cela a à faire… »

« Je pensais qu'il aurait pu être un bœuf », dédaigna le meurtrier, « car personne sauf un bœuf ne pourrait engendrer un fils aussi stupide. Ce Roberts est mieux connut comme Long Tom. »

« Et alors, chien insultant ? » Demanda l'autre. « Ce Long Tom est-il le *Senor Diablo* lui-même ? »

« Il est pire », déclara le vagabond. « C'est l'assistant, un des cinq assistants plutôt, du seul homme que notre maître, l'Inca en Gris, craint ».

« Continue, homme aux nombreuses paroles et peu d'information », ordonna la voix par le fil.

« Doc Savage ! » Dit le tueur. « Long Tom est l'assistant de Doc Savage ».

Il y eut un silence. Un long silence, comme si l'homme à l'autre bout du fil avait touché par un puissant coup et était en train de récupérer. Puis il commença à jurer, et ses injures étaient comme les explosions de pétards entassés. Il commença à parler avec une voix creuse et effrayée, et jura jusqu'à ce qu'il puisse dire dans un souffle.

« Attends », dit-il.

L'assassin attendit. Cinq minutes pleines. Puis l'autre fut de nouveau en ligne.

« L'Inca en Gris veut s'en occuper personnellement », dit-il. « Ce Long Tom va être dégommé ».

« Au revoir, fils de bœuf », rit le tueur et il raccrocha.

Plus loin, au champ d'aviation militaire, il y avait de l'agitation. Car le corps de l'officier poignardé avait été trouvé. C'était une agitation ordonnée, rigoureuse. Car ces soldats de Santa Amoza étaient bien entraînés – et beaucoup entraînés, car la guerre était déjà longue de quatre années.

« Long Tom » Roberts était dans le bureau du commandant de l'aéroport, tout nu, car il avait été déshabillé lorsqu'ils avaient été le chercher. Il ressemblait plus que jamais à un homme qui attendait son cercueil. Mais il n'y avait rien de moribond dans l'espagnol qu'il parlait. C'était du bon espagnol. Il l'utilisait correctement, sur un ton sarcastique, sec.

« Appelez le Senior Junio Serrato de Santa Amoza », beugla Long Tom. « Il me confirmera. Il savait que je venais ».

Ils appelèrent finalement le Senior Junio Serrato, ministre de la guerre, et ce qu'il dit devait avoir été emphatique et suffisant. Car les officiels du champ d'aviation devinrent soudain apologétiques.

« Mon traitement envers vous a été grandement regrettable. Mais vous devez comprendre que notre pays est en guerre », dit le commandant du camp lui-même. « Et le meurtre mystérieux de l'officier… »

Il y avait plus de tressautements, dans le moyen que Long Tom utilisa pour partir. Il avait pris un fiacre tiré par un cheval et conduit par une vieille femme qui avait l'apparence comme les Yankees concevaient une sorcière. Tout le carburant à Santa Amoza était réquisitionné pour l'usage militaire et tous les hommes valides étaient dans l'armée. Bientôt Long Tom entra dans la ville.

Alcala à la façon des villes sud américaines, était une ville remarquablement colorée, rendues encore plus flamboyante avec les drapeaux qui pendaient à profusion. De brillants rayons de soleil rendaient les maisons blanches plus blanches et remplissaient les rues avec des ondes de chaleur. Les touristes seraient extasiés par le lieu.

Mais il n'y avait pas de touriste. Il y avait la guerre !

Cela se voyait au nombre d'hommes en uniformes. Il y avait une sévérité, une froideur sur les visages, quelque chose d'aussi visible que le toit enneigé des Andes, qui pouvait être distinctement visible de l'intérieur du pays.

Long Tom abandonna son transport, car des escadrons de soldats à pied l'interpellaient fréquemment et il pouvait aller plus vite en marchant.

Aller à pied, conclut rapidement Long Tom, était une erreur. Il y avait des mendiants ; la guerre fait des mendiants. En lambeaux, sales et larmoyants, ils s'accrochèrent à ses côtés. Il leur lança des pièces, sachant que c'était une erreur, car il en arriva plus encore, comme du sucre dans une ruche d'abeilles. Il lança plus de pièces, mais cela augmenta leur audace, leur insistance. Ils s'agglutinèrent autour de lui, tirant ses vêtements.

La présence des mendiants n'était pas étrange, car les villes tropicales sont communément infestées de mendiants.

Mais soudain ce fut étrange. Ce fut menaçant. Il y avait un but.

Un coquin geignard, sale et enguenillés comme les autres, se mêla au groupe, les bras vaguement tenus à ses côtés, les pieds nus éraflant la poussière de la rue non pavée. Puis, brusquement, ses longs bras furent enroulés autour de la légère charpente de Long Tom.

« Un espion ! » Hurla le mendiant. « C'est un espion ! »

La foule éclata en un rugissement. La soudaineté avec laquelle cela arriva montrait que tout avait été arrangé. Des mains malpropres se fermèrent sur Long

Tom. Elles semblaient être des milliers.

« Espion ! » Criaient-ils. « Tuez-le ! »

« Tuez-le ! » Résonna un nombre d'échos.

Puis Long Tom – lui qui ressemblait à un invalide - attrapa le premier mendiant qui l'avait saisit. Utilisant la victime comme un club, Long Tom en renversa une demi-douzainee d'autres. C'était un fait que le plus costaud des lutteurs n'aurait pas rougit à raconter.

Dans les secondes suivantes, Long Tom démontra quelques-unes des qualités qui le qualifiaient comme assistant de cet homme dont le nom est une légende jusqu'aux coins les plus éloignés de la terre – Doc Savage. Long Tom utilisa ses poings en premier, et ils atterrissaient avec des bruits à peine moins forts que des tirs de pistolet.

Un ring s'ouvrit autour de Long Tom, à l'intérieur de celui-ci les corps de ceux qui avaient été assommés. La multitude rugit, entoura l'homme dont l'apparence fragile était si trompeuse.

« Tuez-le ! » Aboyait-on. « Un espion ! »

Puis ils se refermèrent, et de nombreux couteaux apparurent. Ils déchirèrent un perron de maison, et lancèrent ces morceaux de rock. Long Tom en reçut une dans la poitrine et tomba.

Gisant là, hoquetant, il introduisit ses mains dans ses poches. Elles en ressortirent avec de petites ampoules de verre. Il les cassa dans la rue, et elles firent des éclaboussures mouillées qui s'évaporèrent presque instantanément. C'était du gaz, inodore, provoquant une rapide inconscience une fois respirée – une création du génie inventif de Doc Savage. Long Tom retint sa respiration pour ne pas en aspirer. Il se leva et courut.

Dans une embrasure de porte, Long Tom plongea, ne sachant pas où il atterrissait. Il eut de la chance. Il arriva dans un patio, grimpa sur un palmier jusqu'à un toit, le traversa, alla dans une autre rue, après quoi il était douteux qu'un homme de la mêlée ait pu le suivre. Il put les entendre criés.

« Espion ! » Hurlaient-ils. « Tuez-le ! »

« Quiconque a conçu ce plan », gronda Long Tom, « est astucieux ».

Traduction terminée le mardi 15 mai 2001.

Chapitre 2

LA MORT GRISE

Alcala, capitale de Santa Amoza, avait l'aspect extérieur d'une ville retardée, pauvre. Elle n'était ni l'une, ni l'autre. Santa Amoza était un pays riche en ressources naturelles – des nitrates et beaucoup d'autres choses – et avant la guerre un flot d'exportation était sorti d'Alcala, le port de mer, et un flot d'or était rentré. Alcala avait été un riche champ pour les investisseurs américains.

L'hôpital gouvernemental était un exemple typique de combien moderne avait été Alcala. Le bâtiment était énorme, blanc et de pierres fines. L'intérieur était également blanc et propre, moderne à l'extrême.

Long Tom Roberts suivait un infirmier au visage sévère le long d'un couloir et dans une grande pièce, où un homme gisait sur un lit de camp blanc.

L'homme sur le lit de camp était une momie en bandages, à part pour ses mains et son visage. Il avait un visage intéressant. A un moment ou un autre son nez avait fait une rencontre forcée avec un objet plus dur que sa peau et ses os. Le nez donnait à l'homme un visage qui rappelait celui d'un bouledogue anglais. A l'intérieur des bandages la carcasse de l'homme était probablement anguleuse et capable.

D'abord, l'homme bandé ne vit pas Long Tom.

Long Tom grimaça et dit : « Complètement emballé pour être expédié ».

L'homme emballé se tourna. Seuls ses yeux bleus ressortaient de sa tête. Il tenta de bondir de son lit de camp et tomba sur le sol.

« Long Tom ! » Cria-t-il. « Vieux cadavre, vieux coquin, vieil ami ! »

« Ace Jackson », gloussa Long Tom

Long Tom l'aida à se remettre sur le lit de camp, et ils se grimacèrent et s'égratignèrent un peu l'un l'autre, se criant des choses qui n'avaient pas beaucoup de sens.

« Ace Jackson », gloussa Long Tom, « Le même vieux Kiwi. Je ne t'ai pas vu depuis que tu pilotais un Spad, durant la Grande Guerre ».

« Moi de même », rit « Ace[1] » Jackson. « C'est admirable de t'as part de descendre me voir, tu es une pinte de dynamite ».

« J'étais en Argentine sur un projet hydroélectrique », expliqua Long Tom. « J'ai fondu ici dès que j'ai entendu que tu avais essayé de faire un bout de vol sans ailes. « Qu'avais-tu essayé de faire ? Tu as tellement volé que tu pensais que des ailes t'étaient poussées ? »

Ace Jackson sembla soudain sinistre et ne répondit pas.

Long Tom recula et examina l'aviateur bandé avec curiosité.

« Il a dû falloir plusieurs combattants pour te descendre », dit-il sèchement. « T'ont-ils attaqués en bande ? Je veux bien parier que personne ne pourrait t'abattre ».

« Parfois je pense que l'Inca en Gris pourrait ne pas être un homme… », dit lentement et distinctement Ace Jackson.

Pour la première fois, Long Tom devint conscient qu'il y avait une fille dans la pièce. Elle était grande, avec des cheveux noirs. Et sa peau avait la beauté absolue d'une pure castillane. Elle s'avança quand elle vit que Long Tom l'avait aperçue.

Long Tom eut soudain la sensation qu'il était en train de regarder la plus belle fille qu'il n'ait jamais vue dans sa vie.

Ace Jackson fit les présentations.

« Voici la señorita Anita Carcetas, fille du président de cette république », dit-il. « Anita, je désire vous présenter le major Thomas J.

Roberts, mieux connu comme Long Tom, un extraordinaire magicien en électricité. Et un tireur qui préfère se battre plutôt que manger. Et il aime sa nourriture. Où il y a des troubles vous trouverez Long Tom, et c'est un de mes copains ».

« Je n'ai jamais été aussi ébloui depuis que j'ai vu ma première aurore », dit Long Tom galamment.

Ses yeux dirent des choses. Ces deux là étaient fortement amoureux.

La fille tapota les oreillers, ajustant le couvre-lit, les bandages et autres pour donner plus de confort à Ace Jackson. Elle avait comme reçu un gros coup et Long Tom la laissa continuer pendant un moment. Puis il parla.

« Tu as dit quelque chose là tantôt », rappela-t-il à Ace Jackson.

L'aviateur blessé regarda la fille et lui tour à tour. « Hein ? » S'enquit-il.

« L'Inca en Gris », expliqua Long Tom.

Sur le visage de Ace Jackson vint une expression comme s'il se trouvait juste face à face avec un ennemi détesté.

« Je suppose que c'est un homme », marmonna-t-il. « Quelque fois, je pense que cela ne semble pas aussi sûr ».

« Expose-moi l'énigme », suggéra Long Tom. « J'aime les jeux de réflexion ».

Une pensée atteignit Ace Jackson avec tous les effets visibles d'un coup physique. Il se releva sur le lit de camp d'hôpital, coupant le souffle à la fille.

« Donne-moi un tuyau sur quelque chose », requit-il.

« Sûr », dit Long Tom.

« Est-ce que Doc Savage t'a envoyé à Santa Amoza ? » Demanda Ace Jackson d'un ton sarcastique.

La réponse de Long Tom fut prompte.

« Je suis venu ici uniquement pour voir un vieux copain, qui a eut un accident. Et non pour une autre raison », dit-il. « Maintenant quelle est cette histoire d'Inca en Gris ? Est-ce un secret ? »

Ace Jackson se tenait rigide sur le lit de camp.

« Tu ne croiras pas cela », assura-t-il. « Mais je vais te le dire de toute façon ».

« Vas-y », invita Long Tom. « Je suis plutôt crédule ».

« L'Inca en Gris est responsable de cette guerre ! » Ace Jackson retomba en arrière comme s'il avait eut quelque chose de pesant sur sa poitrine.

Long Tom loucha vers l'aviateur bandé.

« Je suppose que cet Inca en Gris est le surnom d'un général de Delezon, le pays que combat Santa Amoza », suggéra Long Tom.

« Je ne te donne pas raison », corrigea Ace Jackson. « L'Inca en Gris est quelque chose… Quelque chose d'horrible. Personne ne sait s'il est de Delezon, ou d'ailleurs ».

Ace Jackson se rassit à nouveau sur le lit de camp. Il éleva un bras pansé vers Long Tom.

« Je vais te donner un exemple », dit-il. « Une fois l'armée de Santa Amoza avait apparemment écrasé Delezon. Nous avions percé leurs lignes sur une grande distance, et nous étions en train de traverser le désert en direction de leur capitale. Puis, une nuit, tous les officiers importants de la force expéditionnaire moururent mystérieusement. C'était l'œuvre de l'Inca en Gris ».

« Cela sonne comme le travail d'un espion », corrigea Long Tom.

Ace Jackson secoua sa tête. « Cet Inca en Gris a fait d'horribles choses ; des meurtres, des massacres, des choses calculées délibérément pour inciter nos nations à la frénésie. Notre ennemi, Delezon, ferait difficilement cela. Le général Fernandez Vigo, commandant la force ennemie, est un combattant droit, même s'il est l'enfer sur roues dans un combat.

Long Tom gronda, « Je continue à dire espionnage ».

« Je vais te donner un autre exemple », dit Ace Jackson. « Il y avait… »

L'enchanteresse señorita Anita Carcetas interrompit.

« Laissez-moi vous donner l'exemple du señor Ace Jackson », dit-elle.

Ace Jackson remua dans ses bandages. « J'ai vraiment l'air d'un bon exemple ».

La fille continua comme si elle n'avait pas été interrompue.

« Ace Jackson est le commandant de notre force aérienne de Santa Amoza », expliqua-t-elle. « Il apprît qu'une fièvre balayait une tribu native des montagnes. Du sérum était nécessaire pour les sauver. Ace Jackson fut volontaire pour porter ce sérum en volant jusque là pour sauver ce peuple ».

« J'en rougis », marmonna Ace Jackson.

« L'Inca en Gris essaya de tuer Ace Jackson », finit la fille. « Notre ennemi, le général Vigo, n'aurait pas osé cela. L'épidémie fiévreuse est plus dans son pays que dans le nôtre ».

Long Tom secoua sa tête. « Cela ne sonne pas sensé ».

« Je le sais », grogna Ace Jackson.

« Qui est au juste cet Inca en Gris ? » Demanda Long Tom.

« Mystère », rétorqua Ace Jackson. « Personne ne sait. C'est juste un homme qu'on entend chuchoter ».

La señorita Anita Carcetas regarda Long Tom, mais parla à Ace Jackson, disant, « Ace, vous pourriez raconter à Long Tom ce que nous disions ce matin ».

Long Tom interposa: « Comment cet Inca en Gris t'a-t-il eu, Ace ? »

« Tu le sais, je ne m'envole jamais sans vérifier mon appareil », dit Ace Jackson. « Je le fis cette fois-ci pas dix minutes avant de décoller. Mais une aile se détacha toute seule. Mon parachute fut pris dedans. Il s'ouvrit, mais évidemment pas autant qu'il le pouvait. Je l'avais un peu déchiré ».

Long Tom opina. « Maintenant, quelle est cette chose dont tu parlais ? »

Ace Jackson ouvrit sa bouche pour parler, puis la ferma. Une porte de la pièce s'était ouverte. Un infirmier, le même qui avait guidé Long Tom, entra, portant un verre de lait et de la nourriture sur un plateau. L'infirmier semblait très las, comme s'il avait travaillé de longues et dures heures. Peut-être, cela expliquait-il le petit accident qui lui arriva alors. Un accident innocent en soi, mais un qui allait avoir des conséquences affreuses.

Il trébucha. Lait et viandes tombèrent sur la veste de Long Tom.

« Mille pardons, señor », hoqueta l'infirmier contrit, en saisissant une serviette et en essuyant les souillures qu'il avait faites. La serviette n'aida pas beaucoup.

« Laissez cela », dit Long Tom.

« Non, non, señor, je vais le nettoyer », hoqueta l'infirmier. « Il ne faudra que quelques instants ».

Long Tom grimaça et enleva sa veste.

« Bien sûr, bien sûr », sourit-il, « si cela peut vous faire plaisir ».

L'infirmier prit la veste, toujours bafouillant ses excuses – peut-être que la présence de la fille du président l'avait-elle crispé – et, recula vers la porte, mit une main derrière lui pour l'ouvrir. Il resta là se prosternant encore et encore, moitié dans la pièce et moitié dehors.

Personne ne remarqua que le bras avec lequel il tenait la veste de Long Tom était tendue dans le couloir tandis que le reste de sa personne était dans la chambre d'hôpital.

« Je suis vraiment désolé, señor », dit-il à nouveau à Long Tom.

« Oubliez cela », répéta Long Tom. « Les accidents arrivent ».

L'infirmier retourna dans le couloir et ferma la porte.

La señorita Anita Carcetas dit : « Pauvre homme, il est de toute évidence exténué ».

Long Tom demanda à Ace Jackson : « Maintenant, que disais-tu à propos de… »

Un son vint du couloir derrière la porte, un son déplaisant, de toute évidence un corps tombant. Et il y eut un cri, bref mais hideux, pour une voix humaine.

Long Tom bondit vers la porte et l'ouvrit. La señorita Anita Carcetas poussa un cri strident, exprimant son horreur complète. Ace Jackson quitta son lit pliable, ne put rester debout, et tomba sur le sol.

Long Tom regarda le couloir de haut en bas. Personne n'était en vue. Puis le magicien de l'électricité alla jusqu'au corps de l'homme sur le sol du passage.

L'homme sur le sol était sur le dos, mort, les yeux ouverts, une douleur terrible se voyant toujours profondément. C'était l'infirmier. La veste souillée de Long Tom était toujours autour de son bras.

Mais c’était le visage de l’homme qui retint l’attention de Long Tom. Le visage était gris, presque blanc. Long Tom regarda de plus près pour découvrir ce qui rendait gris le visage de l’homme mort.

Ce qui ressemblait à de la poussière grise recouvrait les traits de l’individu.

Long Tom éventa avec sa main près du visage du cadavre et la matière grise fut remuée, comme de la poussière, en un petit nuage.

« Eloigne-toi de ça ! » Hurla Ace Jackson.

Traduction terminée le dimanche 20 mai 2001.

---

[1] Ace = Champion

Chapitre 3

LE MESSAGE SUBSTITUE

Sans se retourner, Long Tom râpa : « Pourquoi ne pas le toucher ? »

« Cet homme a été tué par l'Inca en Gris ! » Cria Ace Jackson.

Long Tom se retourna vivement, « Quoi ? »

« La poussière grise », claqua Ace Jackson, « est toujours sur ses victimes ».

La señorita Anita Carcetas dit : « La mort vous était destinée, Señor Long Tom ».

« Je le sais », grogna Long Tom. « Seuls la veste sur son bras était visible lorsqu'il se tenait dans la porte. Le tueur pensait que c'était moi avec ma veste sur mon bras ».

La conversation n'avait pris qu'un instant. Long Tom jeta de vifs regards de bas en haut du couloir. Il décida que le tueur en fuite avait dû partir par la droite vers la sortie. Long Tom courut dans cette direction.

Il atteignit l'entrée et vit là un garde en uniforme militaire, le fusil en alerte. L'individu avait dû entendre le cri mortel.

« Quelqu'un est-il passé ? » Demanda Long Tom en espagnol. La sentinelle dit que personne n'était passé et Long Tom rebroussa chemin, essayant les portes à droite et à gauche. Il y eut des cris, des bruits de pas courant d'autres parties de l'hôpital, ceux-ci fait sans aucun doute par des personnes venant voir quelle était cette agitation.

Ce fut dans une grande salle blanche d'opération, rempli d'instruments, que Long Tom tomba sur un objet intéressant.

L'objet était un homme ; un homme plutôt petit qui était vêtu de serge bleu immaculé. Il avait une beauté latine et une moustache qui était une ligne soignée sur sa lèvre supérieure.

Il y avait une trace de poussière grise visible sur la manche droite de son veston de sergé bleu.

Long Tom se rua à côté du petit homme. L'individu luttait pour se remettre debout, ses lèvres tremblantes pliaient et dépliaient la ligne noire de sa moustache.

« Un démon – travesti et masqué », dégluti-t-il. « Il m'a assommé et s'est enfui ».

Il désigna une fenêtre ouverte.

Long Tom se précipita sur la fenêtre. Il n'y avait personne en vue. Le sol en dessous était suffisamment cuit par le soleil pour ne pas retenir d'empreinte de pied, et il y avait suffisamment de buissons pour cacher une petite armée.

Long Tom poussa un cri d'alarme et un soldat apparut, commençant à fouiller le sol.

Retournant au petit homme soigné avec la moustache, Long Tom examiné étroitement l'individu. Brusquement, Long Tom saisit le bras de l'homme.

« Lâchez-moi ! » Bredouilla l'autre. « Que voulez-vous ? »

« Vous avez été attaqué », lui dit Long Tom sèchement. « Mais ça c'est ce que vous dites. Vous n'avez aucune marque sur vous ».

L'homme essaya de parler. Mais Long Tom le secoua, puis l'empoigna, fougueusement incohérent, retourna dans la chambre où Ace Jackson avait repris place sur son lit pliable.

Les yeux de Ace Jackson s'écarquillèrent et il dit : « Aucune idée de qui tu molestes, n'est-ce pas ? »

« Que veux-tu dire ? » Grogna Long Tom.

Ace Jackson désigna le prisonnier moustachu. « Aucune idée de qui c'est ? »

« Je ne te suis pas », dit Long Tom.

« C'est le Señor Junio Serrato », avisa Ace Jackson.

« Pour l'amour du ciel », dit Long Tom.

« Exactement », agréa Ace Jackson. « Le Señor Serrato est le ministre de la guerre de cette nation ».

Long Tom libéra en hâte son captif. On ne traînait pas des ministres de la guerre comme s'ils étaient de simples coupables. Car, dans ces contrées d'Amérique du Sud, les ministres de la guerre avaient habituellement plus de pouvoir que le président.

« Je regrette profondément ma terrible erreur, Señor Serrato », murmura Long Tom.

C'était diplomatique. En regard de ce qu'on pensait, on n'accusait pas des ministres de la guerre de crimes dont il pourrait être difficile de prouver qu'ils avaient commis.

Long Tom fut quelque peu surpris lorsque le Señor Junio Serrato le prit gracieusement.

« Il n'est pas indigne d'être pris rudement par un homme qui appartient à l'un des plus fameux petits groupes dans le monde », murmura-t-il. « J'ai beaucoup entendu parler de Doc Savage et de ses cinq aides ».

Long Tom essaya de penser à une politesse équivalente lorsqu'il y eut un rugissement à l'extérieur de l'hôpital. Ils se précipitèrent à la fenêtre et virent que l'escadron de soldats qui fouillaient le sol avait fait deux prisonniers. Ils conduisirent ceux-ci à l'intérieur.

Les captifs avaient la stature de la paire Jeff et Mutt. Tous deux étaient bien habillés.

« Les *soldatos* ont fait une erreur », murmura le ministre de la guerre Serrato près de Long Tom.

« Vous connaissez les prisonniers ? » Questionna Long Tom.

« Oh, oui », opina le ministre Serrato.

« Count Hoffe est le plus grand », expliqua le ministre Serrato. « C'est le représentant des compagnies d'armement européennes qui approvisionnent nos besoins en munitions. »

« Et le plus petit ? » Suggéra Long Tom.

« Il s'appelle Don Kurrell », avisa le ministre Serrato.

« Un autre marchand de munitions ? »

« Oh, non. » Le ministre de la guerre sourit à nouveau. « Don Kurrell représente la compagnie qui possède les concessions pétrolières de Santa Amoza. Il est intéressé à voir s'arrêter la guerre. Ses ailes pétrolières, je regrette de le dire, sont dans la zone de combat. A part si notre nation gagne, sa compagnie va perdre ses investissements. »

Les prisonniers furent introduits peu après. Les soldats expliquèrent qu'ils agissaient de manière suspecte lorsqu'ils ont été pris.

Le grand Count Hoffe enleva son chapeau, arborant un crâne rasé de près, et expliqua : « Nous cherchions un abri. Nous avions entendu l'agitation et craignions qu'ils tirent. »

« Pourquoi êtes-vous ici au juste ? » Leur demanda Long Tom.

Les deux se regardèrent l'un l'autre, puis regardèrent le ministre Serrato, et ils regardèrent tous Ace Jackson.

Ace Jackson dit : « Je pense que tout le monde pense à la même chose. »

« A quoi ? » Demanda Long Tom.

« Ce que j'ai commencé à te dire », gronda Ace Jackson.

« Crache », invita Long Tom.

« Nous désirons que Doc Savage descente ici », dit Ace Jackson. « Nous désirons qu'il écrase le démon, l'Inca en Gris. »

Il y eut une conversation après cela, des explications de ce qui était connu sur l'Inca en Gris. Mais tout cela n'ajouta que très peu à ce que Long Tom avait déjà entendu. L'Inca en Gris était une mystérieuse puissance qui, pour une raison connue de lui seul, faisait tout pour que le massacre continue.

« Je vais voir », leur dit finalement Long Tom. « Je vais câbler à Doc », et il partit.

Pas plus d'une minute après le départ de Long Tom, Count Hoffe claqua ses

talons, courba son long corps en une grande courbe et dit : « Croyez-moi, je suis vraiment heureux que Doc puisse venir à Santa Amoza. Cette guerre interminable est une chose terrible. »

Puis il partit.

Ace Jackson regarda vers la porte après que Count Hoffe fut parti, et l'ait fermée. Il marmonna, « Parfois, je m'interroge sur ce type. C'est le seul que je peux imaginer avoir du profit à ce que cette guerre continue encore et toujours. »

« Vous voulez dire qu'il pourrait être l'Inca en Gris ? » Murmura le ministre de la guerre Serrato. « Cette pensée mais venue. »

« Et à moi aussi », intervint Don Kurrell. « C'est pourquoi je suis devenu copain avec ce type. Je suis en train d'enquêter sur lui. »

« Apprit quelque chose ? » Demanda Ace Jackson.

« Non », dit Don Kurrell.

Tout le monde parti.

Ceux dans la pièce auraient été grandement intéressés par les actes d'une étrange figure dans un parc proche quelques instants plus tard. Même une inspection proche n'aurait pas montré si cette forme était un homme ou une femme.

Un manteau de matériel gris enveloppant complètement, avec un chapeau qui cachait complètement les traits, fournissaient un excellent déguisement. Cette forme se glissait à travers les buissons, restant hors de vue, et s'arrêta sous un arbre qui grimpait au-dessus des arbustes. Cet arbre était très gros et très ancien.

Les actes du mystérieux rôdeur devinrent plutôt inhabituels. La figure s'accroupit à côté de l'arbre, prit un carnet de notes de sous le manteau, et écrit quelque chose dedans. Le carnet de notes avait des pages de fin papier de pelure d'oignon.

La note fut roulée, et une main, gantée, la déposa dans un trou dans le bas de l'arbre. Si l'étrange individu avait fait le moindre son, il s'était perdu dans le roucoulement de pigeons, dont de nombreux envahissaient l'ancien parc à toutes les heures du jour, attrapant des miettes, se perchant dans les branches des arbres.

L'individu en gris ressortit sa main de l'arbre, et s'éloigna, disparaissant de la vue.

A peine quelques instants après, un pigeon survint du sommet de l'arbre. C'était seulement un pigeon parmi une multitude, et il n'y avait rien pour indiquer pour un quelconque observateur que c'était un pigeon messager, qui était venu du tronc creux du vieil arbre d'une cachette de sa base. Pas plus y avait-il quelque chose pour montrer à un observateur au sol que l'oiseau transportait une note celée dans une penne.

Long Tom Roberts rencontrait de même des pigeons, mais ils étaient seulement de la variété bâtarde ordinaire qui sautillaient dans les rues et il ne leur accorda aucune attention. Long Tom réfléchissait, remuant dans sa pensée ce qu'il était convaincu être un fait, deux faits plutôt.

Les deux faits étaient les deux atteintes à sa vie – l'attaque de la horde de mendiants, et l'étrange incident à l'hôpital. Il était présumable que les deux atteintes avaient été faites par l'Inca en Gris ; et le motif n'était pas difficile à deviner. Doc Savage n'était pas désiré sur la scène de Santa Amoza.

Cette conversation sur l'Inca en Gris était entièrement nouvelle pour Long Tom. Mais cela n'était pas étrange. Cette guerre entre Santa Amoza et Delezon était sanglante depuis quatre années, bien qu'il soit possible qu'un grand nombre d'habitants de New York n'en aient jamais entendu parler. Les journaux, bien sûr, avaient relaté les récits des plus grandes batailles, mais presque rien sur le combat journalier. Les éditoriaux américains réduisaient les affaires en de sporadiques chamailleries pour des étendues de jungle et de désert qui séparaient les deux républiques. Washington avait, cependant, placé un embargo sur l'exportation d'armes aux belligérants, espérant arrêter le conflit.

« Je parierais que Count Hoffe aime cela », marmonna Long Tom.

Le magicien de l'électricité tourna dans un bureau télégraphique. Il prit un formulaire et écrivit :

DOC SAVAGE

NEW YORK

EVENNEMENTS TRES MYSTERIEUX STOP APPRIT QUE LA GUERRE ETAIT ENTRETENUE PAR MYSTERIEUX INDIVIDU CONNU COMME INCA EN GRIS STOP PEUT ETRE BONNE IDEE SI VOUS VENEZ ECLAIRCIR

LONG TOM

Long Tom quitta le bureau télégraphique et continua sa route, cherchant après un hôtel convenable.

Quelques instants après que Long Tom fut parti, lorsqu'il était approximativement temps pour lui d'être hors de portée de voix, une chose étrange arriva. Un homme arriva en courant furieusement du bas de la rue avec plusieurs autres le poursuivant. Il tourna dans le bureau télégraphique comme s'il pensait y trouver une échappatoire. Là, il attrapa une chaise et se retourna, vers la baie. Les poursuivants foncèrent à l'intérieur. Rapidement il y eut une *mêlée*[1]. Des fournitures volèrent. Des bureaux furent renversés. Les employés du bureau télégraphique crièrent après la police.

La police arriva tôt ou tard. Mais, entre-temps, les mystérieux combattants avaient quitté les lieux. Ils avaient, en fait, rejoint la sinistre silhouette qui avait envoyé le pigeon de l'arbre du parc.

« Comment cela s'est-il passé ? » Demanda l'individu en manteau.

L'un de la bande qui avait monté la bagarre montra un formulaire de télégramme. C'était celui qui portait le message que Long Tom avait écrit.

L'encapuchonné rit quand il le vit.

« Vous avez laissé à la place celui que je vous ai donné ? » Demanda-t-il.

« Nous l'avons fait », dit l'autre.

« C'est bien », dit celui en manteau. « Aurait-on simplement volé le message que les employés du télégraphe auraient pu se rendre compte de son absence. »

« Nous avons fait de l'excellent travail », se vanta l'un des combattants.

« Vrai », dit celui en manteau. « Votre travail n'est pas fini. »

Les autres semblèrent surpris, et firent des interrogations avec leurs sourcils.

« Long Tom Roberts doit être maintenant écarté du chemin », dit brièvement celui en manteau.

Long Tom avait finalement trouvé un hôtel.

« Mes bagages sont-elles ici, señor ? » Demanda-t-il à l'employé.

L'employé sourit, et cogna son front sur le bureau en une courbe, et donna à Long Tom la clef de sa chambre.

Long Tom localisa l'escalier et monta jusqu'à un hall qui était sombre après la brillance de la lumière du soleil à l'extérieur. Il lui fallut un moment ou deux avant de trouver la chambre à laquelle s'adaptait sa clef. Il la déverrouilla et, ses yeux toujours un peu aveuglés, il ouvrit la porte à la volée.

Deux hommes étaient occupés sur la valise de Long Tom. Ils sautèrent sur leurs pieds. Des couteaux surgirent dans leurs mains avec une soudaineté sinistre.

Long Tom n'avait peur d'aucun homme avec un couteau. De toute manière, il y avait une chaise entre lui et la paire. Il pouvait s'en saisir, l'utiliser comme arme.

Mais il n'atteignit pas la chaise. Les deux hommes près de la valise étaient là comme pour attirer son attention. Il y avait un autre homme qui se tenait juste dans la porte. Cet homme s'avança, balança un bras à la façon d'un club. Son bras tenait une arme à feu, la tenait par le bout. Personne, sauf un imbécile matraque avec le bout d'une arme à feu.

Les deux, qui s'étaient tenus près de la valise, attrapèrent la forme inconsciente du magicien de l'électricité de telle façon qu'il ne fasse pas de bruit en tombant.

Une étrange forme dans un manteau apparut alors, venant de quelque part à l'extérieur. L'individu examina Long Tom de près, s'assurant qu'il était inconscient.

« Apportez une malle », ordonna celui en manteau. « Nous allons

l’emporter ».

« Est-ce sage, Ô Inca en Gris ? » Demanda l’un.

« Gardez vos suggestions pour vous-même », proféra leur chef à l’aspect fantastique. « Emmenez ce Long Tom Roberts à l’endroit au bord de la ville où je vous rencontrerai ».

Traduction terminée le mercredi 23 mai 2001.

---

[1] Mêlée : en français dans le texte original : o)

Chapitre 4

LE PERIL A NEW YORK

Dans la tranquille activité de l'avant-soirée de New York City, des sons plutôt particuliers pouvaient s'entendre. Ils venaient du quatre-vingt-sixième étage d'un immeuble qui était probablement le plus impressionnant gratte-ciel de la ville.

« Oink ! » Le son avec une régularité nette. « Oink ! Oink ! »

Deux hommes étaient assis dans le bureau du quatre-vingt-sixième étage, duquel venaient les sons. L'un d'entre eux semblait fâché. C'était un homme plutôt svelte, spécialement mince à la taille. Mais la chose qui ressortait chez lui était ses vêtements. Ils étaient la perfection vestimentaire. Un exemple typique de ce qui avait obtenu au porteur une réputation comme étant peut-être le mieux habillé de la nation.

« Oink ! » venait le son. « Oink ! »

Le second homme dans la pièce garde son sérieux avec une certaine difficulté. L'homme ressemblait plutôt plaisamment comme un singe dans des habits civilisés débraillés. Il devait indubitablement excéder deux cent cinquante livres.

L'homme singe faisait le son, le faisant systématiquement et avec une attention soignée.

« Oink ! » Essaya-t-il à nouveau. « Oink ! Oink ! »

Le dandy explosa. Il gesticula avec une cane effilée qu'il avait gardée sur ses genoux.

« Monk ! » Grinça-t-il, « Encore juste un de ces sons et je vais tailler les ongles de tes orteils à ras de tes oreilles ».

« Oh ! Ham ! » Murmura l'homme singe, « tu devrais contrôler ton tempérament. »

Ham se leva et fit quelque chose avec sa canne et ainsi il devint évident que, hébergée à l'intérieur, il y avait une lame d'acier fin qui était aiguisée comme un rasoir.

« Tu as fait ces bruits de cochon pour me démonter », dit-il colèreusement. « Tu provoques les problèmes et tu vas certainement être récompensé. »

Aucun de ces hommes ne ressemblait à ce qu'il était en réalité. L'homme à la tenue vestimentaire parfaite, « Ham », était le Brigadier Général Théodore Marley Brooks, la fierté des anciens-élèves de l'Ecole de Loi de Harvard. Le simiesque, « Monk », était le Lieutenant-Colonel Andrew Blodgett Mayfair, reconnut comme l'un des plus grands chimistes industriels.

Tous deux - comme Long Tom face aux incidents en Amérique du Sud - étaient membres du groupe de cinq aides de Doc Savage. L'endroit où il menait leur querelle était l'anti-chambre du quartier général de Doc Savage.

Monk se mit agressivement en position de combat et saisit une chaise comme défense contre la canne-épée, mais avant que quoi que ce soit n'arrive, une voix parla de l'embrasure de porte.

« Il semble que quelque chose soit arrivé à Long Tom en Amérique du Sud », dit la voix.

Cette voix était remarquable, non pas qu'elle fut forte ou qu'elle sembla contenir une empathie particulière. Mais elle avait une qualité étouffée qui faisait penser à une puissante machine, murmurant à bas régime.

Monk et Ham se retournèrent tous deux pour regarder Doc Savage comme il rentrait dans la pièce.

Doc Savage tenait un télégramme dans une main. La main était remarquable pour deux raisons. Les tendons sur le dos étaient incroyables. La main avait une

couleur bronze inhabituelle. La taille de la main était aussi à relever, mais n'était pas spécialement frappante car le reste de la taille de l'homme était en proportion.

Cet individu dont l'apparence était en rapport avec sa fabuleuse réputation, c'était Doc Savage. Il ressortirait dans une multitude. Il y avait plus encore que son apparence. Ses yeux par exemple + ils étaient comme des mares de poudre d'or, continuellement en mouvement par de légers vents. Et il y avait aussi ses cheveux, le ton d'un bronze légèrement plus foncé que sa peau et raide, plutôt remarquablement comme un casque métallique.

Doc Savage présenta le télégramme. Monk et Ham le lurent.

DOC SAVAGE

NEW YORK

A ALCALA SANTA AMOZA VISITANT AMI ACE JACKSON STOP POURRAIT RESTER QUELQUE TEMPS ICI STOP TOUT EST TRANQUILLE

LONG TOM

Le câble venait d'Alcala, Santa Amoza.

Monk, le chimiste au physique ingrat, loucha et gratta le sommet de son crâne.

« Je ne vois rien là-dedans qui fait penser que Long Tom a des problèmes », dit-il.

« Pour une fois je suis d'accord ave le singe ici présent », murmura Ham. « Je ne vois pas non plus. »

Les traits métalliques de Doc Savage ne changèrent pas d'expression. C'était l'une de ses caractéristiques. Il montrait rarement des émotions.

« Avez-vous oublié le code de cinq lettres ? » Demanda-t-il.

Monk regarda, et une expression ridicule se peignit sur sa face fruste.

« Sûr », gronda-t-il, « Chaque phrase doit commencer avec un mot de cinq lettres. C'est la touche pour être sûr que c'est un membre de notre bande qui a réellement envoyé les messages. »

Le dandy Ham saisit le télégramme que Doc avait apporté et l'examina à nouveau.

« Toutes les phrases ne commencent pas avec un mot de cinq lettres ici », claqua-t-il. « Cela signifie que ce n'est pas Long Tom qui l'a envoyé. »

Monk se gratta les poils le long de sa nuque. « Qu'est-ce qu'il y a derrière ceci, pensez-vous ? »

« Nous allons voir ce que nous pouvons apprendre en câblant », lui dit Doc.

Il n'y avait pas beaucoup de trafic et pas plus de voitures garées dans la rue. De ce fait, il y avait de nombreux emplacements le long du trottoir. Une petite berline roula dans un de ces espaces libres.

Quatre hommes descendirent. Le cinquième, qui était derrière le volant, s'éloigna avec la voiture. Ceux qui étaient sortis flânèrent et regardèrent ostensiblement dans une vitrine. Au-dessus d'eux se dressait le monolithe de pierre et d'acier qui abritait au quatre-vingt-sixième étage le nid d'aigle de Doc Savage.

« Vos instructions sont clairement comprises ? » Demanda l'un des hommes.

Les autres opinèrent.

Le leader entra dans le gratte-ciel. C'était un individu plutôt frappant, principalement à cause de sa taille et de sa forme. Ses lignes rappelaient quelque chose d'un coffre aux jambes raides. Il semblait aussi dur que des attaches de chemin de fer.

Sous un bras cet homme transportait un objet imposant, soigneusement emballé dans de l'épais papier brun.

Une fois dans le hall du bâtiment, les hommes se séparèrent. Deux se dirigèrent vers l'ascenseur qui les mènerait jusqu'à une tour d'observation au-dessus du quartier général de Doc Savage, presque une centaine d'étages au-dessus du niveau de la rue.

Les deux autres membres du groupe flânaient nonchalamment dans le spacieux rez-de-chaussée, s'arrêtant près de l'entrée qui menait aux ascenseurs express qui

transportaient les passagers vers les étages quatre-vingt à quatre-vingt-dix. Ils allumèrent des cigarettes et se renversèrent oisivement contre le mur, conversant mollement comme s'ils attendaient la venue d'amis.

Plus haut, dans l'ascenseur de la tour d'observation, le coffre humain – il avait l'aspect indubitable d'un lutteur professionnel – et son compagnon étaient silencieux. L'opérateur les regarda avec seulement une légère curiosité, car les logeurs à Manhattan devenaient habitués aux types étranges de l'humanité.

Lorsque l'ascenseur stoppa à l'étage de l'observatoire, les deux passagers acquirent des tickets d'admission, se promenèrent à l'extérieur sur la plate-forme à rambarde et badaudèrent. Peu d'autres personnes étaient là, ceux-ci étaient évidemment des touristes. L'épais lutteur transportait toujours son paquet tandis qu'il se mêlait à la foule. Il y avait cependant un système dans la mêlée, car la paire marchèrent autour de la tour et bientôt se retrouvèrent devant une petite porte. Ils essayèrent celle-ci et la trouvèrent verrouillée.

Ils attendirent jusqu'à ce qu'ils soient seuls de ce côté de la tour. Puis le lutteur sortit un trousseau de clés – un assortiment de clés passe-partout. Il y eut un léger clic et la porte s'ouvrit.

La paire se glissa dans l'ouverture et ferma la porte derrière elle. Sans hésitation ils descendirent quelques marches qui menaient dans une pièce dans laquelle le vrombissement et le cliquetis de machineries résonnaient continuellement.

C'était la pièce qui contenait le mécanisme qui faisait fonctionner les ascenseurs.

Un mécanicien se leva vivement de sa chaise juste à l'intérieur de la pièce avec la machinerie. Mais il était trop lent. Il ne vit même pas les nouveaux arrivants. Le lutteur envoya un gros poing, et le mécanicien fut assommé.

« Tu sais ce que nous devons faire maintenant ? » Demanda le grand coffre humain.

Il regardait tout autour, bien plus qu'un peu ahuri par la masse de roues et de câbles auxquels ils étaient confrontés.

Son compagnon opina, une grimace confiante sur son visage parcheminé.

« Je peux prendre en main le reste du travail », dit-il. « J'ai été employé pour installer ces trucs. »

Avec assurance il s'insinua à travers les câbles, désigna un tambour qui apparaissait fait de plein acier fin.

« Voici le câble qui tient l'ascenseur privé de Doc Savage », dit-il. « Libère la chose que tu transportes. »

Le costaud grogna et défit le paquet qu'il avait eu sous son bras. L'autre le prit, enleva l'emballage et révéla un chalumeau compact d'un type populaire chez les voleurs de coffres.

Une flamme aveuglante de la torche commença à courir sur le tambour de câble.

En bas, dans le hall d'entrée, les deux hommes qui se reposaient contre le mur près de l'ascenseur express commençaient à regarder leurs montres nerveusement.

« Attendons une minute de plus », dit l'un.

Ils restèrent silencieux durant la minute.

« Maintenant », dit le premier. Et l'autre acquiesça.

Ils marchèrent jusqu'à l'extrémité de la rangée d'ascenseurs express et entrèrent dans la cage.

L'opérateur leur parla calmement, disant, « Cet ascenseur ne va qu'à l'étage de Doc Savage. »

« C'est là que nous allons », répondit un des passagers.

Puis l'opérateur sursauta et regarda vers le bas. Une arme à feu avait été coincé dans ses côtes.

« Allons-y », ordonna le visage dur du détenteur de l'arme à feu.

L'opérateur ferma la porte et leva les yeux. Pendant un instant, les deux passagers furent interloqués, leurs yeux fixés sur l'opérateur. Ce dernier bougea son levier sur la position stop. Le bouton sur l'appareil qui élevait automatiquement la cage au quatre-vingt-sixième étage était déjà enfoncé.

Un poing frappa durement le garçon d'ascenseur sous le menton. Il s'effondra, et un des deux passagers le prit par-dessous les bras. Le tenant impuissant, ils le frappèrent encore et encore, jusqu'à ce qu'il perde entièrement conscience.

Il le laissèrent tomber sur le plancher comme la cage s'arrêtait au quatre-vingt-sixième étage.

Les deux passagers ouvrirent la porte, s'assurèrent que le corridor était vide, puis il coincèrent la porte d'ascenseur ouverte avec l'aide de petits coins de bois qu'ils avaient préparés préalablement. Ils descendirent silencieusement le corridor jusqu'à l'escalier. L'un d'eux leva et mit ses mains en coupe autour de sa bouche.

« Au secours ! » Cria-t-il. « Au secours ! »

Puis la paire recula silencieusement vers l'escalier.

La porte du quartier général de Doc Savage s'ouvrit brutalement. Le géant de bronze fut le premier à surgir, Monk et Ham sur ses talons.

« Quelqu'un a crié ! » Explosa Monk. « Où était-ce ? »

La porte ouverte de l'ascenseur attira leur attention. Ils se précipitèrent jusque là, et regardèrent à l'intérieur.

Soudainement un étrange son emplit le couloir et l'ascenseur où l'opérateur blessé et inconscient gisait. Le son était léger, exotique, quelque chose de difficile à décrire. En un sens, c'était une trille, une note fantastique d'une minute, qui aurait pu était le produit du vent à travers les pics d'un champ de glace arctique.

Monk et Ham regardèrent Doc Savage, sachant que c'était l'homme de bronze qui émettait le son. Ils l'avaient entendu souvent. C'était une petite chose que l'homme de bronze faisait inconsciemment aux moments de stress.

Doc Savage monta dans l'ascenseur, Monk et Ham suivirent.

Loin au-dessus, dans la pièce qui abritait la machinerie d'élévation, les deux sinistres individus étaient en train de regarder en bas. La cage d'ascenseur avait une grille sur le toit et l'intérieur était brillamment illuminé, de telle façon qu'ils virent entrer Doc Savage et ses deux aides.

« Vite ! » S'étrangla le lutteur.

L'autre manipula le chalumeau. Il l'avait déjà utilisé suffisamment pour bien entamé les câbles. La finition du travail ne demandait qu'un moment. Avec le son d'une corde de violon qui claque, le câble partit.

La cage tomba avant que Doc Savage et ses aides aient la possibilité de sortir. Il prit de la vitesse. Doc travailla rapidement sur le levier de contrôle de l'ascenseur. Il n'y eut aucun effet. Leur vitesse augmenta.

Le disgracieux Monk poussa avec force un pouce sur le bouton qui était libellé « arrêt d'urgence ». Rien n'arriva. Son visage simiesque commença à blanchir comme si son sang était pompé de sa peau.

Les étages passaient à une affreuse vitesse.

« Câble coupé », dit Doc Savage brièvement. « Le dispositif d'arrêt automatique est coincé. »

Ham, le coquet avocat, ne dit rien, mais épousseta un grain de poussière imaginaire de son habit immaculé comme s'il désirait paraître à son mieux lorsque son corps écrasé serait trouvé après que l'ascenseur se sera crashé dans le fond du puits, quatre-vingt-six étages plus bas.

Les traits de bronze de Doc Savage n'avaient aucun signe. La pâleur de la peur, dont on aurait pu s'attendre, était entièrement absente. Ses traits étaient presque étrangement composés. Pas plus ne parla-t-il.

L'air rugissait autour de la cage tandis qu'ils plongeaient. L'opérateur sans connaissance remua un peu sur le plancher, mais il ne revivrait jamais à temps que pour réaliser ce qui arrivait.

La cage sauvage étincela en passant le rez-de-chaussée. Et un cri de surprise vint du démarreur lorsqu'il réalisa ce qui se passait.

Des choses arrivèrent. Une main géante sembla surgir et se saisir de l'ascenseur, doucement d'abord, puis avec plus de violence. L'air, passant les côtés de la cage, faisait un cri à percer les tympans. Les occupants de l'ascenseur furent jetés en bas comme s'ils étaient écrasés par une main géante

invisible.

Et la cage était inexplicablement fixe, bien qu'elle sembla, du fait de la bizarrerie de l'organisme humain, qu'elle soit maintenant en train de remonter.

Monk gisait très calme. Ham était tombé à moitié en travers de lui.

Tous deux regardaient Doc Savage. Leurs expressions montraient ce qu'ils désiraient – des explications.

« Les fonds de ces puits sont de construction spéciale », dit Doc Savage. « Ils sont complètement enfermés et étroitement ajustés aux côtés de la cage. La compression de l'air forme une absorption de chocs naturelle. »

Monk commença à dire quelque chose, puis, surpris, abaissa son regard sur ses vêtements. De nervosité, il était devenu mouillé de sueur.

S'échapper de la cage ne se révéla pas être une affaire aisée. Premièrement, la grille du plafond était solidement boulonnée en place et, étant épaisse, elle cédait mais lentement. Sautant en l'air, Doc Savage parvint à saisir une projection ornementale du plafond de la cage. Un observateur aurait cependant juré qu'il n'y avait aucune prise pour les mains. Pourtant, le géant de bronze s'y accrocha et frappa et tourna répétitivement le grillage jusqu'à ce qu'il lâche. Le métal était d'un épais alliage. Il partit en arrière en se déchirant dans un grincement.

Pendant ce temps, des personnes avaient ouvert la porte du puits et des visages s'y penchaient, criant avec excitation qu'un camion de pompier avait été appelé.

Les côtés du puits étaient de briques, et rugueux. Doc Savage monta, la force de ses mains puissantes rendait amplement sécurisantes de microscopiques prises de mains.

Cependant, même avec ses efforts, plusieurs minutes s'étaient écoulées avant qu'il n'atteigne le rez-de-chaussée. Une foule s'agglutinait. Plusieurs personnes venant de la rue, attirées par l'agitation.

Doc Savage ne perdit pas de temps à obtenir que les portes soient fermées de telle manière que personne ne puisse entrer ou sortir. Il y avait une petite chance que les coupables puissent être à l'intérieur.

Ils n'y étaient pas. Ils n'avaient pas perdu de temps pour quitter le gratte-ciel, étaient entrés dans leur berline et roulaient rapidement lorsqu'ils entrevirent Doc Savage.

Le grand lutteur et ses escortes n'étaient pas de mauvais acteurs. Ils s'arrangèrent pour ne pas montrer trop de nervosité pour attirer l'attention.

« Nous avons pondu un œuf », murmura l'un.

Le lutteur commença à jurer, appelant ses propres père et mère, et ancêtres immédiats, de nombreux noms déplaisants.

« Count Hoffe en Amérique du Sud ne va pas aimer cela », grogna un autre.

Le lutteur arrêta d'insulter ses ancêtres.

« Nous avons gâché le travail, c'est sûr », agréa-t-il. « Maintenant Doc Savage va aller droit en Amérique du Sud ».

« Et l'Inca en Gris va commencer à déposer ses propres œufs », agréa un autre homme.

« Ne te fâche pas », renifla le lutteur. « De Chaque œuf, que l'Inca en Gris déposera, éclora l'enfer. »

La petite berline les emmena hors de vue.

Une heure plus tard, Doc Savage savait que ceux qui avaient tenté de les tués s'étaient échappés. L'homme de bronze alla à son laboratoire. Il commença à assembler des dispositifs mécaniques – les gadgets qu'il utilisait et qui, à plus d'une occasion, avaient sauvé sa vie.

Monk, le chimiste au physique ingrat, s'arrêta dans la salle de réception pour lire un journal. Doc Savage interrompit la lecture de journal de Monk.

« Tu peux mettre ton laboratoire portable tout près, Monk », suggéra-t-il.

Le chimiste au physique ingrat loucha vers l'homme de bronze. « Alors, nous allons quelque part ? »

« Oui », agréa Soc.

Monk fronça les sourcils. « Pensez-vous que ce faux télégramme avait le nom

de Long Tom comme signature, et cette tentative pour nous tuer ont une corrélation ? »

Quelle que soit la réponse que Doc Savage intenta de faire fut interrompue par l'apparition d'un messager, portant l'uniforme d'une compagnie de télégraphe. Il présenta une enveloppe bleue, que Doc ouvrit, lu, puis passa à Monk et Ham. La missive était énigmatique, expressive.

DOC SAVAGE
NEW YORK
LONG TOM ROBERTS A DISPARU
ACE JACKSON

Le message venait d'Alcala, Santa Amoza.

Monk leva les yeux de la missive et demanda : « Cela signifie que nous fonçons droit là-bas, n'est-ce pas ? »

« En effet », agréa Doc.

Ham demanda, « partons-nous en avion ? »

« Nous allons essayer le nouveau dirigeable de stratosphère », lui dit Doc. « Pour un vol aussi long que celui-ci, il sera probablement plus rapide que notre gros avion ».

Traduction terminée le dimanche 27 mai 2001.

Chapitre 5

PELOTON D'EXECUTION

Pendant ce temps, Long Tom Roberts, à quelques milliers de miles au sud de New York, gisait sur son dos et souhaitait que Doc Savage ne soit pas à une si longue distance. Il se demandait aussi où il était, et ce qu'on lui avait fait.

Il se secoua pour essayer de bouger et trouva ses bras et jambes ligotés. Un moment plus tard, il lui apparut qu'il était attaché dans un compartiment, petit pour son petit squelette. Il essaya de changer un peu de position.

Instantanément, des insultes en espagnol furent crachées au-dessus de lui. Il reçut deux fois des coups de pieds, violemment, dans les côtes. Puis une paire de lourdes bottes se pressèrent sur son ventre, et restèrent là, décourageant d'éventuels futurs mouvements de sa part.

Long Tom resta tranquille et rassembla ses pensées. Il était dans un avion, un appareil à cockpit ouvert.

Une riveteuse sembla démarrer, presque au-dessus de sa tête. Son vacarme terrifiant fit tellement de peine à la tête de Long Tom qu'il hoqueta et ferma étroitement ses yeux. L'aéroplane dans lequel il volait devait être engagé dans un combat.

Il y eut un son qui n'était pas différent de deux chats ayant une violente dispute quelque part à l'arrière du fuselage. La carcasse de l'avion trembla perceptiblement. Long Tom s'était suffisamment trouvé dans des combats aériens pour savoir ce que signifiait le son. Des balles de mitrailleuses touchant leur avion.

Les oreilles de Long Tom commencèrent à distinguer d'autres sons, qui ressemblaient à des feux d'artifice lâché dans un puits. Ce devait être de l'artillerie. Il y avait un « wouf ! » Occasionnel plus proche, dont certains firent vaciller, tanguer, l'aéroplane. Des tirs anti-aériens.

Long Tom gisait sur son dos et fermait ses yeux. Il n'était pas blessé, pas par la guerre de toute façon. Il en avait traversé de trop nombreuses. Il se fit quelques réflexions.

Voyons voir. Il avait été assommé dans l'hôtel d'Alcala. Maintenant il s'était réveillé au-dessus de la ligne de front d'une guerre qui, à en juger aux sons, n'était pas un opéra.

Long Tom, qui déviait fréquemment de sa route pour chasser les problèmes, semblait avoir fait très fort dans le cas présent.

Les sons du front s'éteignaient derrière. Il n'y avait plus de mitrailleuses qui tiraient, pas plus que l'anti-aérien. L'avion vola tranquillement pendant un temps.

Puis des bras saisirent Long Tom sous les épaules, et l'extirpèrent. Des rayons de soleil le touchèrent aux yeux, si aveuglants qu'il était difficilement capable de voir. Il tomba, les cordes étant enroulées autour de ses pieds. Un couteau coupa la corde qui tenait ses bras.

Instantanément, Long Tom se tourna, essayant d'empoigner son ravisseur ; mais le confinement avait rendu le pâle expert en électricité très maladroit. Il

se conduisit très malhabilement durant le combat qu'il avait commencé.

De puissants bras le saisirent par le milieu, le soulevèrent. Il fut maintenu sur le côté du cockpit, tout étant arrivé si rapidement qu'il était visiblement étonné de se retrouver plongeant comme une pierre à travers une masse de jungle très verte à quelques milliers de pieds en dessous.

Les actions suivantes de Long Tom furent pur instinct. Il chercha un anneau d'ouverture de parachute. Lorsqu'il fit cela, la vérité était, il ne savait même pas s'il portait un parachute. Les coups à la tête l'avaient laissé très confus. Mais l'anneau d'ouverture de parachute était là. Il tira dessus.

Avec une soudaineté qui rendirent ses muscles douloureux, sa plongée fut stoppée par une étendue ondulante de soie qui se déploya en claquant au-dessus de sa tête. Les parachute s'était ouvert, freinant sa chute.

Long Tom, cependant, ne profita pas de la vue du relief que cet incident aurait dû induire. Le choc de l'ouverture de parachute avait été trop forte pour sa faible condition. Il l'avait assommé. Il pendait, presque inconscient, dans le harnais de parachute.

Long Tom, étant inconscient, rata l'excitation que sa descente causait. La jungle en dessous n'était pas éloignée derrière la ligne de front, etpar conséquent, elle était infestée de soldats.

Naturellement, personne ne tira sur la forme dans le parachute ; mais il y eut un rush sauvage vers le point où le lobe de soie était en train de tomber.

Long Tom toucha durement, mais ne le sut pas. Il fut également emporté quelques yards jusqu'à ce que la cloque de soie du parachute se prit dans un petit arbre et laisse échapper son air.

Lorsque, quelques secondes plus tard, Long Tom revint à lui, il était hors du harnais de parachute et était maintenu debout par plusieurs hommes. Il y avait d'autres hommes autour, tenant des fusils. Tous les hommes portaient des uniformes.

Soudain, Long Tom regarda les uniformes de plus près. Ils n'étaient pas comme les uniformes qu'il avait vus à Alcala. Ils étaient très différents en fait. Il réalisa ce que la différence signifiait.

« Mince ! » S'étrangla Long Tom faiblement.

Il devait être sur la frontière, dans le pays ennemi de Santa Amoza, Delezon.

Les soldats qui l'avaient saisi l'examinaient. L'officier en charge portait un dessin sur son épaule qui signifiait, si Long Tom pensait correctement, qu'il était caporal.

« *Norte Americano* », dit le caporal.

« Si, si », dit Long Tom en espagnol. « Je suis américain. Où suis-je ? »

« Le caporal éclata de rire ; ce n'était un rire gai.

« Fouillez-le ! » Ordonna le caporal.

Les soldats plongèrent des mains dans ses poches, les retournant, amenant à la lumière tous ce qui était en sa possession. Les possessions furent une surprise discernable pour Long Tom. Il transportait, découvrit-il, des choses qu'il n'avait jamais vues auparavant.

Il y avait, par exemple, une petite fiole portant le nom d'un poison. Il y avait une minuscule caméra avec une lentille très puissante. Il avait un stylo-réservoir qui contenait, comme le démontra le caporal en charge des soldats, de l'encre invisible.

« Boy, oh boy ! » marmonna sourdement Long Tom. « Quelqu'un a certainement fait un travail de menuisier sur moi ».

« Qué ségnéfie, señor ? » Demanda le caporal, qui semblait comprendre un peu d'anglais.

« J'ai été abusé », dit Long Tom.

Le caporal émit un autre éclat de rire gras, même plus éclatant, si cela était possible, que la première fois.

« Vous clér un éspion, señor », dit-il.

« J'ai été dupé », répéta Long Tom.

« Vous besoin mieux histoire qué céla », dit le caporal. « Pét-être vous pensez mieux si nous vous ménons au Señor Général Fernandez Vigo ».

« Le Général Vigo, dictateur général de Delezon ? » Gronda Long Tom.

« Si, si, señor », agréa le caporal. « Général Vigo, il aimé parler aux espions ».

Le Général Fernandez Vigo se révéla être dans un abri de tranchée plutôt proche des tranchées du front tonnant et crachant qu'un général pouvait espérer être lui-même.

Le Général Vigo était le plus énorme et plus laid homme que Long Tom pouvait se rappeler avoir vu depuis longtemps. Les discrets vêtements kakis accentuaient à eux seuls son aspect gargantuesque. Aucune latte ou insigne n'était visible sur son uniforme. En quelque sorte, réfléchit Long Tom, de telles marques de grade n'étaient pas nécessaires. Car tous ceux qui avaient déjà entendu parler du Général Vigo le reconnaîtrait à vue.

Le rire du Général Vigo était aussi intéressant. Il sonnait comme si un dindon glougloutait.

Le glouglou était très fort et très amusé tandis que le Général Vigo écoutait les tentatives de Long Tom d'expliquer que l'attirail d'espion trouvé dans ses poches avaient été mis là sans qu'il ne le sache, et qu'il n'avait pas sauté de l'avion mais en avait été jeté.

Long Tom abandonna, n'ayant de toute façon pas espéré être cru, et s'attaqua à regarder le Général Vigo. Il avait entendu parler de dictateurs, d'hommes politiques de fer, et en avait vu certains. C'était le premier qui en avait tous les aspects.

Le Général Vigo arrêta son glouglou et gronda en un surprenant bon anglais, « Vous êtes un espion. Vous gaspiller votre temps à le nier. »

Long Tom fronça les sourcils au plus laid homme du monde. « Qu'arrive-t-il aux espions par-ici ? »

« Ils sont fusillés », explosa promptement le Général Vigo.

« Ont-ils une chance de se défendre ? » Contra le magicien de l'électricité.

« Cela dépend de moi », éclata de rire le Général Vigo. « Parfois, oui, si je me lève, comme vous dites, du bon côté du lit. Autrement, non. Nous continuons simplement et l'abattons. »

« Combien de temps après les abattez-vous ? » Demanda Long Tom.

Le Général Vigo haussa les épaules. « Dans votre cas, dix minutes. »

Long Tom cligna ses deux yeux rapidement. Il était pratiquement certain que le Général Vigo ne le plaisantait pas. Le Général Vigo semblait très sérieux en ce moment. Long Tom humecta ses lèvres.

« Pouvez-vous envoyer un télégramme à New York ? » Demanda-t-il.

« Si, si », dit le Général Vigo en réponse, et il ajouta, « Bien sûr. »

« Recevez un conseil », suggéra Long Tom. « Câblez à Doc Savage avant que vous n'en finissiez avec moi. »

Le Général Vigo ressembla à un homme qui venait de découvrir qu'il se trouvait sur du sable mouvant.

« Doc Savage ? » Gronda-t-il. « Que voulez-vous dire, señor ? »

« Demandez à Doc Savage de vous décrire son aide Long Tom Roberts », suggéra Long Tom. « Regardez-moi bien lorsque vous recevrez la description. »

Le Général Vigo réfléchit là-dessus. Qu'il ait entendu parler de Doc Savage, c'était clair.

« Vous êtes l'un des hommes de Doc Savage ? » Demanda le Général Vigo.

« Exact », lui dit Long Tom.

« Que faites-vous ici en bas, señor ? »

Long Tom le lui dit, faisant un récit aussi complet qu'il lui était possible. Il commença par le moment où la nouvelle de Ace Jackson se trouvant dans un hôpital d'Alcala lui parvint au projet hydroélectrique loin au sud.

Long Tom finit son récit, « Et j'ai le pressentiment que cette mystérieuse puissance, qu'ils appellent l'Inca en Gris, se trouve derrière tous ses problèmes. »

Le visage du Général Vigo se fronça. Pendant un certain nombre de secondes, il donna l'excellente imitation d'un homme qui s'était soudainement changé en pierre. Puis il se tourna lentement vers Long Tom.

« L'Inca en Gris ? » Dit-il lentement et distinctement.

« Oui », dit Long Tom. « L'Inca en Gris… »

« Que savez-vous sur l'Inca en Gris ? » Rugit soudainement le Général Vigo.

« Rien », déglutit Long Tom, surpris. « Voyez-vous je… »

Le Général Vigo bondit jusqu'à l'entrée de l'abri de tranchée, cria, bougea ses bras. Des soldats arrivèrent en courant. Il beugla des ordres en espagnol.

« Cet homme s'est révélé être un espion ! » Rugit-il. « Emmenez-le au quartier général ! Il y sera fusillé ! »

Long Tom avait souvent fanfaronné qu'il avait un visage de joueur de poker, mais cela ne fonctionnait pas très bien cette fois-ci. Il déjà très faible physiquement. Ses sensations se peignirent sur son visage. Le résultat était plutôt hideux.

Long Tom était emmené loin derrière les lignes, et était emmené dans une camionnette. Celle-ci sautait, cahotait et grondait sur une mauvaise route, et probablement pas de route du tout, pendant un long moment.

Parce que rebondir sur le plancher de la camionnette était extrêmement inconfortable, Long Tom managea de se mettre sur ses pieds, et cela lui donna un point avantageux duquel il pouvait voir par l'arrière de la camionnette. Son impression de ce que le camion roulait sur aucune route était correcte. La camionnette soulevait de gros paquets de poussière grise à l'aspect sinistre. Long Tom cria presque. La poussière ressemblait exactement à la poussière de mort qui s'était trouvé sur l'homme assassiné dans l'hôpital d'Alcala.

Des huttes de chaume commencèrent à apparaître de chaque côté de la camionnette. Ils entraient dans un village. Les huttes de chaume furent remplacées par des structures de boue ou d'adobe. Puis il y eut un éparpillement de gratte-ciel de pierre.

Le van s'arrêta. Long Tom fut botté dehors. Les soldats ne le manipulèrent jamais gentiment.

Une forme apparut devant eux – à nouveau le plus laid homme au monde. Pour arriver si vite, le Général Vigo devait être venu devant eux dans une voiture rapide.

La rage raidit la carcasse à l'aspect frêle de Long Tom. Il fit un sermon au Général Vigo.

« Vous, vieux bouledogue, vous êtes en train d'étirer votre cou », l'avisa Long Tom.

« Qu'est-ce que cela veut dire – étirer mon cou ? » Demanda le Général Vigo.

« Cela veut dire comme une tête à tranchée », lui assura Long Tom. « En d'autres mots c'est ce que vous cherchez. »

« Ah ! » Le Général Vigo se bâti une attitude, l'idée qu'on se fait de celle de Napoléon est généralement sensée être originale. Il glouglouta un rire.

« Moi, vous me menacez ? » Gronda-t-il. « Moi, le Général Vigo, vous voulez m'effrayer ? Ah ! Je n'ai pas peur. Moi, je peux écraser le monde ! »

« Cela fait quatre ans que vous essayez d'écraser Santa Amoza », dit Long Tom ironiquement.

Long Tom espérait pleinement de mettre le Général Vigo en rage. Rien de la sorte n'arriva, le Général Vigo fit une grimace d'une oreille à l'autre.

« Un sage señor, hein ! », Ricana le dictateur de Delezon. « Je ne peux pas l'être comme vous. C'est trop bête, je dois vous fusiller. »

Long Tom grogna, « Si vous voulez rentrer en contact avec Doc Savage… »

Le Général Vigo rugit à ses soldats et agita un bras. Les hommes en uniforme empoignèrent Long Tom, et marchèrent avec lui jusqu'à un grand mur d'adobe.

La perspective de l'exécution d'un espion est un spectacle calculé pour attirer l'attention de tout le monde dans le voisinage. Cela probablement compta dans le fait que personne ne remarqua les actes particuliers d'un homme observant le tableau[1].

Cet observateur n'avait rien de particulier. Il avait un visage pustuleux, était de petite taille, mai, cependant, il y avait un air méchant. Il était attentif pour ne pas se trouver sur le chemin de quelqu'un et de ne pas attirer l'attention, mais cet homme gardait une grande attention fixée sur ce qui arrivait à Long Tom.

Le Général Vigo mena directement le peloton d'exécution avec la victime à la palissade d'adobe. Celle-ci était très haute et les murs semblaient être épais. Il y avait des meurtrières pour permettre l'introduction de mitrailleuse tout le long du sommet. C'était de toute évidence un fort.

L'entré dans le fort était étroite, pour en facilité la défense, et l'ouverture était fermée par une porte de lourds madriers. Celle-ci s'ouvrit. Long Tom fut poussé à travers.

L'intérieur de l'enceinte était occupé par de nombreux grands bâtiments, la plupart d'entre eux avaient des barreaux aux fenêtres. Long Tom n'accorda pas beaucoup de temps à regarder les alentours. Ils le traînèrent à travers la cour et il se retrouva se tenant devant un mur.

Le magicien de l'électricité tordit sa tête pour jeter un regard sur le mur. Ce qu'il vit le fit sursauter. Le mur était rempli de trous qui avaient été faits, sans aucun doute, par des balles de fusil. Aussi était-ce ici qu'ils fusillaient leurs espions.

« Un bandeau ? » S'enquit le Général Vigo, plus par politesse.

« Oui », dit promptement Long Tom.

Le Général Vigo sembla surpris, mais avant qu'il put parler, Long Tom expliqua.

« Je ne désire pas être en train de regarder l'individu qui va me tuer », dit-il. « Il pourrait faire de mauvais rêves. »

Suffisamment contrariant, cela sembla extrêmement plaisant pour le Général Vigo. Son rugissement de rire ricocha sur les murs, et sonnait exactement comme le bruit d'une dinde de ferme.

« Prêt ! » Brailla-t-il au peloton d'exécution.

Ce cri était très fort. Il porta au-delà du mur composé et atteignit les oreilles de la foule qui s'était attroupée à l'extérieur. Ces curieux n'avaient pas été admis dans l'enceinte. Apparemment aucuns spectateurs n'étaient admis. Un intense silence se posa sur cette petite assemblée.

« Arme ! » Ils entendirent tous le Général Vigo crié le mot.

Plus que jamais, la tension, le silence, augmentèrent.

Aux abords de la foule écoutante se tenait l'homme insignifiant avec le visage vérolé, l'individu qui avait observé la procédure avec tant d'intérêt. Il tendit ses oreilles.

« Feu ! » Vint le commandement du Général Vigo.

Il fut presque noyé dans une volée de tir de fusils. Au milieu de la fusillade rageuse, tous, dans l'assemblée écoutante, entendirent distinctement un cri d'agonie, exactement comme un cri qu'un homme pousserait lorsqu'il sentirait la mort entré en lui.

Le silence suivit.

Suffisamment étrange, seul un homme sourit dans la foule à l'extérieur de la palissade. Tous les autres étaient sobres. La mort n'était pas une chose plaisante.

Mais un homme sourit, et cet homme était le spectateur curieux au visage vérolé. Après s'être permis le sourire, il se tourna et repartit en direction des huttes. Il se perdit dans la partie la plus misérable du village.

Par un aspect ce village ressemblait à Alcala, ville capitale de Santa Amoza. Il avait des pigeons errants. Ils n'étaient pas nombreux, mais, néanmoins, il y avait des pigeons.

Ainsi personne ne remarqua un pigeon particulier qui s'envola peu après du village et prit la direction de Santa Amoza. Certainement, personne ne connaissait la signification de l'oiseau, car les pigeons voyageurs ressemblaient énormément aux pigeons ordinaires.

Long Tom Roberts était mort. L'oiseau transportait l'annonce de la fin de l'aide de Doc Savage.

Traduction terminée le dimanche 3 juin 2001.

---

[1] Tableau: in French in the text :o))

CHAPITRE VI

ATTAQUE DANS LES AIRS

L'aiguille de l'indicateur de vitesse se trouvait près de trois cents miles à l'heure ; mais l'instrument n'était pas entièrement fiable. Non pas qu'elle fut défectueuse – ici, dans la stratosphère, il y avait des courants d'air, terribles en vélocité, qui transportait un avion ici et là de telle façon que seule une observation céleste pouvait calculer la vitesse de manière fiable.

Doc Savage, un géant de bronze, penché sur une carte illuminée, marquait leur position.

– À cette vitesse, nous serons à Alcala, capitale de Santa Amoza, dans trois heures, dit-il tranquillement.

Monk, une grotesque silhouette de babouin dans la lumière vague stratosphérique de la cabine de contrôle de l'avion, leva une main poilue pour étouffer un bâillement.

– Ce chariot sait voyager, c'est sûr, marmonna-t-il d'une voix endormie.

Aucun nuage ne se trouvait près d 'eux, car ils étaient trop hauts. Une masse de vapeur cotonneuse se trouvait à quelques centaines de pieds en dessous. Il faisait nuit. Les nuages en dessous avaient l'aspect d'argent qui nécessitait un polissage par endroit. Au-dessus, le ciel était remarquablement noir, les étoiles brillaient anormalement.

Ham, impeccablement vêtu, comme d'habitude, était à l'arrière de la salle de contrôle, appliquant une substance à l'aspect bilieuse sur la pointe de sa canne-épée. La concoction bilieuse était une drogue qui provoquerait une inconscience abrupte à une victime qui serait piquée. Ham finit sa tâche et s'approcha de l'avant.

Il dit, – Doc, si vous désirez prendre quelque repos, Monk et moi-même pouvons diriger le vaisseau.

Doc Savage secoua sa tête. – Pas fatigué, Monk et toi, prenez votre tour.

Ham acquiesça, se tourna, et trébucha immédiatement sur quelque chose qui émit un grognement d'avertissement.

La forme volumineuse de Monk se raidit, sa face grotesque se contorsionna en ce qui, si ce n'était pas de la rage, était une excellente imitation.

– Fais attention, mannequin de mode ! Hurla-t-il. – Tu as cogné ce cochon en exprès.

Ham renifla et s'arrangea pour le faire avec beaucoup de dignité.

– Garde ton insecte hors du chemin, requit-il.

Le disgracieux Monk, enregistrant une grande indignation, commença à examiner l'objet sur lequel Ham avait trébuché. C'était un cochon. Le verrat avait une apparence frappante, un corps maigre, les pattes d'un chien, un groin curieux, et des oreilles qui faisaient penser à un éléphanteau.

Ce cochon, c'était Habeas Corpus, l'animal domestique de Monk.

Monk cueillit Habeas par une des oreilles surdimensionnée, l'examina, et le reposa sur le sol, puis regarda Ham. Le dandy avocat regarda en retour. Ils firent cela comme par habitude. Non seulement ils ne s'adressaient jamais un mot civilisé, mais invariablement ils semblaient toujours sur le point de vouloir se tuer mutuellement.

Doc Savage avait reporté ses calculs de position. La vitesse du dirigeable et plus spécialement la vélocité et les caprices des courants d'air rendaient nécessaires de fréquentes mises au point. Le vaisseau plus léger que l'air était beaucoup plus sujet d'être dévié de sa course que ce qu'un lourd avion pourrait l'être.

Tout semblait paisible, sauf, à bord de l'inhabituel vaisseau des airs. Mais les apparences sont trompeuses.

Les dirigeables sont, par nécessité, des vaisseaux compliqués, avec de nombreuses complexités structurelles. Dans celui-ci, par exemple, il y avait un petit passage de trou de chat en dessous de l'avant à la poupe, et un autre au-dessus. Il était possible d'atteindre presque toutes les parties de l'enveloppe de gaz par ce système de passages. Ils étaient là pour que les réparations puissent être faites aisément dans les airs.

Ils fournissaient d'excellentes cachettes ; et, de ce fait, ils en avaient tiré avantage.

Deux hommes étaient accroupis dans l'un des tunnels. Tous deux avaient été avec la bande qui avait tenté de tuer Doc Savage avec le piège de l'ascenseur à New York City. L'un était l'épais individu qui ressemblait physiquement à un coffre avec de courtes jambes.

Il faisait très froid là-haut dans la stratosphère. Les deux hommes dissimulés, des clandestins en fait, étaient bleus, et presque trop raide pour frissonner. Ils avaient maintenu leurs mains sur leurs bouches pour que leurs respirations puissent réchauffer leurs lèvres bleues, en fait, avant qu'ils puissent chuchoter l'un vers l'autre. Ils avaient fait cela pendant les derniers instants, préparant une conversation.

– Nous ne pourrons pas tenir longtemps, souffla le compagnon de l'homme coffre.

L'épais individu essaya d'agréer avec un hochement, mais était si gelé qu'il put difficilement exécuter ce léger

mouvement. – Nous allons être raides de froid, dit-il.

– C'est une foutue cachette, se plaignit l'autre.

– Nous avons été fameusement chanceux de partir même avec ceci, dit sérieusement le costaud à son compagnon.

– Ce Doc Savage n'est pas si fort, dit le premier. – Il n'a p as découvert que nous étions à bord.

L'autre homme maîtrisa un frissonnement prononcé qui n'était pas entièrement dû au froid.

– Ne sois pas fou toi-même, marmonna-t-il. – Le type de bronze est parti en une foutue hâte pour l'Amérique du Sud.

Ils restèrent un moment silencieux, souffrants du froid. Bouger leurs bras et jambes leur fit du bien. Ils n'étaient pas entièrement partis sans préparation, cela pouvait être noté. Chacun avait un sac de caoutchouc, lequel était l'un de ces blocs de chauffage chimique fréquemment vendus par les drugstores. Que ceux-ci étaient en train de perdre leur potentiel était évident.

– Nous devons faire quelque chose, dit le petit homme.

Le coffre humain opina. Il rampa jusqu'à un bout, prenant bien soin de ne pas faire de bruit, et regarda en bas par une petite ouverture qu'il avait faite dans l'enveloppe du dirigeable. Il rejoignit son camarade en toute hâte.

– Cela ressemble à Santa Amoza en dessous, grogna-t-il. – Il est temps que tu ouvres ton tonnelet de clous.

Le petit homme s'agita en toute hâte. Son expression était vicieuse, sanglante, et juste un peu inquiète.

– Tu penses que cela va marcher ? Grogna-t-il.

– Certain, dit l'autre. – Cela ne sait pas faillir.

Ils descendirent en rampant.

Doc Savage, localisant une ligne estivale durant ses calculs de navigation, entendit soudainement un léger son. Il l'entendit deux fois avant d'y accorder plus d'attention. Le bruit était métallique, pas un claquement, mais un crissement et grincement, tel que celui qui pouvait être fait par des pinces oeuvrant sur du métal.

Doc Savage lança un regard à son panneau d'instruments. Le dirigeable était en train d'être guidé par un pilote robot, un gyroscope, pas grandement différent de ceux employés dans les gros avions. Le dirigeable était exactement sur sa route.

Doc Savage décida abruptement que ce n'étaient pas Ham et Monk qui faisaient le bruit. Monk et Ham, en fait, étaient probablement en train de dormir.

L'homme de bronze laissa la salle de contrôle, s'engagea dans un passage étroit, à peine assez large pour lui permettre de passer, en fait.

Doc Savage atteignit le compartiment que Monk et Ham utilisaient pour dormir. Les compartiments étaient au nombre de deux, un de chaque côté du passage central.

L'homme de bronze remarqua tout un coup un fait étrange. Il y avait des attaches à l'extérieur des portes des compartiments. Celles-ci étaient maintenant sécurisées. Il apparut que Monk et Ham étaient enfermés dedans. On ne pouvait pas dire s'ils étaient endormis. Il ne faisait pas assez silencieux pour entendre des ronflements.

Doc Savage était en train d'examiner les portes verrouillées lorsqu'une autre porte directement devant lui s'ouvrit. Cette porte menait au passage à chat, qui courait jusqu'à la queue où les gouvernails et ascenseurs étaient apposés.

Un petit homme avec un visage pincé qui serait un excellent visage pour un vilain de cinéma, en sortit. Il tenait ses mains en l'air, vide. Il semblait effrayé, craignant de recevoir des dommages physiques immédiats.

– Attendez, cria-t-il. – Laissez-moi expliquer.

Il agita ses deux mains derrière lui et en l'air comme s'il essayait de montrer quelque chose au-dessus.

C'était un piège. C'était un peu trop évident. Doc Savage tournoya.

Une porte au début du couloir, derrière Doc Save, s'était ouverte. Un castard, avec le corps comme une armoire et une face dénuée d'intelligence, en était sorti. Celui-ci avait un revolver.

Doc Savage se retrouva en train de regarder dans le museau de l'arme à feu. Il n'y avait pas eu de temps pour faire quelque chose.

– Ne bougez pas, dit le petit homme qui était apparu en premier. Il sortit alors une arme à feu de ses vêtements.

Doc resta en place. Il se tenait très raide. Cependant, un observateur attentif pourrait remarquer certains gros muscles des bras se gonfler dans les manches de la veste de l'homme de bronze. Les tendons s'amassèrent, se serrèrent, se gonflèrent, se raidirent contre le tissu de la veste.

Mais les deux ravisseurs étaient trop rusés. Ils sortirent de petits respirateurs d'oxygène, des sortes de masque à gaz, de l'intérieur de leurs chemises et les fixèrent sur les narines et lèvres. Ils devaient les avoir utilisés précédemment pour de telles occasions, lorsque le dirigeable était monté si haut dans la stratosphère et avait atteint de l'air qui n'aurait pas soutenu la vie humaine.

Doc Savage se relâcha. Les gros muscles dans ses bras subsistèrent. Ces deux hommes devaient connaître quelques-uns de ses trucs. Dans une poche secrète de la manche de sa veste, Doc Savage transportait de petites boules de verre d'un anesthésique qui produisait une rapide inconscience une fois inhalé, mais qui, une fois dans l'air, perdait peu après son potentiel. Il avait été sur le point de briser les boules avec les muscles de ses bras pour libérer les gaz.

– Encore un truc de plus, dit l'armoire humaine, et cela va aller très mal pour vous.

L'armoire humaine, c'était clair, n'était pas aussi stupide qu'il en avait l'air.

Les deux s'approchèrent plus près, mais le firent très prudemment. Leurs mains s'insinuèrent dans les poches de Doc, coururent sur sa personne. Les hommes n'apportèrent rien à la lumière.

– Hein ! Gronda le coffre humain. Il n'a même pas une arme à feu.

– Ne te laisse pas abuser par cela, marmonna l'autre.

Ils firent des gestes très compréhensibles. Doc Savage se retourna, marcha vers la cabine de contrôle. Les armes à feu exerçaient deux pressions contre son dos. Il atteignit la salle de contrôle, entra à l'intérieur.

Un feu d'artifice géant sembla tomber sur le sommet de sa tête.

C'était l'une des rares fois que l'homme de bronze fut près d'être complètement pris par surprise. Le fait qu'il ait été presque trompé était probablement dû aux bruits des moteurs du dirigeable. Ceux-ci couvrirent la plupart des sons que le coffre humain fit lorsqu'il matraqua avec son arme à feu. Pas tous, cependant.

Doc bougea suffisamment pour échapper à la plus grande partie de la force du coup. Il s'abaissa parce que c'était cela qu'ils s'attendaient qu'il fasse, mais il ne s'allongea pas complètement. Tandis qu'il était toujours légèrement au-dessus du sol, il sembla exploser.

Filant, Doc Savage attrapa une des jambes de l'armoire à glace. Il secoua. L'individu tomba ; mais la manière dont il descendit fournit une surprise.

L'armoire humaine était un magicien avec sa force. Il était mystérieux. Il avait non seulement cette force terrible, mais il savait comment faire des choses fantastiques avec ses mains ; et il était un peu plus lent qu'un éclair de chaîne.

L'homme coffre atterrit complètement sur le dessus de Doc Savage, et ses doigts vifs et trapus furent instantanément sur la nuque de l'homme de bronze, exerçant d'horribles pressions sur certains nerfs particuliers et segments spinaux. Ses jambes s'enroulèrent autour du torse de Doc en des ciseaux qui stoppait complètement la respiration.

Une main de Doc Savage agrippa la tête de l'homme, la contorsionna d'un côté, puis de l'autre, si rapidement que l'individu ne put plus y exercer de tension, puis rugit à la façon d'un taureau ; mais les muscles du cou de l'individu avaient une force surprenante.

L'individu atteignit Doc, un coup très scientifique qui amena des têtes d'épingles lumineuses dans les flaques d'or des yeux de l'homme de bronze.

Doc fut à nouveau atteint.

L'homme de bronze se recroquevilla. La tension partit de ses corps et bras, et sa tête tomba jusqu'à ce que ses bras touchent le plancher.

L'armoire à glace semblait très contente et sa prise ne se relâcha pas. Il frappa encore et encore. Puis il pris la gorge de Doc, et pendant de longs moments il garda sa position, compressant, les jambes écrasant. Finalement, il commença à se détendre, sentant la victoire, et une lente grimace inonda l'expression muette de son visage carré.

– Je pense que je ne suis pas trop mauvais, se réjouit-il entre des respirations laborieuses.

Ses jambes se relâchèrent et il commença à se redresser du corps flasque de Doc Savage.

Alors le volcan de bronze explosa. Comme s'il n'était qu'un simple poids plume, l'armoire à glace se senti lancé dans les airs, attiré en bas avec une étreinte de tête, soulevé et virevolté dans ce qui était plus communément connu comme un tournoiement d'avion, une situation difficile très dangereuse dans laquelle on puisse être, et enfin catapulté sur le sol.

Doc Savage ne resta pas en place en regardant. Il se précipita sur le petit homme. Ce dernier avait été un observateur, d'abord joyeux, maintenant déconfit. Il essaya de tirer avec son arme à feu.

Le petit tireur était malin, bien plus malin qu'il ne semblait physiquement, comme il fut développé plus tard.

L'individu jeta son arme, bondit et courut. Il put sortir de la salle de contrôle, claqua la porte derrière lui.

Doc ne le poursuivit pas. Il y avait une très bonne raison pour cela. L'armoire à glace s'était seulement reposée, récupérant de sa condition hébétée. Il était sur ses pieds, rugissant, fou. L'individu chargea, se referma sur Doc Savage et commença à utiliser plus de ses innombrables prises.

Il y avait une méthode dans la fuite du petit compagnon de l'armoire à glace ; mais il n'y avait eu personne pour noter cela. Le maigre individu, à la face méchante, était grimpé jusqu'à un endroit immédiatement au-dessus de la cabine de contrôle où il y avait une seconde alcôve qui contenait l'appareillage qui conditionnait l'air dans les chambres de contrôle.

L'homme alluma une lampe de poche. Il ne semblait pas étranger avec la machinerie tandis qu'il se déplaçait parmi les banques de mécanismes, s'arrêtant à côté la batterie de tubes qui charriait l'air dans et hors de la cabine en dessous.

Le petit homme commença à manipuler des valves. En un instant, l'homme avait coupé l'approvisionnement d'oxygène.

Il rebroussa en toute hâte le chemin en direction de la cabine de contrôle.

Dans la cabine, Doc Savage et la boîte humaine y étaient toujours. Que l'homme de bronze fut opposé à un adversaire très accomplit était évident par de nombreuses contusions qu'il portait maintenant. Sa peau était déchirée à une ou deux places.

Mais l'armoire à glace avait une faiblesse croissante dans ses genoux. Le épaules se voûtaient pour protéger ses mâchoires, il reculait et avançait, s'efforçant d'esquiver l'homme de bronze plutôt que de l'approcher. Ses épais bras se dardaient répétitivement. Il y avait toujours de la vitesse en eux.

Soudainement, Doc attrapa les poignets de l'individu, tira, et l'homme vint à lui impuissant. La masse compacte de l'homme s'agrippa furieusement à son adversaire. L'instant d'après il donnait une excellente imitation d'une tentative de rester sur sa propre face sur le sol. Il ne sut jamais par quel moyen il avait été renversé, placé de cette façon.

L'homme carré se recroquevilla. Il était battu. Il ne fit aucun effort pour se remettre sur ses pieds.

Doc Savage regarda avec prudence, comme s'il suspectait un piège. Il respirait plus rapidement que d'habitude, ce qui était un autre signe qui montrait combien vigoureuse avait été l'empoignade. Sa condition physique était excellente.

Si lentement que c'était presque imperceptible, la face de l'homme de bronze commença à changer d'expression. Ses lèvres semblèrent se serrer plus fortement l'une contre l'autre. Pendant un instant, un étrange et bref son fut audible par-dessus le mugissement des moteurs dans leurs compartiments clos spéciaux. Ce son était très vague, une trille, une note impossible, qui défait la description, exceptée que peut-être il pouvait être comme le bruit exotique d'un vent filtrant à travers une forêt tropicale.

L'homme de bronze fit deux pas rapides jusqu'aux contrôles. Puis ses genoux plièrent légèrement. Il s'abattit sur le sol.

Il tomba presque directement devant le panneau de contrôles, un écran qui enregistrait la condition de l'air. L'aiguille de la portion d'oxygène de cet écran était sur la section rouge, qui signifiait dangereusement bas.

Derrière, dans la cabine, il y eut une grande clameur, un tambourinement de poings sur le métal, des cris et des hurlements. Monk et Ham s'étaient réveillés ; mais ils s'étaient retrouvés enfermés dans leurs compartiments et les portes étaient solides.

Le petit compagnon parcheminé de l'homme armoire apparut, glissant vers la forme inclinée de Doc Savage. L'individu portait maintenant son petit appareil à oxygène. Le petit homme s'assura que Doc Savage fut inconscient. Puis il écouta les rugissements que Monk et Ham faisaient. Cela sembla lui provoquer un malaise.

L'armoire à glace, le terrible combattant, gisait inanimé, haletant un peu. Le petit individu marcha jusqu'à lui, prit un revolver, et presque fortuitement cogna son associé inconscient.

Le petit homme prit des jumelles, regarda en bas à travers le hublot de surveillance dans le plancher de la cabine de contrôle. Il y avait des lumières en bas, légèrement devant. L'individu semblait les reconnaître. Il sourit faiblement, et alla immédiatement à l'appareil radio.

L'homme n'était pas étranger à la radio, ses mouvements le prouvaient. Il étudia brièvement l'équipement. Puis, sans hésitation, il tourna les poignées correctes, prit le transmetteur et receveur en opération. Il ôta sa bouche de son appareil à oxygène pour parler dans un petit microphone.

« Au rapport », dit-il calmement.

Il tourna jusqu'à une certaine longueur d'onde sur laquelle il devait y avoir un auditeur. Car il n'y eut aucune attente, aucun préambule.

« Rapport », dit une voix par le récepteur.

« Message à l'Inca en Gris », dit le petit homme par la radio. « Légionnaire blanc numéro deux rapporte la capturer du dirigeable de Doc Savage. »

C'était tout. Il attendit. Plusieurs moments passèrent. Monk et Ham faisaient toujours beaucoup de bruit pour essayer de sortir de leurs cabines, mais faillirent. En fait, ces cabines avaient été construites avec l'idée qu'elles pourraient servir de cellules de prison à l'occasion. S'échapper d'elles étaient presque impossible.

Un message arriva par la radio. Qui n'était pas en anglais, mais en un code qui serait absolument inintelligible par un auditeur. Le petit homme dans le dirigeable semblait, cependant, comprendre parfaitement.

« Message à l'Inca en Gris », dit-il finalement. « Instructions comprises. »

Il coupa l'appareil radio, se leva du bureau et examina Doc Savage à nouveau. La poitrine du géant de bronze ne bougeait pas. Il semblait être sans vie. Montrant une indifférence insensible, le petit homme n'accorda aucune attention à son dernier compagnon, le costaud individu qu'il avait assommé.

Courant maintenant, le petit homme gagna la partie du dirigeable où ils s'étaient dissimulés depuis que l'engin volant avait quitté New York. D'un endroit où il avait été dissimulé parmi les poutres, l'individu tira un ballot, et celui-ci, fut-il développé, contenait deux articles.

L'un de ces articles était une bombe.

L'autre était un parachute.

L'homme transporta la bombe, rampa en bas, chercha la partie la plus vitale du navire, exactement la partie centrale. Il plaça sa bombe, montrant quelques connaissances en explosifs. Un détonateur à minuterie était attaché à la machine infernale. L'homme la mit en route. Puis il s'enfuit.

Ses mains tremblaient avec la hâte qu'il attacha le harnais de parachute. Puis il se précipita dans la cabine de contrôle. Du verre léger, incassable, s'étendait tout autour du plancher de la cabine de contrôle. La plus grande partie était inamovible ; mais il y avait des sections de chaque côté qui pouvait être soulevées, à la façon des tabatières. L'homme travailla sur une d'entre elles, l'ouvrit.

De l'air froid, de l'air plusieurs degrés sous zéro, se rua dans la nef. L'homme frissonna. L'homme pensa à quelque chose, lorgna et hâtivement ouvrit les autres lucarnes. Il pariait trois contre un que Doc Savage et les autres mourraient. Il y avait un manque d'oxygène, la bombe, et le froid, qui les gèlerait bientôt.

L'homme hésita et puis sauta par l'une des lucarnes, compta très attentivement les dix secondes habituelles, puis tira l'anneau de la corde d'ouverture. La corolle blanche s'étendit au-dessus de lui.

Il tombait très rapidement, et les nuages qui, en premier, avaient presque ressemblé à de douces carpettes, devinrent rugueuses, nodulaires, une forêt de bulles et crevasses de vapeur.

A une courte distance en dessous les nuages se terminaient. Au-delà de ceux-ci, si petit qu'il était difficilement distinguable, plus qu'une tache d'une collection de pointillés, étaient les lumières d'Alcala, capitale de Santa Amoza.

Les nuages suivaient l'homme descendant en parachute. L'individu était froid, raide, en fait.

L'homme avait essayé de regarder en haut, mais il avait depuis longtemps perdu la nef de vue. Des minutes passèrent.

Encore et encore regardait-il au-dessus. Il semblait attendre quelque chose.

Le quelque chose, à juger de son attitude intense, était lente à venir. L'individu semblait effrayer. Un froncement de sourcils sillonnèrent son front.

Soudain elle arriva. Il y eut un flash, illuminant distinctement les nuages autour de lui. Suivant cela, quelques minutes plus tard, il y eut un son rappelant un grand craquement et toux et roulement de tonnerre. Des échos de cette terrible détonation rebondirent sur le banc de nuages.

L'homme dans le parachute semblait satisfait. Il soupira.

Il fit un atterrissage expert dans une parcelle de grands arbustes qui l'égratignèrent quelque peu. Il se dégagea du parachute en grande hâte. Puis il s'éloigna rapidement.

Traduction terminée le mardi 19 juin 2001.

CHAPITRE VII

UNE OFFRE POUR SE RENDRE

Les sons de cette explosion titanesque dans le ciel furent entendus dans l'entièreté de la ville d'Alcala. Elles provoquèrent la ruée de quelques milliers de personnes vers leurs abris aériens. Car les raids de bombardements aériens n'étaient pas inconnus à Alcala. Une autre partie de la populace s'essaimèrent dans les rues, ceux-ci étant plus attirés par la curiosité que par la sauvegarde et le bon sens. Ils regardèrent le ciel, espérant voir le spectacle d'un raid aérien.

Les observateurs virent ce qui semblait être de grands serpentins de flamme tombant à travers le ciel, des fragments enflammés tombant en direction de la terre, peut-être d'une terrible hauteur. Ils se consumèrent d'eux-mêmes longtemps avant qu'ils n'atteignent le sol. Des projecteurs autour d'Alcala pointèrent de maigres doigts blancs dans le ciel, et s'y agitèrent fébrilement, essayant de localiser de possibles attaques d'avion venant de Delezon. Des canons anti-aériens aboyèrent quelques instants. Le calme revint finalement.

Cependant, sous le couvert de l'agitation, certains sinistres mouvements se développaient. Divers hommes, qui se tenaient toujours dans l'obscurité et prenaient beaucoup de soin pour que leur visage ne puisse pas être vu, étaient en train de se mouvoir vers un certain point commun. Ce n'était pas difficile pour eux de bouger sans être découvert car, après cette première explosion, Alcala avait été rapidement plongé dans le noir en anticipation d'un raid aérien.

Presque dans l'ombre du plutôt impressionnant palais présidentiel du Président Carcetas se déroula la réunion. L'endroit était la maison déserte d'un certain homme fortuné qui avait été en sympathie avec le pays ennemi, Delezon, et qui, deux ans auparavant, avait trouvé plus sage de s'en éloigner. A part pour un murmure de mots de passe il n'y avait aucun autre son à la réunion.

Bientôt, cependant, il y eut un remue-ménage, un marmonnement.

– Le Maître vient, chuchota quelqu'un.

– L'Inca en Gris, souffla un autre.

Un moment plus tard, leur sinistre maître se tenait près d'eux. Aucune *fosforos*, l'allumette populaire de Santa Amoza, ne fut grattée. Pas plus que personne n'alluma une lampe de poche. Faire ainsi aurait probablement signifié un vif coup de feu ou un couteau, et on n'aurait rien découvert de toute façon.

L'Inca en Gris était déguisé simplement, mais efficacement. Un long linceul de tissu gris, un gris si foncé qu'il était presque noir, enfermait la silhouette de la tête aux pieds. Il n'y avait pas d'ouverture pour les yeux, mais le tissu sur la tête était plus mince de telle façon que les yeux à l'intérieur pouvait voir à travers le tissu.

L'Inca en Gris parlait d'une voix altérée avec soin pour qu'elle ne fut pas reconnaissable.

– Le Légionnaire Blanc numéro deux est-il arrivé ? Fut la question.

Le petit homme qui avait laissé la bombe dans le dirigeable de Doc Savage marcha alors en avant et s'identifia. Il se lança immédiatement dans la description de son exploit.

– Il y avait du T.N.T. dans cette bombe, finit-il, parlant espagnol avec la difficulté d'un homme qui venait juste de l'apprendre. Vous pouvez tout prendre de ce qu'ils trouveront de ce vaisseau des airs et le mettre dans votre œil.

L'Inca en Gris était éminemment silencieux.

– Un peu plus de respect dans vos manières, je vous prie, dit la voix derrière le voile.

Bien que la voix du cerveau fut excellemment déguisée, un écouteur attentif pouvait avoir détecté une possibilité. L'anglais qui était parlé était meilleur que l'espagnol. Les mots anglais venaient plus librement.

Les acolytes assemblés de l'Inca en Gris semblaient savoir ce qu'ils avaient à faire. Aucun ordre ne fut donné.

L'Inca en Gris dit simplement, – Nous allons maintenant agir, señors.

La réunion fut dissoute.

La sinistre figure masquée de l'Inca en Gris apparut peu après le long du palais présidentiel. Il n'y avait aucune lumière, mais des sentinelles pouvaient être entendues, aller et venir dans l'obscurité.

L'Inca en Gris écouta les sons que les sentinelles faisaient. Quelques instants étaient suffisants pour fournir une excellente idée de la durée des passages des individus. La forme vague qu'était l'Inca en Gris se précipita en avant.

Santa Amoza était en guerre depuis longtemps ; et la guerre signifiait que les leaders politiques devaient prendre plus de précautions que d'habitude contre les assassinats. Le Président Carcetas avait, dans un mouvement pour protéger la vie de sa fille, fait enlevé les grands et épais arbustes tout autour de la véranda du palais.

La jolie Señorita Anita Carcetas se tenait à ce moment sous une véranda, où elle n'était pas seulement cachée de la rue, mais tout aussi bien de tous ceux se trouvant sur les terres du palais. La jeune femme lisait le journal local, qui était remplis avec les déclarations habituelles, que Santa Amoza avait pratiquement éliminé Delezon, leur ennemi.

La jeune femme se considérait parfaitement en sécurité. Si elle entendit un léger son derrière elle, elle l'amoindrit comme étant fait par un serviteur. Un large pan de tissu fut sur sa bouche avant qu'elle ne fut consciente du danger. L'étoffe était imbibée d'un anesthésique bien connu des hôpitaux. La jeune femme lutta farouchement. Elle ne pouvait pas voir son agresseur. Elle rua en arrière, toucha des chevilles.

Pendant un moment elle put libérer son visage du tissu mouillé. Elle émit des cris perçants, et, parce qu'elle avait eu un aperçu du grimage de son assaillant, elle sauta à une conclusion correcte.

– L'Inca en Gris ! Cria-t-elle. Au secours !

Puis son agresseur remit le tissu trempé sur ses narines, la souleva et l'emporta. L'anesthésique l'avait endormie avant qu'elle ne fut emportée loin.

L'agitation courait comme le feu dans le palais présidentiel. Les sentinelles se précipitèrent. Une tentative pour allumer les lumières fut faite, mais on découvrit que les lignes énergétiques avaient été coupées. L'obscurité accrue augmenta la confusion.

Le Président Carcetas de Santa Amoza se rua hors de son bureau privé. Il posa des questions à une sentinelle excitée.

– La Señorita Anita…

– Enlevée, balbutia le soldat.

Le Président Carcetas devint alors très pâle.

– Arrêtez ce fol remue ménage, rugit-il en espagnol. Ordonnez de bloquer toutes les rues du palais présidentiel avoisinantes. Que des pelotons de soldats fouillent les maisons ! Avertissez la police. Vite !

Les soldats filèrent.

Le Président Carcetas se déplaça jusqu'à l'aille gauche du palais présidentiel et s'arrêta bientôt en face d'une porte fermée. Il leva sa main et toqua, n'obtint aucune réponse, toqua à nouveau. Ses sourcils noirs se levèrent sur son front. Il hésita, puis tourna la poignée et entra.

Au premier regard, il apparut que la pièce était libre. Des draps et des couvertures étaient rejetés en arrière, comme si on avait dormi dedans. Un tabouret près de la tête du lit était renversé. Un verre d'eau qui était dessus trempait la carpette.

Un grognement s'entendit. Il était étouffé.

Les sourcils du Président Carcetas descendirent, puis se levèrent, et, il bondit en avant, des lumières enflammées dans ses yeux perçants. Il tomba à côté du lit, regarda en dessous, et un moment plus tard ramena une figure attachée. L'individu était bâillonné, mais le retrait de cette entrave de discours ne prit qu'un moment.

L'homme ligoté qui avait été sous le lit était long et mince. Les cheveux sur sa tête étaient coupés ras.

L'homme était Count Hoffe, le négociant en munitions. Sa présence au palais présidentiel n'était pas un mystère. Le Président Carcetas de Santa Amoza avait placé un nouvel ordre pour des munitions, et les termes avaient nécessité des discussions. Depuis, Count Hoffe était resté au palais pour la nuit.

– Que c'est-il passé ? Demanda le Président Carcetas.

Count Hoffe gémit. Un vilain coup était visible sur le côté de sa tête. Un de ses yeux était complètement fermé, et un petit filet de sang s'écoulait d'une narine.

– Une figure sinistre en habit gris rampait à travers ma chambre. Expliqua Count Hoffe. Quand je me suis réveillé, il m'a assommé.

– Avez-vous vu le visage de l'assaillant ? Demanda Carcetas.

Count Hoffe hésita, humecta ses lèvres.

– Oui.

– Qui était-ce ? Aboya le Président Carcetas.

– L'information ne sera pas plaisante, marmonna Count Hoffe. Cela va être un choc.

– Qui était votre assaillant ? Requit tristement le chef exécutif de Santa Amoza.

– Ace Jackson, dit Count Hoffe.

Le Président Carcetas fut authentiquement choqué, c'était visible. Sa mâchoire tomba et ses yeux s'écarquillèrent.

– Ace Jackson, dit-il tristement. Vous êtes sûr ?

Count Hoffe hocha la tête péniblement. Je suis sûr.

– Mais Ace Jackson gît à l'hôpital avec une mauvaise blessure, rappela le Président Carcetas. Il ne peut faire que quelques pas.

Count Hoffe était maintenant libéré de ses liens. Il s'assit sur le bord du lit et tenait sa tête dans ses mains.

– Vous pourriez appeler l'hôpital pour voir si Ace Jackson est toujours là, suggéra-t-il.

Le Président Carcetas aboya un ordre. Un de ses nombreux secrétaires entra immédiatement en contact avec l'hôpital où Ace Jackson avait été confiné. Le secrétaire revint rapidement avec un aspect surpris sur le visage.

– Ace Jackson est parti, dit-il.

– Maintenant nous connaissons l'identité de l'Inca en Gris, grogna Count Hoffe.

Le Président Carcetas ne répliqua rien. Il semblait être trop profondément frappé pour parler.

La partie de la ville dans laquelle le palais présidentiel se trouvait était maintenant en émois. Des mitrailleuses avaient été érigées dans les rues. Des cordons de soldats bloquaient les carrefours. Personne n'était autorisé à entrer ou partir.

Des escadrons de soldats fouillaient les maisons avec ou sans le consentement des occupants. Le Président Carcetas

bougeait ici et là. Il remuait ses bras ; il criait. Son comportement était complètement celui d'un homme sur le point de volé en éclats.

C'était surprenant. Le Président Carcetas était habituellement un homme taciturne qui gardait son humeur. Ordinairement, il n'entrait jamais en rage, et parce qu'il gardait sa tête ses décisions étaient habituellement justes. C'est ce qui faisait probablement de lui le président authentiquement le plus respecté que Santa Amoza n'avait jamais eu.

Maintenant, cependant, le Président Carcetas était un homme différent. L'enlèvement de sa fille avait fait cela. S'il restait dans sa condition présente, il deviendrait inapte à guider les destinées de la république. Il était, en fait, capable de commettre toutes sortes d'embrouille.

– Pourquoi l'Inca en Gris voudrait-il enlever ma fille ? Hurlait-il répétitivement.

Count Hoffe prit la peine de secoué sa tête tristement. S'il avait des idées sur le sujet, il ne les exprima pas.

Le Président Carcetas claquait affreusement envers ceux qui essayaient de le conforter ; même lorsqu'un officier apporta une sentinelle qui clamait avoir vu une étrange silhouette s'échapper.

– Avez-vous vu le visage de l'individu ? Rugit le Président Carcetas.

– Je ne suis pas sûr, parla la sentinelle. Mais je pense…

– Vous pensez quoi ? Carcetas était franchement frénétique.

– Je pense que c'était le Señor Don Kurrell, l'homme du pétrole, dit la sentinelle.

L'effet des paroles du soldat fut celle d'une explosion mineure. Un marmottement inquiétant monta.

Count Hoffe, l'incrédulité sur ses traits militaires, cria, Cela doit être une erreur ! Cela devait être Ace Jackson !

– Il ressemblait à Don Kurrell, insista la sentinelle.

Si le Président Carcetas avait auparavant imité un homme fou, il injecta alors plus d'entrain dans la performance. Il secoua son chef d'état-major, hurlant, – Saisissez Don Kurrell ! Amenez-le ici tout de suite !

Des soldats filèrent, grimpèrent dans des voitures officielles rapides, et celles-ci rugirent en s'éloignant. Il était bien connu que Don Kurrell maintenait une suite dans le plus fin hôtel d'Alcala.

Durant vingt minutes, l'officier en charge des soldats envoyés pour se saisir de Don Kurrell téléphona. Il parlait de l'hôtel de Kurrell.

– Don Kurrell n'a pas été vu de la journée, reporta-t-il.

A cela, le Président Carcetas entra dans un spasme glacial. Il ordonna que la garde soit quadruplée partout dans la cité. Il ordonna que l'aéroport soit surveillé, les trains fouillés, que toutes les automobiles soient arrêtées et complètement examinées.

Les voitures officielles avaient fait beaucoup de bruit dans leurs allées et venues, mais cela n'était rien par rapport aux rugissements de sirènes qui accompagnèrent alors l'arrivée d'une coûteuse limousine étrangère, escortée par quatre automobiles militaires enfermant des gardes du corps militaires personnel. Il y avait des armoiries sur la limousine étrangère visible à tous et par conséquent savaient qui était à l'intérieur.

Le Señor Junio Serrato, ministre de la guerre, commandant en chef des armées de Santa Amoza, était l'homme second en pouvoir derrière le Président Carcetas. Le visage du ministre de la guerre Serrato arborait un aspect effrayé lorsqu'il descendit et fila dans le palais présidentiel.

Il obtint un salut irrité du Président Carcetas.

– Où avez-vous été ? Hurla le chef exécutif de Santa Amoza. – Quand j'ai besoin de vous, vous n'êtes pas dans les alentours !

– La ferme ! Dit le ministre de la guerre Serrato, avec une brusquerie égale. –Lisez ceci, cela a été glissé sous la porte de ma maison.

Serrato présenta un papier plié à l'inspection de l'autre.

A être délivré au Président Carcetas :

Votre fille est maintenant entre mes mains. Dans la pièce à côté d'elle un peloton d'exécution est entrain d'huiler des fusils. Que la fille se retrouve ou non devant ce peloton d'exécution dépend du Président Carcetas. Si Santa Amoza se rend à Delezon, la fille sera relâchée sans mal. S'il n'y a pas de capitulation, elle sera, puis-je vous assurer, abattue.

Le Général Fernandez Vigo,

Dictateur Général de Delezon.

Les mains du Président Carcetas semblèrent mourir en une courbe molle. Le papier tomba de ses mains sur le sol.

– Vigo…a…Anita ! S'étrangla-t-il.

Le ministre Serrato, sa beauté latine quelque peu austère, fit une moue triste. Il frotta un ongle sur la fine ligne de sa moustache noire.

– Quel mouvement allons nous faire ? Demanda-t-il.

Le Président Carcetas établi lui-même. Il était très pâle comme sur le point de défaillir.

– Ordonnez immédiatement une capitulation inconditionnelle ! Claqua-t-il.

La moustache du ministre de la guerre Serrato sursauta un peu. De la détermination vint sur son visage, s'établi-là si lourdement qu'elle rendait ses traits presque laids.

– Non ! Claqua-t-il. – Santa Amoza ne se rendra jamais !

La tension s'installa dans la pièce, une tension qui était aussi réelle et qui affectait chacun comme s'il s'agissait de vent froid. Il y avait présent un nombre de vieux généraux qui avaient traversé des révolutions avant la naissance du Président Carcetas. Ces rusés vieux camarades se postèrent d'un côté et posèrent leurs mains sur les armes à feu qu'ils portaient à leur ceinture. Ils devinrent expectatifs, tendus.

Le Président Carcetas regardait le ministre Serrato. Le chef exécutif de Santa Amoza semblait quelque peu étourdi, et, pour un moment, son calme était presque mort.

– Vous avez entendu mon ordre, dit-il sinistrement. Nous capitulons.

– J'ai entendu vos ordres, lui dit le ministre Serrato. Nous ne nous rendons pas !

Le Président Carcetas souffla.

– Tu n'es désormais plus ministre de la guerre ! Il se tourna vers les soldats et cria, Arrêtez cet homme !

Les officiers présents avaient obéi au Président Carcetas pendant longtemps. L'habitude habitait la plupart d'entre eux. Ils s'avancèrent.

Le ministre de la guerre Junio Serrato intervint. Sa petite moustache était une ligne raide, et il fit alors une harangue qui resta dans l'histoire de Santa Amoza.

– Attendez ! Dit-il. Le futur de Santa Amoza dépend de ce que nous allons faire durant les quelques instants suivants. La situation qui vous confronte est derrière, je crois, plus que ce que les yeux voient. Je fais référence, bien sûr, aux sinistres déprédations de ce mystérieux démon connu comme l'Inca en Gris.

Le ministre Serrato fit une pause pour regarder l'assemblée. Ils s'étaient arrêtés, l'écoutaient.

– L'Inca en Gris s'est saisi de la Señorita Anita Carcetas, continua tranquillement Serrato. Il y avait un but derrière cet enlèvement, un but évident. Le but est sur le point d'être accompli. Le Président Carcetas est un homme que nous aimons, révérons et respectons tous, mais il n'est actuellement plus lui-même. C'est un homme devenu fou par le danger menaçant celle qu'il aime. Je ne le censure pas pour cela. Personne ne le peut. Mais je ne pense pas que vous, les généraux qui avez combattu avec moi, ou moi, permettrions la capitulation de Santa Amoza. Car c'est de toute évidence cela que souhaite l'Inca en Gris.

Ce fut tout ce qu'il dit, mais c'était suffisant pour faire réfléchir les autres. C'était un moment crucial. Le Président Carcetas fit la chose qui fit réellement basculer le cour de l'action.

Agitant ses bras, hurlant d'une voix aiguë, le Président Carcetas cria, Santa Amoza doit capituler ! La vie de ma fille dépend de cela !

Cela décida l'assemblée de généraux. Des milliers d'homme étaient déjà morts dans la guerre. C'était une terrible décision à laquelle ils étaient confrontés, mais, comme des soldats, ils virent clairement leur voie. La vie d'une personne, même aussi attractive que la Señorita Anita Carcetas, ne doit pas tout faire perdre pour Santa Amoza.

Le Président Carcetas fut saisi. Ils l'emportèrent, criant, balbutiant jusqu'à une partie sécurisée du palais présidentiel.

Le Señor Junio Serrato regardait tranquillement faire. S'il y avait de l'allégresse dans son cœur, il le cachait. Il ne ressemblait pas à un homme qui venait de devenir souverain de Santa Amoza.

Count Hoffe, le négociant en munition, avait été un obscur spectateur. Count Hoffe avait pris soin de rester bien en arrière, mais c'était purement par chance qu'il s'était positionné près d'une tapisserie. Il n'avait accordé aucune attention à cette tapisserie. Lorsqu'une voix atteignit alors ses oreilles, il ne réalisa pas, en premier, qu'elle venait de derrière la suspension.

– Vous venez juste d'attester une révolution peu ordinaire, dit la voix, qui était basse et cultivée. Le ministre de la guerre Junio Serrato serait lui-même l'Inca en Gris, qu'il n'aurait pas planifié plus adroitement. Mais celui-ci frappe, il s'est attribué tous les pouvoirs de Santa Amoza.

Ce discours était un de ceux qui pouvaient bien se révéler ne pas être le plus sain à énoncer. Des hommes avaient été fusillés à moins.

Count Hoffe se retourna pour voir qui avait parlé. Ses yeux s'écarquillèrent. Il sursauta réellement de quelques pouces au-dessus du sol.

– Doc Savage ! Brailla-t-il

Traduction terminée le dimanche 1er juillet 2001.

CHAPITRE VIII

SABOTAGE

Le cri de Count Hoffe était très fort et très surpris. Il dirigea promptement tous les regards vers le géant de bronze qui venait de sortir de derrière la tapisserie, laquelle, incidemment, couvrait une fenêtre qui donnait sur le parc du palais.

Personne ne dit mot pendant plusieurs instants. Peut-être le silence était-il en partie dû à l'impressionnante présence de l'homme de bronze. Car, tel qu'il se tenait là, ses proportions géantes, l'étrange pouvoir dans les flaques d'or de ses yeux, sa combinaison entre sa peau de bronze et sa chevelure au bronze légèrement plus foncé, étaient très impressionnante.

Le ministre de la guerre Junio Serrato s'avança. Sa fine moustache ébaucha un sourire. Il exécuta une vigoureuse courbette.

– Santa Amoza est honoré, dit-il. Peut-on espérer que vous avez fait bon voyage ?

– Il a été suffisamment intéressant, dit Doc Savage ironiquement.

Le ministre de la guerre Serrato comprit le double sens, demanda vivement, – Que voulez-vous dire ?

Doc Savage étudiait la nature humaine, et en savait beaucoup sur les méthodes les plus efficaces pour aboutir à ses fins. Un établissement franc de ses positions évitait fréquemment des malentendus et des difficultés. Aussi il raconta exactement ce qui était arrivé, incluant l'attentat à sa vie à New York et terminant avec le vol vers le sud du dirigeable après qu'il avait appris la disparition de Long Tom. Il décrivit le vol dans le dirigeable. Cette partie était intéressante.

La cabine de contrôle aérien, semblait-il, était équipée avec des appareils à oxygène de secours, qui se mettait automatiquement en opération lorsque la source principale d'approvisionnement défaillait. L'équipement de secours avait sauvé la vie vde Doc Savage. En fait, il avait été inconscient seulement pendant une brève période, revivant à temps pour observer le petit homme sauter avec le parachute.

Une recherche hâtive avait localisé la bombe, et elle n'avait pas requis une grande habileté pour déconnecter le mécanisme à horlogerie de telle façon que la machine infernale n'expose pas.

– Nous avons transporté l'engin jusqu'à un hublot, remis l'horlogerie en route et jeté par-dessus bord, expliqua Doc. Elle tomba dans les airs, loin en dessous de nous. C'était pour amener l'apprenti tueur à penser que son complot avait réussit.

– Où est votre dirigeable ? Demanda le ministre Serrato.

– Dans la stratosphère au-dessus d'Alcala, expliqua Doc. Il semblait avisé de laisser notre mystérieux ennemi croire que nous étions morts. Un avion auxiliaire m'a amené à terre. Monk et Ham sont avec le dirigeable.

– Vous dites que vous avez employé un avion auxiliaire ? Le Ministre de la guerre semblait intrigué.

Un très petit navire transporté à l'intérieur du dirigeable, lui dit Doc. Pas une nouvelle procédure, comme vous savez peut-être.

– Où avez-vous laissé l'avion ? S'enquit l'autre.

– A un petit aéroport à l'est de la ville, répliqua Doc.

Le ministre de la guerre Serrato sourit légèrement, mais sans humour. – Vous êtes passé avec tellement de facilité à travers les gardes du palais présidentiel.

– En réalité ils m'ont pris assez de temps, corrigea Doc.

Serrato semblait être en train de considérer cela. Lorsqu'il devint apparent qu'il n'y avait rien de plus à dire sur le sujet, Doc Savage parla.

– Long Tom, le Major Thomas J. Roberts, rappela l'homme de bronze. – Sa localisation est à présent la chose la plus importante pour moi.

Le ministre de la guerre Serrato devint sinistre à cela, sa moustache un arc à l'envers. – Nous avons, comme vous pouvez l'espérer, un système d'espionnage en Delezon, le pays ennemi.

Les flaques d'or des yeux de Doc Savage devinrent fixes. – Et qu'est-ce que vos espions ont-ils rapportés ?

– Que le señor Long Tom Roberts a été fusillé hier comme espion, dit Serrato.

L'expression de Doc Savage, plutôt étonnamment, ne s'altéra pas le moins du monde à cela ; mais un moment après il avait entendu les nouvelles concernant Long Tom, il y eut un son dans la pièce, un petit étrange son mystérieux, une trille. Cela aurait pu être la note d'un fantastique chanteur tropical, si vague qu'il défiait la reconnaissance, et possédait une qualité de ventriloquie qui la faisait sembler venir de partout. Elle montait et descendait une certaine échelle variée propre et mourut.

– Ce rapport était fiable ? Demanda-t-il.

– Assez, opina le ministre Serrato. – Il n'y a pas le moindre doute.

– Dites-moi ce que vous savez sur l'Inca en Gris, suggéra l'homme de bronze abruptement.

Le ministre Serrato cligna des yeux, puis répliqua. L'homme de bronze écouta silencieusement la revue des activités parfois plutôt horrible qui étaient retracées. Le conteur racontait une histoire propre très linéaire. L'un après l'autre l'Inca en

Gris avait brisé des offensives qui semblaient donner avec certitude la victoire à Santa Amoza.

– Cela semblerait dire que l'Inca en Gris est un représentant de votre ennemi, Delezon, suggéra Doc.

Le ministre de la guerre opina de la tête. – Nous pensons ainsi, mais cela n'a jamais été prouvé.

Doc Savage ne dit rien de plus, mais se retourna vers la porte.

– Quel est votre plan ? Demanda Serrato.

– Une visite au Général Fernandez Vigo, le général dictateur de Delezon, dit Doc Savage.

La fine moustache de l'autre fut une ligne plissée rapide.

– Mais…

– Le Général Vigo a exécuté Long Tom, dit Doc tranquillement. Il n'y avait pas de rage dans la voix de l'homme de bronze, aucune vibration de colère ; mais les intonations contrôlées contenaient quelque chose d'autre, contenait quelque chose si glacial, si déterminant que le ministre Serrato recula d'un pas. Il se prosterna.

– Les facilités de Santa Amoza sont à votre disposition, dit-il.

– Merci. L'homme de bronze hésita. Ma préférence est de travailler tout seul.

Il enjamba la même fenêtre par laquelle il était arrivé, et, bien qu'il y ait des gardes dans le parc, et dans les rues avoisinantes, son départ ne fut pas découvert. L'homme de bronze était un maître de la dérobade, un magicien pour s'introduire dans les lieux sans être vu.

Il y avait quelques lumières le long des rues d'Alcala maintenant. La nuit était chaude, et même un édit militaire ne pouvait garder les portes et fenêtres fermées. Même un excellent système d'éclairage de rue, cependant, n'aurait pas permis, spécialement dans les quartiers pauvres, une traversée aisée des avenues après la tombée de la nuit. Dans la vieille ville, à l'ouest, les rues étaient toutes sombres, et, le plus souvent, rudes, encombrées de débris.

Si un témoin avait remarqué la progression de l'homme de bronze, cette personne aurait peut-être juré que Doc avait des yeux de chat. En fait, l'homme de bronze possédait quelque chose de mieux que cela.

Il portait des lunettes protectrices de construction spéciale – elles avaient des lentilles complexes, aussi large que des boîtes de lait concentrées. Dans une main il avait un instrument qui ressemblait à une énorme lanterne magique. La lentille de celui-ci était très grande et presque intensément noire. Elle semblait ne donner aucune lumière – qui fut perceptible. La boîte était une lanterne pour la projection de rayons lumineux en dehors du spectre visible, et les lunettes protectrices, étrangement complexes, rendaient possible de voir pour l'homme de bronze avec cette lumière inhabituelle.

De ce fait, bien qu'il se déplaça à travers ce qui était apparemment une obscurité intense, il pouvait réellement voir avec une faible vision ce qu'il y avait autour de lui.

Se déplaçant aisément, il accélérait à travers les rues, évitant les obstructions, rapidement en direction du petit aéroport à la périphérie de la ville. Il évitait prudemment les piétons, et quand il voyait venir des voitures il s'enfonçait dans des encoignures sombres de porte.

Il atteignit l'aéroport. Il arriva silencieusement sur les lieux, utilisant la lanterne de « lumière noire ». Cela comptait pour le fait qu'il prit un nombre d'hommes par surprise.

Ils étaient sept. Ils portaient des habits civils, et il ne fallait pas plus que les regarder pour comprendre pourquoi ils portaient de tels vêtements. Un officier de recrutement, même en temps de guerre, aurait hésité à engager de tels vilains spécimens.

Ils arrivèrent près de l'avion. Sans sembler changer sa foulée, la vitesse de Doc Savage augmenta. Il ne faisait pas de bruit. Bien qu'il puisse voir clairement, il y avait une noirceur intense autour du petit aéroport, et les yeux des hommes, bien sûr, faillaient à enregistrer la présence de la lumière noire.

Doc Savage s'approcha de l'homme le plus en arrière. Il put les entendre parler.

– Vite, *amigos*, disait celui qui semblait diriger. – Il y a peu de temps.

– Pourquoi est-ce que l'Inca en Gris désire détruire l'avion ? Murmura l'un.

– C'est la question d'un enfant, renifla l'autre. N'as-tu pas entendu parler de l'attaque aérienne contre Delezon, que Ace Jackson a ordonné cet après-midi de son lit d'hôpital ?

– J'ai entendu de nombreux avions dans le ciel, gronda l'un.

– Il n'y a pas d'autre avion à Alcala pour l'usage de Doc Savage, dit le premier orateur. – Même, si nous détruisons ce navire, il devra rester à Alcala.

Ce n'est pas tout ce que Doc Savage aurait préféré entendre, mais ils partaient pour casser l'avion. Cela devait être stopper. L'homme de bronze lança un bras comme une poutre. Un homme geignit, abattu par le coup.

Doc Savage souleva l'individu tombé comme s'il ne pesait rien, et le fit tourbillonner, à la façon d'un club. Quand il le lâcha, deux hommes supplémentaires furent renversés.

Doc Savage recula vivement, sans bruit, fit un cercle. Il tenait toujours la lanterne de lumière noire, il plaça alors celle-ci sur le sol, ses rayons jouant sur le groupe près de l'avion. Puis il chargea.

Un homme essaya de sortir une lampe de poche. Doc alla à lui, le frappa le long de la tempe. L'individu tomba.

Les survivants criaient, chargèrent follement, tombèrent par-dessus les formes effondrées de leurs compagnons.

L'un, par le plus fétide hasard, obtint une prise sur la nuque de Doc. L'homme de bronze se retourna, agrippa son assaillant, le fit tournoyer vivement. L'homme hurla dans les airs. Le cri se termina par un son sourd, déplaisant, comme son corps toucha le sol.

Il ne restait que deux survivants maintenant, et ils attrapèrent peur. Ils mirent leur tête en arrière, sortirent leur cou, et

coururent. La nature a probablement inventé la crainte comme stimulant pour faire bouger vivement ses enfants lorsqu'il était besoin de faire ainsi. Ces hommes étaient effrayés, et pensaient que la mort était à leurs trousses, et ils couraient probablement plus vite qu'ils ne l'avaient jamais fait auparavant.

Doc Savage était un moment retardé lorsque l'un des hommes qui était déjà tombé dans la mêlée s'efforçait de se mettre sur ses pieds. Il tomba lorsque Doc Savage frappa sa mâchoire, et retomba, seul sa respiration montrait qu'il était en vie.

Doc Savage poursuivit les deux qui s'étaient enfuis. Aussi vite que tous deux allaient, Doc Savage filait plus vite. Il ne les atteignit cependant pas avant qu'ils n'aient couvert deux cents yards. Le souffle sortait de leurs poumons avec un sifflement tel l'aboiement de petits chiens.

Il les fit tomber comme ils couraient en les poussant de côtés avec ses poings. Le premier tomba aisément. Le second se mit en boule et tomba cul par-dessus tête avec un bruit sourd.

Doc Savage les examinait lorsqu'il entendit un moteur d'avion rugir en se mettant en route.

Doc Savage se raidit. C'était un avion, certainement. Le rugissement venait de l'arrière du champ d'aviation. Il y eut un crachement bas de puissance venant du moteur qui permit à Doc de le reconnaître aisément – son propre avion !

L'homme de bronze courut à travers le champ. Ce qui arrivait était inattendu. Les hommes qu'il avait laissés là-bas, ses assaillants – six des huit – devraient certainement être toujours inconscients. Il savait avec quelle force il les avait frappés.

Doc Savage se dirigeait vers la lanterne inhabituelle qui projetait la lumière noire, et qu'il avait laissé sur le sol sur la scène de la bagarre. Il l'a trouva, la prit, et tourna un rhéostat qui raccourcit le rayon. Ordinairement, il n'utilisait pas la pleine puissance, car les petites, puissantes batteries seraient rapidement épuisées. Il doubla des buissons, courut à travers un massif de palmiers, et les rayons invisibles de sa lanterne accrocha l'avion.

Le navire était en mouvement, se déplaçant plutôt rapidement, tanguant un peu incertain. Des palmiers s'alignaient sur le côté opposé du champ. Droit sur ceux-ci, le petit navire tout en métal filait.

Avec une force dévastatrice la nef toucha les palmiers. Les ailes furent arrachées. Le moteur laissa la nef et continua en avant telle une balle. Il y eut un crash spectaculaire, un *wouch* ! , comme le gasoil s'enflammait. Les flammes se propagèrent, pas seulement enrobant ce qui restait de l'avion, mais grimpaient le long des palmiers et les transformant en torches de feu.

Doc Savage n'alla pas jusqu'au navire ; c'était une ruine, bien sûr.

L'homme de bronze avait gardé sa course durant tout l'incident. Il changea alors simplement sa course, virant vers l'endroit où il avait laissé les six hommes inconscients. Son étrange petit appareil les capta un instant plus tard. Il compta, tous les six. Ils étaient exactement comme il les avait laissés.

Mais non ! Pas comme il les avait laissés. Ils étaient alors en vie.

Maintenant ils étaient morts.

Doc Savage utilisait toujours sa lumière noire. L'aspect des choses, vues avec cette lumière était quelque peu surnaturel, les lumières fortes et les ombres étant plus austèrement accentuées ; mais il était certain que les six étaient morts.

Il y avait aussi, une bizarre apparence sur la peau, une lueur vague quelque peu comme phosphorescent. Doc Savage éteignit la lumière, enleva les lumières protectrices, et sortit une petite lampe de poche de ses vêtements. Il la dirigea dessus.

A l'instant où il regarda les six morts, son étrange trille vint à la vie. Le son sembla plus fin, plus bizarre que jamais, et il ne persista qu'un moment.

Une poudre grisâtre couvrait les mains, les visages des morts. La substance aurait pu être de la poussière malpropre.

La marque de la mort de la main de l'Inca en Gris !

Doc Savage fut vivement sur un genou. Plongea dans une poche, il extirpa une enveloppe, pas une enveloppe au papier ordinaire, mais vernissé, à l'épreuve de l'eau et de l'air.

Il ne toucha pas la poudre, mais avec des feuilles de verdure en balaya une certaine quantité dans l'enveloppe. Il roula étroitement le sommet de l'enveloppe et fixa par-dessus un crampon de métal, qui la rendrait imperméable à l'air. Il l'empocha.

Il écoutait ; et entendit alors le son qu'il avait espéré entendre. Un homme bouger.

Doc Savage avança en direction du son. Il ne fit aucun effort pour bouger silencieusement, mais sa progression était presque silencieuse. Ses oreilles aiguisées captaient des sons d'autres mouvements devant lui. Quelqu'un s'éloignait en rampant.

Doc ajusta les lunettes protectrices, ralluma le projecteur à lumières infra. Les rayons invisibles – invisible à l'œil nu – ne découvrit personne. Le maraudeur était à l'intérieur du sous-bois qui entourait le champ d'aviation.

Doc Savage décrut légèrement sa vitesse tandis qu'il entrait dans le bois. C'était nécessaire pour maintenir le silence. Il entendit plus souvent sa proie. L'individu semblait se mouvoir plus rapidement, essayant de s'éloigner du voisinage.

Avec une brusque augmentation de vitesse éblouissante, s'il y avait eu de la lumière pour l'observer, Doc Savage fila en avant. Il discerna une forme courbée courant. Le maraudeur fut rapidement rattrapé.

L'homme de bronze ne frappa pas. Il agrippa simplement les bras du fugitif juste au-dessus des poignets, souleva l'individu et le jeta sur le sol dur.

Ils restèrent ainsi un instant. Sans parler. Sans bouger. Puis Doc Savage transféra les deux poignets de l'individu dans la poigne d'une main de bronze, et avec l'autre main extirpa sa lampe de poche et ôta les lunettes de protection. Il alluma la lampe.

Le captif était une grande momie anguleuse de bandages. Il avait un visage qui semblait être passé par de nombreux

combats. Son nez était particulièrement plat, donnant à sa figure l'aspect d'un bouledogue anglais.

Le captif grimaça largement.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit-il. Et je veux raconter au monde écarquillé que vous vivez pour émettre des avis.

– Qui, demanda Doc Savage, êtes-vous ?

– Ace Jackson, dit le prisonnier.

Traduction terminée le dimanche 8 juillet 2001.

CHAPITRE IX

BRISURE

Les doigts de Doc Savage, enserrant les poignets de l'homme, ne lâchèrent pas. La poigne était ferme et douloureuse. Le sourire disparut de la face de Ace Jackson et il frémit un peu.

– Du calme, requit-il. Après tout, je suis supposé être un invalide.

Doc Savage tapota légèrement le bras et la poitrine de Ace Jackson. Il tapota de nombreux endroits. Par deux fois seulement l'aviateur grimaça-t-il.

– Vous êtes supposer être fortement blessé, lui dit Doc Savage. Actuellement vous semblez être en pauvre condition.

Ace Jackson rougit, assez distinctement. Il humecta ses lèvres ; il rida le nez aplatit qui donnait à son visage cet aspect de bouledogue.

– Voyez-vous, murmura-t-il. Si vous avez une jolie fille qui vient vous voir chaque jour et tient votre main et d'autre chose comme cela, est-ce qu'un hôpital ne semblerait pas très bien pour vous ? Le fait est que j'aurais pu être dehors depuis deux semaines, mais j'ai continué à faire un peu de cinéma.

Doc Savage ne dit rien, regarda l'homme. Ace Jackson sourit doucement, espérant pleinement que son histoire serait cru.

– C'est raide, insista l'aviateur. Mais par pitié ne dites rien à Anita.

– Que faites-vous ici ? Demanda abruptement Doc Savage.

– Je suivais un type, dit Ace Jackson.

– Qui ?

– Don Kurrell, gronda Ace Jackson.

– Vous le suspectez aussi ? S'enquit Doc.

– Je suis un type très soupçonneux, dit Ace Jackson. Et je soupçonne tout le monde. A la vérité, je n'ai pas assez d'idées pour soupçonner qui que ce soit en particulier.

– Supposons que Don Kurrell soit l'Inca en Gris, dit Doc Savage, quel serait son motif ?

– Suffisant, dit Ace Jackson. C'est un négociant en pétrole. Ces types des pétroles cherchent toutes sortes de bons coups. Il peu avoir un accord avec le vieux Général Vigo de Delezon par lequel, si Vigo bat Santa Amoza, la compagnie de Don Kurrell obtiendrait les concessions de pétrole dans les républiques combinées.

– Une preuve quelconque de cela, demanda Doc.

– Aucune, admit Ace Jackson. Mais vous ne pouvez jamais dire.

Un cri enroué retendit soudainement, effrayant. C'était sans mot, mais il ne nécessitait pas de mot. C'était un appel à l'aide. Ace Jackson se redressa, bien que ses poignets fussent toujours dans la poigne de Doc Savage. Ils se déplacèrent en direction de la source du cri, Doc Savage tenant toujours l'aviateur.

Ils purent entendre un corps plonger à travers le sous-bois, indubitablement celui qui avait crié. L'individu venait vers eux. Il vint en vue un instant plus tard.

C'était un homme court et gras, et, lorsqu'il les vit et s'arrêta, il fit une petite chose particulière, de toute évidence un maniérisme habituel. Il se haussa sur la pointe des pieds, comme pour paraître plus grand.

– Don Kurrell ! Aboya Ace Jackson.

Les flaques d'or des yeux de Doc Savage évaluèrent Don Kurrell. Il n'y avait de particulier distinguant le petit homme qui représentait une compagnie pétrolière européenne, à part sa petite taille et ses faibles efforts pour apparaître aussi grand que les autres hommes.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Demanda Doc Savage.

Don Kurrell agrippa le bras de l'homme de bronze comme pour puiser de la force et du courage à ce contact.

– Vous êtes Doc Savage ? Haleta-t-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous, j'ai vu vos photos.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Répéta l'homme de bronze.

– L'Inca en Gris essaye de me tuer, déglutit Kurrell.

– Juste maintenant ? S'enquit Doc.

– Deux Fois, dit Don Kurrell rapidement. Une fois à mon hôtel, lorsque je m'enfuyais. Je partais pour rejoindre le palais présidentiel, mais en route j'ai entendu parler des soldats. J'ai appris que j'étais suspecté – la Señorita Anita Carcetas avait été enlevé, et j'étais accusé.

Quand il entendit les paroles statuant que la Señorita Anita Carcetas avait été kidnappé, Ace Jackson avait l'air d'avoir été frappé par un fouet. Il semblait trop abasourdi pour parler. Si c'était du théâtre, il était bon.

Don Kurrell continua rapidement, – J'ai aussi surpris les soldats dire que votre avion était ici. Aussi, suis-je venu à votre rencontre pour parler avec vous. Je désire votre aide. J'ai besoin que vous me protégiez. Je suis en danger de mort.

– Pourquoi l'Inca en Gris voudrait-il vous tuer ? S'enquit Doc Savage.

– Je ne sais pas, dit Don Kurrell. C'est absolument vrai. Je ne sais vrai. Et cette autre histoire, cette charge d'avoir enlevé la fille. Pourquoi, ils peuvent m'abattre à la simple circonstancielle évidence des paroles de ce soldat que l'homme me ressemble.

– Ace Jackson hurla soudainement, – Anita enlevée ! C'est vous !

L'aviateur se libéra de Doc Savage et se propulsa littéralement sur Don Kurrell. Il était plus grand que le représentant pétrolier, un combattant tellement plus expérimenté qu'il aurait fait un rapide sort de sa victime ; mais Doc Savage se mit entre-eux, fit cela avec ses bras et une jambe, et Ace Jackson fut soudain à plat sur le dos, recherchant son souffle.

Ace Jackson cria, – Damnation ! C'est l'Inca en Gris !

Un silence suivit, un intervalle durant lequel le cri hystérique de Ace Jackson semblait faire un écho à la nuit.

Don Kurrell recula d'un pas comme si la très grande force de l'accusation l'avait frappé en arrière. Ensuite il fit une chose plutôt insensée. Il commença à brosser ses vêtements crottés. Il n'essayait pas de se faire paraître plus grand maintenant. Il semblait très petit, presque pitoyable.

– Vous… Pourquoi je… Soudain il se redressa. S'étira sur le bout de ses orteils. Il dirigea un bras rigidement vers Ace Jackson.

– Vous ! Aboya-t-il. Pourquoi n'ai-je jamais réellement pensé à vous auparavant ? Excitation le rendait pratiquement inarticulé.

– Qu'est-ce que cela signifie ? Demanda Doc Savage abruptement.

– Cela signifie que j'aurais dû avoir pensé à Ace Jackson auparavant, claqua Don Kurrell. C'est un pilote de guerre rémunéré, un mercenaire, et il semble toujours être sur ou près du lieu lorsque l'Inca en Gris est actif. Il est l'homme qui tue avec l'étrange poussière grise. Il est l'homme qui a enlevé la Señorita Anita Carcetas. Ace Jackson est l'Inca en Gris.

Ace Jackson encaissa l'accusation, mais sa face de bouledogue était pourpre et sa bouche travaillait étrangement.

Les flaques d'or des yeux de Doc Savage ne rataient aucun mouvement du petit tableau. S'il croyait l'un ou l'autre de ces deux, son expression ne trahissait aucun signe du fait.

– Est-ce que l'un de vous peut prouver son opinion ? Demanda Doc.

Ils regardèrent seulement. Il était évident qu'ils ne le pouvaient pas.

Doc Savage les agrippa chacun par le bras et les emmena rapidement à travers le sous-bois. Ils atteignirent le lieu où les deux autres membres du groupe de huit, que Doc avait rendu impuissant, avaient été laissés.

Les deux formes étaient toujours sur le sol. Ace Jackson regarda la paire et émit un sifflement pointu. Don Kurrell, regardant également, semblait perdre quelques pouces de sa stature qu'il s'astreignait durement à maintenir.

Les deux étaient morts, aussi horriblement. Sur toutes les parties de leur peau exposée l'affreuse poussière grise, qui était la marque spéciale de mort de l'Inca en Gris, reposait en pellicule.

Doc Savage sépara Don Kurrell et Ace Jackson, les libéra, puis se pencha sur les deux corps. Il n'y avait pas eu le temps pour étudier les autres, mais il y avait une opportunité d'examiner ceux-ci. L'homme de bronze se pencha au-dessus d'eux avec prudence, il enfila des gants de caoutchouc, qu'il sortit d'une poche, et qu'il transportait pour de nombreux desseins – maniant des fils électriques, ne découvrant aucune empreinte de doigt, utilisant des produits chimiques. Enlevant les vêtements des victimes, il ne trouva aucune marque qui aurait pu amener la mort. Bien que leurs traits étaient contorsionnés, leurs yeux fixes et hideux. La mort, quand elle était venue sur eux même pendant qu'ils étaient inconscients, n'avait pas été une chose plaisante.

L'examen prit un certain temps, et quand il fut fini, Doc Savage guida Don Kurrell et Ace Jackson vers le tarmac du champ d'aviation. Là ils eurent tous une surprise.

Une lampe de poche flamboya soudainement.

– Qu'est-ce qu'il semble être arrivé ici, Señor Savage ? Dit une voix douce.

Le ministre de la guerre Junio Serrato sortit de l'ombre. Lorsque Doc l'avait vu en dernier, le ministre de la guerre de Santa Amoza était net et immaculé ; mais maintenant il était quelque peu ébouriffé. Il avait transpiré. Il ne portait pas de veste. Il y avait des saletés sur ses chaussures, et ses cheveux, et une de ses jambes de pantalon.

L'homme évidemment semblait devoir donner certains comptes pour expliquer son apparence.

– Je suis venu à l'aéroport pour voir que vous êtes parti sauf, dit-il. J'ai vu l'avion en feu. J'ai essayé d'éteindre les flammes, mais sans succès.

Doc Savage ne s'inclina pas. Pas plus ne montra-t-il, de quelque manière, qu'il pouvait ne pas croire le récit.

– Vos gardes sont venus avec vous ? Demanda l'homme de bronze.

– Je suis venu seul, dit le ministre de la guerre Serrato. C'était plus rapide.

La manière avec laquelle il cracha les mots donnait une idée de ce que le questionnement n'était pas exactement le bienvenu.

Les yeux métalliques de Doc Savage fouillèrent le ciel, lequel semblait perceptiblement plus éclairé. L'aurore arrivait.

– Il n'y a pas d'avion disponible à Alcala ? Murmura-t-il interrogativement.

– Exact. Le ministre de la guerre Serrato grimaça à Ace Jackson.

– Cet homme a envoyé tous les avions sur le front. Il l'a fait sans me consulter.

Ace Jackson avança sa mâchoire et dit, – La force aérienne de Santa Amoza est une unité séparée. C'était de ma compétence quand je l'ai repris. Ce que je dis va, et je n'ai rien à demander à qui que ce soit.

Le ministre de la guerre Serrato sourit plutôt sinistrement et dit, – Il est possible que cet arrangement change.

Ace Jackson renifla. Il se tourna vers Doc Savage.

– Il y a un avion ici, dit-il. Ce n'est pas vraiment un foudre de guerre. C'est ma vieille Jenny de tournée avec laquelle j'ai volé jusqu'ici. Mais elle est ici et vous êtes le bien venu à l'intérieur.

– Menez-moi jusqu'à elle, requit Doc Savage.

Doc Savage s'éloigna des autres, alla jusqu'à un fourré de buisson sur le bord du champ. Il sortit du buisson un petit sac qu'il avait dissimulé là lorsqu'il était arrivé dans son propre avion. Transportant le bagage, Doc revint vers les autres.

Il apparut que le ministre de la guerre Serrato avait une voiture attendant à quelque distance. Ils allèrent au véhicule et Serrato conduisit.

Doc Savage était à l'avant, et rapidement le ministre de la guerre Serrato trouva l'occasion de se pencher et de souffler dans son oreille, – Don Kurrell et Ace Jackson, chacun accuse l'autre d'être l'Inca en Gris. Que souhaitez vous faire à ce propos ?

– Rien, dit Doc Savage.

Le ministre de la guerre Serrato jura expressivement sous son souffle et dit, – S'il était vaguement possible que l'un ou l'autre de ces señors puisse être l'Inca en Gris, je les fusillerais tous les deux.

– Non, dit Doc Savage.

Doc Savage ne dit rien lorsqu'il vit la vieille Jenny de Ace Jackson. Probablement cela indiquait-il plus que quoi que ce soit d'autre combien grande était le self-contrôle de l'homme de bronze. La Jenny était un aéroplane, bien qu'il puisse y en avoir qui l'auraient regardée et l'auraient promptement déniée. Par contraste avec le petit avion aux fines lignes aérodynamiques de Doc Savage qui avait été détruit, celui-ci donnait l'impression d'un mouvement d'escargot lent et maladroit.

En comparaison avec un avion moderne, cette caisse semblait aussi antique que le cerf-volant glorifié avec lequel les Wrights avaient quitté le monde à Kittyhawk.

Doc Savage inspecta l'engin. Il était vieux, mais avait été révisé récemment. Il pouvait tenir ensemble. Il mit le petit sac derrière le manche.

Au sujet de la mitrailleuse, il n'y avait cependant rien de décrépi. Celle-ci était presque neuve, et moderne, et les ceintures de munitions étaient pleines. Doc enleva la toile de camouflage et l'inspecta également. Il n'y avait pas de câble de contrôle Bowden qui puisse rouiller dans l'humidité tropicale. Vous appuyez simplement sur la gâchette. Elle n'était pas synchronisée pour tirer à travers le support.

– Avec des balles encapuchonnées se déversant à travers le propulseur, vous obtenez un viseur sur votre avion, expliqua Ace Jackson. Vous serez fameusement chanceux en emmenant ce vieux coucou dans les airs, beaucoup moins en la pointant sur quoi que ce soit.

Ace Jackson fit tourner le support. Doc cria, – Contact. Le moteur poussa un aboiement sourd et s'arrêta. Ils essayèrent à nouveau. Il prit, tangua et tressauta et secoua tout l'avion. De la poussière et des saletés tombèrent des ailes.

Doc Savage regarda le panneau des instruments. Des balles avaient détruit l'altimètre quelques années dans le passé. Le tachéomètre lisait trois mille trois cent, ce qui était évident un mensonge. La jauge de carburant était entièrement détruite.

– Vous devez juste la sentir, expliqua Ace Jackson. Quand elle commence à puer, elle est trop chaude. Et vous regardez dans les environs pour atterrir.

–Tirez les chocs, requit Doc Savage.

Ace Jackson enleva les blocs de sous les ailes. Il dût hurler pour se faire entendre par-dessus le bruit du moteur.

– Bonne chance ! Dit-il.

Le moteur délabré aboya plus fort. Le vaisseau semblait essayer de ses secouer en pièce, après quoi il commença à avancer, gagna de la vitesse. Doc poussa le manche, et commença à penser que la queue ne se lèvera jamais. Puis le bus fut en l'air. Doc se reposa. L'avion retourna sur le petit champ, rugissant comme une chaudière d'usine.

Pour ceux qui observaient, seul Ace Jackson savait qu'ils venaient juste de voir quelque chose comme un miracle.

– Pour l'amour de petits boucs ! Déglutit Ace Jackson. « Ce type est un magicien. Il l'a décollé avec un quart des tours qu'il m'est habituellement nécessaire.

Cela, venant d'Ace Jackson, était certes un compliment.

Doc Savage augmenta la puissance de l'accélérateur, lequel, s'il ne fit rien d'autre, rendit le moteur plus bruyant. Il tint à nouveau le manche dans une ascension régulière. Lorsque Ace Jackson avait dit que le plafond du vieux vaisseau était suffisant pour raser une clôture de fil de fer barbelé, il avait un peu exagéré, mais pas beaucoup.

Doc Savage regarda en haut. Mais la lumière de l'aube est trompeuse. Il y avait quelques nuages. Il ne put apercevoir son dirigeable stratosphérique, ce qui n'était pas inattendu. Le vaisseau des airs était probablement là haut, plus loin que n'importe quel aéroplane commercial moderne puisse monter.

Doc Savage éprouva l'accélérateur. Il cingla le manche, monta et fit des choses avec le carburateur de telle façon que le moteur perdit une partie de son vacarme et s'installa dans quelque chose ressemblant vaguement à un bourdonnement. Ses

performances auraient maintenant abasourdit le déjà surpris Ace Jackson. Le vieux navire avait trouvé son maître.

L'appareil gagna aussi plus d'altitude. Le soleil se montra, et la hauteur de l'avion sauva Doc de sentir la soudaine terrifiante chaleur qu'apportait la lumière du jour ; mais il savait que les tropiques, et la jungle verdoyante en dessous étaient trompeurs dans son apparence de froid.

Mais la jungle ne s'étendait pas loin. Devant, il y avait le désert, marqué par de maigres buissons et par une ligne de brume, une ficelle vaguement transparente. Doc Savage avait déjà vu des lignes de combat. C'était le front. La brume était de la poussière remuée par de grosses explosions. Certaines étaient la fumée de bataille telles que les poètes les écrivaient. Avant longtemps il put discerner de fines lignes creuse dans le sol brûlant. Les tranchées.

Soudainement, un cliquetis, ronchonnant et irritant s'entendit sur le banc de l'aile gauche de l'avion. Doc regarda. Des fragments tombaient de l'aile. Le tissu était en train de peler.

Il avait aussi déjà vu ce phénomène auparavant. Des balles de mitrailleuses.

L'homme de bronze n'était pas étranger aux techniques de combats d'oiseaux. Il agit avant de regarder, poussant le gouvernail, culbutant le manche. Son ancien chariot sembla grogner et glisser sur le côté. Il sortit de l'orage de plomb.

Doc regarda au-dessus de lui. Trois avions l'attaquaient. Ils étaient sortis du soleil, et il n'y avait aucun reproche à faire sur leur habileté qui l'avait surpris. L'œil humain n'est pas fait pour regarder le soleil et apercevoir un avion.

Ils étaient modernes, de construction étrangère, ces avions attaquant.. Ils descendaient comme des météores bourdonnant. L'un maintint sa course. Les deux autres bifurquèrent.

Si la vieille Jenny de Ace Jackson s'était comportée surprenant bien auparavant, elle commença à faire des miracles maintenant. Elle roula, alla dans une glissade, puis un plongeon, et soudainement un tour Immelmann parfait. Les trois appareils attaquant passèrent en filant tandis que leurs pilotes regardaient surpris.

Doc Savage les regarda de près. Il vit suffisamment pour voir ce qu'il désirait savoir. Des avions de Delezon et de Santa Amoza auraient été marqués. Ceux-ci ne portaient cependant aucune identification.

Doc prit par la droite. A la sortie de son Immelmann la vieille Jenny fit une demi-vrille et sembla se tortiller dans une cannelure. Des doigts de bronze se refermèrent sur l'anneau de la mitrailleuse. Un petit oiseau rouge sembla se percher sur son museau et chanter avec une voix de tonnerre. Chaque cinquième balle était traçante. Cela aidait ; mais elle ne comptait pour la sorcellerie du tir. Seuls des nerfs de fer, des muscles d'acier et beaucoup de pratique entrait en ligne de compte pour cela.

Le capot du moteur de l'avion ennemi tomba. Le propulseur perdit une pale, seulement une pale, ce qui était plus malchanceux pour un appareil avec un moteur de course. Il se déchira de lui-même à partir de sa bouche, ou presque ainsi, avant que le pilote puisse le couper. Il pendait comme épaisse croûte sur le groin de l'avion comme l'avion descendait en tournoyant. Le pilote perdit le contrôle, puis le récupéra. Il pouvait être capable de tenter un atterrissage et en réchapper.

La trajectoire du fragment surpris les deux autres avions. Doc Savage était près d'eux avant qu'ils puissent reprendre leurs esprits. Ils s'inclinèrent furieusement, lui échappant. Leurs avions avaient des armes recouvertes. C'était un handicap, peut-être pas dans une bataille de coucous ordinaire, mais certainement contre un tireur de l'habilité de l'homme de bronze.

Les deux vaisseaux volèrent côte à côte tandis que les pilotes réfléchissaient au chemin à suivre et pensaient. Puis Doc Savage fit quelque chose qui semblait dément. Il exécuta une manœuvre qui le mit directement devant les deux avions, en dessous d'eux. Tout ce qu'ils avaient à faire était plonger, le cribler.

Ils s'inclinèrent pour avoir leur viande. Les pilotes étaient excités, désireux. Il y eut un moment pendant qu'ils ne purent pas voir la Jenny, le vieil avion étant en dessous des nez de leurs nefs de guerre. Durant ce moment lorsqu'il était hors de vue, Doc Savage doubla, prit quelque chose d'un petit sac qu'il avait placé à côté du manche de contrôle. Les objets ressemblaient à des grenades. Et après qu'il les jeta, ils explosèrent, mais faiblement. Ils envoyèrent non pas de petits fragments d'acier, mais une vapeur bleutée.

Doc Savage jeta le vieil avion dans le commencement de ce qu'un expert pourrait bien jurer que c'était une manœuvre suicidaire, un looping externe ; mais il roula tandis qu'il l'exécutait, en bas et dessous.

Les deux avions attaquant le suivirent. Tous deux étaient confiants. Probablement qu'ils n'avaient jamais vu les petits nuages de vapeur bleue. Ceux-ci s'étaient élargis, se propageant rapidement. Les avions y pénétrèrent.

Les deux moteurs s'arrêtèrent, pas ensemble, mais pas avec plus de trente secondes d'écart.

Doc Savage regarda en arrière et vit les propulseurs s'arrêter. Sa face métallique n'exprimait rien. Les grenades qu'il avait jetées contenaient un gaz à croissance rapide. Cette substance s'était introduite dans les moteurs des deux attaquants. Il avait simplement causé une réaction chimique qui avait rendu le carburant non explosif. Les deux engins devront être complètement nettoyés avant qu'ils ne puissent tourner à nouveau, car la vapeur se figera sur les admissions de carburateur et les parois des cylindres.

Les pilotes des deux avions plongèrent rapidement du nez. Ils n'étaient pas en danger, pourvu qu'ils puissent trouver un endroit pour un atterrissage en piqué.

Doc les suivit en bas. Ses assaillants, il y avait plus d'une raison de le croire, pouvaient être des tueurs envoyés par l'Inca en Gris. Quoi d'autre pouvait expliquer que les aéroplanes ne portaient pas d'inscriptions ? Doc Savage avait l'intention d'atterrir pour interroger les individus.

Mais les occupants des trois avions avaient d'autres idées. Ils travaillaient frénétiquement sur leurs mitrailleuses. Celles-ci, apparut-il, étaient d'un type qui pouvait être rapidement démonté. Ils les reposèrent sur le fuselage et commencèrent à tirer. Ils n'étaient pas de mauvais tireurs. Leurs plombs déchiquetèrent du tissu de Jenny.

Doc Savage s'éloigna comme un faucon adulte soudainement circonspect. Puis il fit une découverte moins bienvenue.

Son réservoir de carburant avait été percé.

Il éloigna la Jenny de l'espace ouvert où les trois avions avaient atterris. Puis il se dressa dans le cockpit et scruta les environs après un endroit convenable pour poser son propre avion. Il n'y en avait pas de plus proche qu'à plusieurs miles. Les buissons en dessous étaient une épaisse parcelle de maigres arbustes sur le bord du désert.

Les avions s'étaient bien déplacés durant le combat des airs. Ils avaient traversé les lignes. Cet endroit était bien dans le territoire Delezon.

Doc Savage prit rapidement sa décision. Essayer de faire un nouvel atterrissage dans la clairière en face de ces mitrailleuses aurait été un suicide. Il redressa l'avion, le dirigea vers la plus proche parcelle du désert, et poussa le manche.

Grimpant sur le devant, il pendit dans ce qui pour tout autre que des muscles de métal entraînés aurait été une position extrêmement dangereuse. Il déchira du tissu, alla au réservoir de carburant. Le trou était large et il était trop tard pour faire beaucoup de chose autour. La plus grande partie du carburant était partie. Doc bourra un mouchoir dans l'ouverture que les balles avaient faite.

L'engin commença à toussa, à crachoter. La Jenny gronda. Puis le nez plongea. C'était comme un oiseau blessé.

Il y eut des moments où il semblait que l'homme de bronze n'y arriverait pas ; mais il réussit. Dans le désert, au bord des excroissances, il s'assit. Il y avait du sable doux, n'aidant pas. Les vieux pneus roulèrent au-dessus pendant un moment ; puis ils s'enfoncèrent.

L'ancienne Jenny gronda, fit un piqué du nez. Il y eut un gros crash comme elle cassait son arrière et les ailes furent arrachées. Du sable fin dans un nuage enveloppa tout.

Traduction terminée le lundi 16 juillet 2001.

CHAPITRE X

LES RIRES DU TUEUR

Tout fut bouleversé dans les débris pendant qu'il se broyait, et la tête de Doc Savage jaillit du cockpit de la Jenny cassée et tordue. Le verre incassable de ses lunettes protectrices était écrasé à l'intérieur, mais, lorsqu'il les enleva, ses yeux étaient indemnes. Il ôta son casque d'aviateur, exposant ses cheveux raides de bronze qui étaient comme une calotte crânienne. Il écouta.

Il y avait des cris, mais ils étaient distants ; indubitablement des soldats. Ayant vu descendre les avions, ils arriveraient avant longtemps. Doc Savage sortit en hâte des débris. Son vêtement avait souffert. Il était coupé à une ou deux places. Il s'assura le bagage qui avait été derrière le manche de contrôle.

Le buisson avait semblé épais vu du ciel, mais il apparut bien plus dense vu du sol. Doc Savage ne plongea pas directement dedans, il marcha en arrière, et il effaça attentivement chaque empreinte qu'il laissait dans le sable. Cela requit un certain temps, car il accomplit un travail complet.

Les vois se rapprochaient. Leurs aboiements étaient en espagnol. Doc agrippa les branches d'un petit arbre, se hissa, se balança sur un autre avec la facilité accomplie d'un trapéziste de cirque, et s'évanouit à la vue.

Un peloton de soldats de Delezon arrivèrent en trottinant. De la poussière s'accrochait sur leurs uniformes et faisait de la boue sur leurs visages en sueur. Ils se rassemblèrent, caquetant en espagnol, autour de la Jenny brisée.

Le sergent commandant le peloton semblait intrigué après qu'il eut fait un examen. Il aurait dû y avoir un corps dans cette carcasse, mais il n'y en avait manifestement pas. Grattant sa tête, le sergent inspecta le sable. Il ne put pas distinguer d'empreinte de pas.

– *Diablo* ! Déglutit-il. C'est étrange.

Les soldats sillonnèrent dans les buissons – tous sauf un. Cet individu était grand, lourdement bâti, et il avait de l'avarice dans ses yeux. La cause de son indolence, ainsi derrière, devint évident. Il cherchait un butin. Il creusa dans les débris de l'avion, s'efforçant d'atteindre les instruments. Aurait-il exactement su combien dérisoire étaient ces instruments, il aurait pu être un peu moins ambitieux.

Toute son attention était concentrée sur son vol. Il ne vit pas un géant de bronze sortir de sous les buissons, marchant silencieusement vers lui à travers le sable. Il ne réalisa rien d'anormal, jusqu'au moment où il fut saisi par derrière. Puis sa compréhension fut un peu tardive.

Le rauque soldat Delozien lutta brièvement, terriblement, seulement pour osciller, et cela sans pouvoir voir son assaillant.

Doc Savage mit l'individu sur son dos et l'emporta hors de vue. Il ne semblait pas avoir l'apparence de porter un corps.

Les minutes passèrent, brûlantes, d'ardentes minutes. Des soldats commencèrent de sortir des broussailles. Plus d'un était trempé de respiration. Cette jungle était terrible par une chaleur comme celle-ci. Le sergent apparut et demanda, – Trouvé quelque chose ?

Il lui fut assuré que non.

Puis quelqu'un une brillante et puissante secousse, – *Bueno !* Je l'ai. Le pilote de cet avion a sauté avec un parachute. Probablement qu'il a sauté à des miles d'ici et l'appareil est venu s'écraser ici.

– *Si, si*, agréa le sergent. Je crois que tu as raison. Nous allons continuer notre marche.

Le reste des soldats sortirent alors de la jungle. Parmi eux, il y avait le grand, lourd individu aux épaules légèrement tombantes. Cet homme attira seulement un regard ou deux, tous décontractés.

Il ressemblait exactement au soldat qui avait traîné derrière pour dévaliser l'appareil écrasé.

L'escadron de soldats semblait revenir du front pour une période de repos. Ils semblaient en avoir grandement besoin.

Quand ils entrèrent dans le village du quartier général, le grand, lourd, soldat courbé avec l'escouade commença à muser derrière. La discipline était relâchée aussi il ne s'en préoccupa plus. Il aurait fallu être un observateur attentif pour avoir détecté la moindre différence entre cet homme et celui auquel il ressemblait tellement.

Ils entrèrent dans la sordide frange extérieure du village. L'essaim habituel de chiens et les de pique-assiette de camp les saluèrent, et la discipline devint encore plus lâche. Ses compagnons partirent devant. Il ne fit aucun effort pour les rattraper, au contraire il tourna brusquement dans une rue de côté.

Sa démarche changea alors. Il se mut lentement, prudemment.

Il était cependant certain qu'il pourrait être intercepté par l'équivalent de la police militaire de Delezon. Un nombre de ces gentlemen, portant ce bandeau distinct au bras, étaient dans la rue. Deux d'entre eux, semblant net et frais en dépit de la

chaleur, confrontèrent soudainement l'épais soldat à un contrôle.

Le lourd soldat courbé regarda les deux MP. Le soldat était encrassé de la tête au pied avec de la poussière, et son visage était sale de boue, ses yeux, habituellement de fines fentes comme exposé au soleil tropical. Il poussa une mâchoire vers les deux policiers militaires et montra son mépris.

– Vous êtes en train de regarder un homme, dit-il agressivement. J'ai combattu la chaleur, la fièvre, les insectes, et l'ennemi. J'aurais plaisir à combattre deux vieilles femmes molles comme vous. De côté ! Laissez passer un homme !

Ce serait partout ailleurs que l'Amérique du Sud, ces mots auraient provoqué une rapide empoignade. Tel quel, les MP grimacèrent et se mirent de côté. Non seulement ces soldats revenant du front recevaient des privilèges sur ordre du Général Vigo, mais les épreuves du front rendaient parfois un peu fou les soldats. Il n'était pas sain de se battre avec eux.

Le grand, lourd soldat continua, toujours avec sa démarche. Il fit preuve de plus de prudence et ne fut plus contrôlé.

Il ne lui était pas difficile de localisé le bâtiment utilisé comme quartier général par le Général Vigo. C'était une grande structure, évidemment une résidence privée avant la guerre. Suffisamment étrange, c'était une construction moderne, ressemblant à une boîte, avec de très grandes fenêtres.

L'épais soldat flâna devant le quartier général. Il y avait de nombreux soldats autour. Il se mêla à eux. Il semblait n'y avoir aucune raison pour laquelle il ne ferait pas cela.

Mais il y avait, fut-il développé, une raison.

Si inexplicablement que c'était comme une illumination dans un ciel clair, il fut entouré de fusils. Trois officiers Delezoniens avaient soudain présenté les armes, les museaux en premier. Les pièces étaient dressées. L'épais soldat perdit un peu de sa démarche, cligna bêtement vers les armes à feu et les hommes qui les tenaient.

– Voulez-vous s'il vous plait essayer de vous enfuir, señor ? Invita un des officiers.

L'épais soldat ignora l'invitation. Il continua simplement son clignement idiot.

– Conduisez-le au Général Vigo, ordonna l'un des officiers.

Le Général Fernandez Vigo, dictateur général de Delezon, s'était approprié pour son bureau ce qui avait été auparavant la pièce centrale de cette maison moderne qui détonnait tellement dans cet humble village.

Le Général Vigo était en train d'accomplir des cercles fâchés autour d'une petite table de verre et de chrome, abaissant chaque pas avec une violence qui secouait le plancher. Le Général Vigo portait deux pistolets et une baïonnette. Son uniforme, qui ne portait aucun insigne, était tordu et froissé à plusieurs endroits. Il y avait un bandage autour de sa tête, et un autre autour d'un bras. Cet après-midi le Général Vigo avait personnellement mené un assaut dans les tranchées de Santa Amoza.

Le Général Vigo s'arrangeait pour faire des choses spectaculaires comme celles-ci à l'occasion. Cela inspirait ses soldats, montrait probablement pourquoi Delezon, un pays potentiellement plus faible que Santa Amoza, avait fait la guerre depuis si longtemps.

Le Général Vigo s'arrêta de marcher lorsque le prisonnier fut amené en sa présence.

– Bueno ! Cria-t-il. On a finalement capturé l'un d'entre vous !

Le prisonnier exécuta plusieurs saluts rapides et déglutit, – Je ne comprends pas.

– Oh, si, tu comprends ! Rugit le Général Vigo. J'ai ordonné le retour de votre détachement de soldats du front spécialement pour que vous puissiez être arrêté. Vous vous êtes éclipsé de votre peloton, et nous pensions que vous étiez devenu suspicieux. Mais non, vous étiez seulement en train de rôder.

L'épais soldat semblait complètement abasourdi. Il avala plusieurs fois.

– Je ne comprends pas, marmonna-t-il à nouveau.

Le Général Vigo lui fit un visage féroce.

– Tu es un espion, un employé de l'Inca en Gris ! Rugit le général dictateur de Delezon.

Des soldats saisirent le prisonnier. Des pointes aiguisées de baïonnettes se pressèrent sur son dos. Toute tentative d'évasion aurait été un suicide.

– *No, no, mi amigo,* balbutia le prisonnier. Ce n'est pas vrai.

– Quoi ! Le fabuleusement laid Général Vigo bougea un bras, hurla, – Fouillez-le.

Ils commencèrent à dévêtir le prisonnier. La veste vint en premier, puis la chemisette. Des sifflements de surprise surgirent.

– *Caramba !* Explosa le Général Vigo, les yeux grossissent. – De tels muscles sur un homme jamais je n'en ai vu auparavant.

Ils finirent de dévêtir le prisonnier, et, lorsqu'ils reculèrent, plus d'un homme avait les yeux exorbités d'ébahissement. Ils avaient découvert un géant physique, avec des muscles incroyables. Les officiers qui avaient amené le prisonnier frissonnèrent un peu, et se demandaient s'ils n'avaient pas juste eut une des fuites minces de leurs vies.

Plus frappant que tout, peut-être, était la remarquable finesse de la texture de la peau du prisonnier et sa frappante couleur de bronze.

Le Général Vigo dévisagea. Il bougea ses épaisses épaules à l'intérieur de sa veste comme s'il essayait de se débarrasser d'un poids invisible qui venait de lui tomber dessus.

– Qui êtes-vous, señor ? Demanda-t-il.

– Doc Savage, dit tranquillement le prisonnier.

Le Général Vigo eut une crise. Il sauta en l'air. Il cria et se frappa le cou avec ses poings.

– Doc Savage ! Cria-t-il. Ainsi vous travaillez pour l'Inca en Gris !

Le Général sauta encore une fois en l'air, se mutila lui-même, et bava un peu dans sa rage.

– Non ! Hurla-t-il. Vous, Doc Savage, êtes probablement vous-même l'Inca en Gris !

Doc Savage s'était entraîné pour ne montrer aucune émotion qu'il ne le désirait ainsi. Aussi le fait que sa contenance maintenant resta inscrutable ne signifiait pas qu'il n'était pas surpris. Il apprenait des choses.

En accord avec des informations précédentes, l'Inca en Gris avait été une affliction particulière à la république de Santa Amoza ; mais ici le Général Vigo de Delezon rentrait en rage au nom de l'Inca en Gris. Cet angle nécessiterait des investigations.

– Qu'est-ce que l'Inca en Gris ? Demanda Doc Savage.

Le Général Vigo agissait machinalement comme un grotesque pantin.

– C'est un diable ! Cria-t-il. C'est un démon, cet Inca en Gris ! C'est un outil de Santa Amoza !

– Voulez-vous être plus spécifique ? Requit Doc.

– Certains de mes généraux ont été assassinés, étrangement assassinés avec une bizarre poussière grise sur leurs visages et leurs mains, bougonna-t-il. Il y a eut d'autres sabotages. Et, plus que tout, il y a l'insurrection.

– Que voulez-vous dire ? S'enquit Doc Savage.

– Les autochtones, les Indiens non-civilisés de la jungle, gronda le Général Vigo. Pendant des générations ils ont été pacifiques et non provoqué aucun trouble. Mais dernièrement ils ont prit le chemin de la guerre. Ils attaquent nos villages.

Il fit une pause, grimaça sombrement vers Doc Savage.

– C'est l'œuvre de l'Inca en Gris, continua-t-il. L'Inca en Gris est un démon. Il a convaincu les natifs qu'il était le dirigeant destiné à ramener leurs anciennes puissance et gloire.

Doc Savage persista, – Quelles anciennes puissance et gloire ?

– Les natifs sont les descendants des Incas, avisa le Général Vigo. Ils ont une haine naturelle de tous les hommes blancs. L'Inca en Gris s'est investi là-dedans.

Doc Savage resta un moment silencieux.

– Est-ce que tout pourrait-être employé, requit-il, pour vous assurer que ma présence ici a comme but de faire la chasse à l'Inca en Gris – et me rendre compte de ce qui est arrivé à mon aide, Long Tom ?

L'expression du Général Vigo changea légèrement. Il avait l'air de croire l'homme de bronze à moitié.

– Mettez la machine en route, dit le Général Vigo à l'un de ses aides de camp. – Nous allons examiner les vêtements de cet homme.

L'aida de camp alla dans la pièce suivante. Après un moment, un étrange bourdonnement retentit de l'autre pièce.

Doc Savage se tint tranquille pendant que les vêtements qu'il avait portés furent saisis et emportés dans l'autre pièce. Doc Savage suivit les vêtements. Ses gardiens gardaient leurs armes à feu prêtes.

Une machine particulière se trouvait dans la pièce adjacente, une grande boîte d'où des fils couraient jusqu'à un générateur sur le sol. La boîte et le générateur, tous deux, émettaient le bourdonnement.

– Gardez la porte, ordonna le Général Vigo. Puis le dictateur général de Delezon fronça les sourcils vers Doc Savage. – Vous savez ce qu'est cette machine ?

Doc opina. – Certainement. Une machine à rayons ultraviolets.

– Alors vous devinez probablement pourquoi je l'ai ? Suggéra le Général Vigo.

A nouveau l'homme de bronze opina. – L'appareil va révéler les messages cachés dans le vêtement, les papiers et…

– Suffit, gronda Vigo. Puis à son aide de camp, - Examinez le vêtement.

Ils saisirent l'uniforme qu'ils avaient ôté de Doc Savage et le tinrent sous la lentille noire de la lanterne à ultraviolet, une pièce à la fois. La chemise, le pantalon, la blouse, ne révélant rien.

Loin de paraître désappointé, le Général Vigo sembla un peu revivre.

Sous la lentille ultraviolette ils placèrent la chemisette que Doc Savage avait prise de l'épais soldat qu'il avait rendu inconscient près des débris de l'avion.

Et sur le sous-vêtement apparut un tracer cru, et des rangées et des rangées de signes.

Un rugissement enragé vint du Général Vigo. Il était pleinement surpris ; et même Doc Savage, avant sa grande composition, eut un vacillement momentanément d'un étonnement contrarié.

Doc Savage su instantanément ce qui était arrivé. Il n'y avait eu aucune chance d'altérer ses vêtements après qu'il les eut pris de l'épais soldat. De ce fait, ce soldat était un espion. Probablement que ceux-ci étaient nombreux à Delezon. C'était par malchance que l'homme de bronze avait imité l'un d'eux.

L'écrit sur le sous-vêtement avait été fait avec de l'encre invisible ; mais peu d'encre invisible sont imperméable à la détection à la lumière ultraviolette. Celle-ci ne l'était certainement pas. Lorsque la pièce fut assombrie, l'écrit ressortit distinctement.

Le Général Vigo examina l'inscription. Il semblait gonfler de rage.

– Notre ligne de front ! Ronchonna-t-il. Elle montre nos emplacements d'armes, nos routes d'approvisionnement, nos aéroports… tous !

Doc Savage commença, – Les vêtements viennent d'un homme de…

– Silence ! Rugit le Général Vigo.

Doc Savage ne fit pas croître le silence. Il augmenta sa voix, et son tonnerre abattit toutes les objections du général dictateur de Delezon. L'homme de bronze parla, parla rapidement, insouciant des baïonnettes qui le menaçaient en premier. Et le Général Vigo, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, écouta, l'entendit.

Doc Savage raconta l'histoire entière, n'omettant rien, commençant par l'attentat à sa propre vie à New York, disant l'aventure du dirigeable, et finit par un récit de ce qui était exactement arrivé à Santa Amoza. Il obtint plusieurs réactions surprenantes du Général Vigo.

– Je n'ai pas enlevé la Señorita Anita Carcetas ! Hurla le Général Vigo. Je n'ai pas à capturer des femmes pour gagner mes guerres !

– Mais il y avait un message au ministre Serrato, disant que vous aviez la jeune femme et qu'elle serait exécutée à moins que Santa Amoza ne capitule, lui dit Doc.

– Ce n'était pas un message de m'a part, Señor ! Cria le Général Vigo. Quelqu'un d'autre doit l'avoir envoyé. A moins que le ministre Serrato ne mente.

– Il y a certaines indications désignant le ministre Serrato comme l'Inca en Gris, dit Doc Savage.

Le Général Vigo était évidemment engagé dans de profondes pensées. Il éteignit la lanterne ultraviolette, puis fit plusieurs lents tours autour de la pièce, les mains nouées ensemble derrière son dos.

Soudainement il s'arrêta, craqua un ordre à ses officiers.

– Rassembler un peloton d'exécution, ordonna-t-il.

De petites lumières brillèrent dans les flaques d'or des yeux de Doc Savage.

– Vous ne me croyez pas ? S'enquit-il.

– Je Crois que vous êtes Doc Savage, dit le Général Vigo.

Doc commença, – Alors pourquoi…

– Enfilez ses vêtements, claqua le Général Vigo.

Doc Savage, gardé de près, marchait en direction d'une haute palissade, les murs d'adobe sur lesquels étaient perforés le long des faîtes des emplacements pour des mitrailleuses. La seule porte dans le mur de ce fort était étroite. Il se dirigèrent vers elle.

Mêlé avec la foule de badauds, se rendant discret, se trouvait le petit homme avec la face pustuleuse et le sourire méchant. Sans être trop devant, il récoltait toutes les informations qu'il pouvait. L'individu à la face boutonneuse étirait son cou encore et encore et parvint à jeter plusieurs bons regards sur Doc Savage.

Doc Savage marchait d'une allure stable, ses traits de bronze ne montraient pas le moindre signe de peur. Il ne discutait pas.

L'homme de bronze fut conduit à travers la porte étroite dans l'enceinte, la même enceinte dans laquelle Long Tom avait été escorté quelques heures auparavant. Doc marchait vers le même mur troué de balles contre lequel Long Tom s'était tenu. Il fut adossé contre celui-ci. Les soldats reculèrent.

– Un bandeau pour vos yeux ? Demanda carrément le Général Vigo.

– Non, dit Doc Savage distinctement.

La porte à travers la palissade était fermée. Le peloton d'exécution se tenait en ligne devant leur victime.

A l'extérieur, le petit homme à la face pustuleuse, avec le visage méchant, se mêla à la foule. Il mit une main en coupe derrière une oreille, écoutant intensément. Il tentait de capter les inquiétants commandements à l'intérieur. Le Général Vigo donnait lui-même les ordres.

– Prêt ! Rugit le général dictateur de Delezon.

– En joue…

– Feu…

Une volée de tir flamboya, effrayant les pigeons sur les toits de bâtiments proches.

Dans le silence comparatif qui suivit, un étrange son s'entendit. C'était une trille, petite, étrange, fantastique, se transportant de l'intérieur de l'enceinte d'une façon insolite. Cela aurait pu être le son de quelque animal à plumes de la jungle. La trille était plutôt perceptible en premier, mais elle s'altéra lentement, semblant s'éloigner dans le néant jusqu'à ce que juste la mémoire de son étrange trémolo ne reste.

Le petit spectateur au visage pustuleux s'éloigna aussi vite qu'il pouvait le faire sans attirer l'attention. Il alla directement à une sordide habitation dans le quartier le plus pauvre et entra. La maison, à la façon Sud Américaine, avait un patio, une petite cour en son centre. Les habitations de Delezon avaient ces patios, aussi pauvre qu'ils puissent être.

Peu après, un pigeon s'envola du patio. L'oiseau n'attira aucune attention, car il y avait d'autres pigeons dans le village, et leur ressemblance avec la race de pigeon voyageur était suffisamment proche pour les confondre.

Personne n'accordait plus beaucoup d'attention aux pigeons de toute façon.

Traduction terminée le jeudi 19 juillet 2001.

CHAPITRE XI

DESASTRE

Le dirigeable stratosphérique de Doc Savage pendait inerte à considérablement plus que plusieurs milliers de pieds au-dessus d'Alcala, capitale de Santa Amoza.

Monk, le disgracieux chimiste, utilisait l'appareil, qui, pour ne pas avoir de meilleur nom, était appelé « œil infra ». C'était simplement une élaboration de l'appareil portable que Doc Savage avait utilisé dans la nuit. Il consistait en un projecteur qui émettait des ondes lumineuses d'une longueur d'onde invisible à l'œil humain en dessous. Il y avait un panneau de scanographie pour des observations.

Monk observait depuis un bon moment. Ses petits yeux avaient acquis un strabisme forcé.

– Je me demande ce qui arrive à Doc ? Grommela-t-il. – Ce feu que nous avons vu il y-a quelques heures sur le bord du champ d'aviation, je me demande si cela peut être quelque chose qui soit arrivé à son avion ?

– Nos ordres sont de rester ici jusqu'à ce que nous ayons un mot de Doc, dit Ham sobrement. Doc désire que cet Inca en Gris, quoi qu'il puisse être, pense que le dirigeable à été détruit.

Monk continua avec son grommellement, – Aucun avion n'a quitté Alcala à part cette caisse qui ressemble à une vieille Jenny. Mince ! J'espère rapidement des nouvelles de Doc !

Monk abandonna soudainement un puissant télescope, l'un des modèles de Doc. Puis il saisit les contrôles du vaisseau des airs, les manipula, et le navire commença à descendre.

Il y avait un banc de nuages laineux en dessous. Ceux-ci cachaient la terre complètement aussi loin qu'une inspection à l'œil nu pu être concerné. Les rayons infra pénétraient cependant le dense banc de nuages, lequel était la raison pour laquelle ils utilisaient les rayons.

– Quelles sont tes intentions, chaînon manquant ? Demanda Ham.

– J'ai vu quelque chose, lui dit Monk. – La ferme.

Le navire tomba, les aiguilles d'altimètre reculant lentement. Il n'y avait pratiquement pas de son depuis que les moteurs tournaient très lentement. Ils entrèrent dans les nuages.

– Quelqu'un peut nous voir d'en bas, claqua Ham.

– Utilise ta tête, rétorqua Monk. – Ce bus est camouflé de telle façon qu'on puisse difficilement le voir d'en dessous. Et cet œil infra est si chaud lorsqu'on essaye de faire une inspection détaillée. J'ai vu quelque chose et je vais utiliser ce télescope dessus.

Les nuages commencèrent à mincir. Le navire était rentré dans la sous-couche.

– Maintiens-le.

Ham prit le contrôle et sortit le dirigeable.

Monk ouvrit un hublot de plancher, se mit à côté, et ajusta attentivement le puissant télescope. Il semblait très intéressé par ce qu'il était en train d'examiner. Il était visible que le télescope n'était pas directement pointé sur Alcala qui était presque en dessous, mais incliné d'un côté, en direction du front, en fait.

– Et bien, claqua Ham, puis-je jeter un œil ?

Maussadement, Monk passa le télescope.

Ham ajusta les lentilles à sa propre vision.

– Juste un avion, dut-il.

– Ouais ! Mais regarde comme il agit, gronda Monk. Et remarque ces petits nuages de vapeur derrière lui.

Ham examina les nuages de vapeur qui avaient été mentionnés. Ceux-ci étaient très vague, et étaient à une certaine distance derrière l'avion.

– De la fumée de tir anti-aérien, dit l'élégant avocat. Qui a-t-il de particulier à cela ?

– Maintiens juste ton attention, avisa Monk.

– Ham regarda. Il ne lui fallut pas longtemps pour se raidir.

L'avion qu'ils étaient en train d'observer comportait quelque chose d'incertain. Il ne restait pas à niveau. De nombreuses fois il glissa. Une fois il tomba en un court tournoiement avant de remonter.

– Il y a quelque chose qui ne va pas avec l'avion, dit Ham.

Monk opina. – Pratiquement ingérable. Probable que certains de ses câbles de contrôle ont été arrachés.

Ils continuèrent à regarder. Il était douteux que le dirigeable puisse être discernable à l'œil nu depuis la terre en dessous. De puissants verres pourraient l'avoir découvert, mais même cela était un peu douteux, du fait de son camouflage.

Monk alla jusqu'aux contrôle, les ajusta, envoya le vaisseau des airs jusqu'aux lignes de front. Cela permit à Ham d'observer plus distinctement les étranges actes de l'avion.

Soudainement un pouffée de vapeur blanche sortit du bout de l'avion. L'appareil vira, se redressa. Une autre pouffée de fumée apparut. Puis une troisième.

L'avion vola une certaine distance. Puis de la fumée apparut à nouveau. Cette fois elle vint pendant un intervalle plus long. Elle s'arrêta. Un moment plus tard elle résuma.

– Capté ? Gronda Monk.

– Tout sec, dit Ham. Regarde-ça.

Quelques moments plus tard l'avion avait déposé trois ballots de fumées dans l'air, trois plutôt longue masses de fumée, puis trois ballots de plus.

– Code continental, aboya Monk. Je peux le lire à l'œil nu maintenant.

– S.O.S., agréa Ham. Cela signifie que qui ce soit là en bas désire de l'aide.

– Tu penses que c'est Doc ? Demanda Monk.

Les deux échangèrent un regard. L'animosité habituelle avec laquelle ils s'inspectaient l'un l'autre était manquante. Ils semblèrent arrivés à une conclusion commune sans utiliser de mot.

– Nous descendons, gronda Monk.

Le chimiste se précipita sur les contrôles. Il ouvrit les manettes des gaz. Les moteurs éructèrent un grand hurlement. Il toucha une autre manette. Un cri vint de la queue du dirigeable. Les fusées avaient été mises en route. Le vaisseau des airs commença à donner une excellente imitation d'une balle par sa vitesse.

Les détails de la scène en dessous devirent plus reconnaissables. La terre semblait gonfler. Les tranchées des lignes de front devinrent discernables.

L'avion, fut-il développé, était plus éloigné qu'à la première apparition. C'était, en fait, bien à l'intérieur du territoire de Delezon, et serait bien plus profondément en Delezon avant qu'ils puissent le rattraper, car il volait à une bonne vitesse, bien que son comportement fut aussi erratique qu'auparavant.

Monk saisit le télescope, l'ajusta, regarda.

– C'est Doc ! Aboya-t-il.

– Comment peux-tu le dire ? Demanda Ham.

– Il ne porte pas de gant, expliqua Monk. Ses mains sont comme du bronze.

Ils commencèrent à manipuler les contrôles du dirigeable, arrêtant les fusées en premier. C'était nécessaire afin de décroître la vitesse du vaisseau pour qu'il ne dépasse pas l'avion en dessous. Ils firent cela de manière très efficace. Le vaisseau des airs se plaça sur le flanc de l'avion, légèrement au-dessus, peut-être une centaine de yards séparaient les deux embarcations des airs.

Monk utilisa à nouveau le télescope, réajustant les lentilles sur une courte distance. Ce qu'il vit lui causa l'émission d'un hoquet de surprise. Il plongea vers la barre du gouvernail du dirigeable, la tourna et amena vivement le vaisseau des airs presque au côté de l'avion. Il regarda à nouveau.

– Ce type n'est pas Doc ! Cria Monk. Il s'est grimé pour ressembler à Doc.

L'avion perdit soudainement sa manière erratique de voler. Le pilote fouilla dans son cockpit et en ressortit avec une mitraillette.

– Un piège ! Cria sourdement Ham. Fais gaffe !

Monk atteignit les contrôles d'altitude du vaisseau des airs. Le grand sac d'alliage métallique renforcé sauta.

Simultanément, un rugissement saccadé vint du côté de la cabine de contrôle, un son de nombreux coups de tambour frappé très durement. Ils regardèrent par les fenêtres. Ceux-ci devinrent des toiles d'araignée avec des craquelures. Le verre était à l'épreuve des balles, et de toute évidence des plombs de mitrailleuses étaient en train de le frapper.

Les ombres d'un escadron aérien attaquant passa au-dessus d'eux comme un nuage sombre. Les avions vrombissaient, et revinrent à nouveau. Leurs mitrailleuses avaient des yeux rouges clignotants. Les avions étaient au nombre d'une demi-douzaine, et aucun d'entre eux n'arborait une marque qui le désignerait comme appartenant à la force militaire de Delezon ou de Santa Amoza.

Leurs balles menaient un grand tambourinement et rugissement sur le dirigeable. Elles ne faisaient cependant pas beaucoup de dommages. La cabine de contrôle était à l'épreuve de tout ce qui était moins puissant qu'un obus de canon terrestre. Les sacs de gaz, la peau du dirigeable, bien sûr, ne pouvait pas être faits à l'épreuve des balles, du fait qu'ils devaient être très légers. Mais perforer les sacs ne ferait pas beaucoup de dommage. Car les cellules de gaz étaient enduites à l'intérieur avec une substance spongiforme qui se répandait et fermait toutes les petites ouvertures.

Monk avait tiré très bas le levier de contrôle d'altitude. Le navire se tenait sur sa queue. Il poussa d'autres leviers. Les fusées commencèrent à mugir.

– Ils ne vont pas nous déconcerter, gronda Monk.

– Remarque l'absence de marque sur les avions. Ils doivent être des adeptes du mystérieux Inca en Gris.

– Qui qu'il soit, cet Inca en Gris n'est pas un piqué, marmonna Monk. Il fait penser à une grande balance.

Le dirigeable commençait à bondir dans le ciel.

Il y eut un mugissement d'un côté comme un avion assaillant descendait, puis monta vivement. Une petite bombe se détacha de sous lui, et arrivait sur le dirigeable.

– Regarde-ça, cria Ham.

Monk tourna les contrôle. Le grand dirigeable, avec toute sa terrifiante vitesse, vira brusquement. La bombe, qui devait

bien peser une centaine de livres, les manqua, et dévala en bas pour creuser un grand trou dans la jungle en dessous, bien derrière la ligne de front de Delezon.

Monk regarda en bas le trou que l'explosif avait fait, visualisant mentalement ce qui serait arrivé s'il les avait touchés. Ce n'était pas une image plaisante à imaginer.

Soudain Ham cria à nouveau, Chute ! Chute !

Monk regarda en l'air, trop tard. L'un des avions se précipitait dans leur direction. Il était presque sur eux. Le pilote était hors du cockpit, se tenant d'une main, utilisant l'autre main pour tenir le manche et guider son avion.

Il allait les percuter, les éperonner délibérément avec son propre appareil. C'était une manœuvre désespérée, et probablement le seul qui assurerait le succès dans de telles circonstances.

Au tout dernier moment, le pilote ennemi sauta de son avion. C'était un compère rusé. Il tint son corps de telle façon que la force même de l'air et son élan l'entraînèrent en une descente en dessous du dirigeable.

L'avion toucha le sac de gaz en plein. Il s'engloutit presque complètement dans la structure cellulaire des compartiments de gaz et de poutres. Le choc fut terrifiant. Des flammes éclatèrent de l'avion, qui s'était transformé en un missile. Le feu, cependant, fut presque instantanément éteint, car le gaz qui fournissait la flottabilité au vaisseau des airs n'était non seulement ininflammable, mais était efficace comme extincteur de feu en étouffant les flammes.

Monk et Ham, furent tous deux étourdis par l'impact.

Les chocs ont plutôt un étrange effet sur le système humain. Un choc produisait l'inconscience, tandis qu'un autre choc similaire, peut-être de violence moindre, aura, sous la combinaison correcte de circonstances, l'effet de faire revenir cette conscience. C'était ainsi avec l'accident quand le dirigeable s'écrasa.

Toute la flottabilité du navire n'avait pas été perdue. Aussi, ne tomba-t-il pas trop rapidement. La jungle amortit aussi son atterrissage, et la corpulente carcasse de métal de la salle de contrôle préserva Monk et Ham. Un chuintement fort vint de tuyaux rompus du mécanisme du conditionnement d'air.

La constitution plus robuste de Monk lui permit de se remettre sur ses pieds en premier. Il écouta. Les avions mugissaient au-dessus.

Une explosion discordante vint. A cinquante yards de distance, de la terre et des fragments d'arbres jaillirent en montant. La terre donna une secousse distincte. C'était une bombe larguée par un des avions au-dessus.

Ham s'assit. Il y avait dans ses yeux cette stupeur qui indiquait qu'il ne comprenait toujours pas ce qui se passait.

– Ham ! Cria Monk, puis il gifla le visage de l'élégant avocat.

Ham gronda, – Je vais t'écorcher vif pour cela, et il se leva.

– Cours plutôt ! Aboya Monk. Ils sont en train de nous lancer des œufs !

Le chimiste au physique ingrat ouvrit le hublot et culbuta dehors dans l'épaisse jungle luxuriante, suivit de près par son compagnon plus svelte. Le staccato de mitrailleuses résonnèrent au-dessus de leurs têtes, et des balles crépitèrent dans la broussaille autour d'eux. Ils se mirent à courir.

Un couinement par derrière fit se redresser Monk.

– Habeas ! Cria-t-il, et il se retourna.

– Oublies le cochon ! Aboya Ham.

Cette suggestion était la preuve que Ham était entièrement revenu à lui.

Monk envoya un pied, renversant ignominieusement Ham dans les buissons, et cria, – Ce cochon vaut six avocats !

Le chimiste au physique ingrat replongea à travers le sous-bois en direction du navire écrasé, inattentif au danger des bombes et des balles de mitrailleuses. Ses longs bras tels ceux d'un singe écartaient devant lui les plantes de la jungle dense.

Ham se leva de là où il était tombé lorsque Monk l'avait fait trébucher, fronça sombrement les sourcils, puis suivit le disgracieux chimiste. Il arrivait à temps près de l'épave du dirigeable pour voir Monk disparaître par le hublot.

Presque simultanément, un escadron d'hommes en vêtement presque incroyablement salis et trempés jaillirent à la vue et coururent vers le dirigeable tombé.

– Monk ! Cria Ham, – Regarde dehors !

Les hommes, apparut-il, étaient armés. Ils levèrent des fusils. Ceux-ci tirèrent. Un orage de balles conduisit Ham à couvert.

A l'intérieur du dirigeable, Monk braillait furieusement. Il jaillit hors de l'épave, transportant le cochon, Habeas Corpus, par une oreille ressemblant à une voile. On ne pouvait pas dire que Monk donnait à Habeas un gentil traitement. A l'instant où le disgracieux chimiste vit les hommes armés, il lança le cochon à travers les airs dans le taillis le plus proche.

Puis Monk contourna l'épave du dirigeable en un effort frénétique pour s'échapper.

– Cours ! Brailla Ham encourageant.

Puis Ham découvrit soudain qu'il avait mieux à faire que d'encourager Monk vocalement. Il y avait d'autres hommes misérables dans la jungle. Ils étaient en train de se diriger vers lui. Ils étaient, en fait, seulement distant de quelques yards. Maintenant ils se ruaient.

Ham n'était pas un combattant inexpérimenté. Il était particulièrement adepte à l'usage de sa canne-épée, mais celle-ci avait été laissée derrière dans l'agitation. Elle était quelque part dans le vaisseau des airs en ruine. Ham frappa furieusement avec ses poings.

Mais il se battait avec des hommes qui n'avaient pas peur, et qui avaient une certaine habilité. Il se répandirent sur lui. Il

était désespérément en infériorité et battu, renversé, tenu.

– Monk ! Cria à nouveau Ham. Enfuis-toi ! Je vais bien !

Il y eut des chocs, des coups, une lutte dans le fourré tout près, et après cela avait continué tandis qu'ils se rapprochaient. Un essaim d'hommes apportait un captif.

Le prisonnier était Monk.

Il regarda Ham et gronda, – Ainsi tu vas bien. Quel menteur !

Dans le fourré, Habeas Corpus gronda anxieusement.

– Ah ! Un cochon, murmura un des hommes sales et fripé en mauvais anglais. On va avoir de la viande fraîche.

Deux ou trois des hommes furent déployés. Il y eut une brève, tumultueuse lutte, suivit par plusieurs hurlements surpris.

– Attrapez-le, dit une voix.

L'homme qui semblait être responsable du groupe s'approcha d'eux, les examina. Le visage de l'individu n'était une belle chose à voir. Il leur sourit méchamment.

Puis l'individu s'éloigna de quelques yards à l'intérieur d'une ouverture dans la jungle, et, avec ses bras, fit des signaux aux avions qui bourdonnaient toujours autour au-dessus. Les pilotes des avions observaient, ils sans allèrent. Après cela les avions mugirent en s'éloignant au-dessus de la jungle et leur son fut bientôt imperceptible.

Le leader du groupe de la jungle revint et regarda Monk et Ham. Il secoua sa tête dans la direction prise par les avions.

– Ils vont rapporter de bonnes nouvelles à notre maître, l'Inca en Gris, dit-il.

Quelqu'un à l'arrière du groupe rit, parla en espagnol.

– Et ils reviendront même rapporter de meilleures nouvelles, pouvons-nous espérer, dit cet homme.

– *Si, si*, agréa le premier homme. L'Inca en Gris va frapper vite maintenant. Il ne faudra pas longtemps pour que ses plans soient complets et qu'il arrive à ses fins.

Monk, qui savait parler espagnol, intervint, – Et quelles sont les fins de l'Inca en Gris ?

Le disgracieux chimiste reçu un coup retentissant pour sa témérité en posant la question. Les yeux troubles de douleur, Monk regarda Ham. Le regard que l'élégant avocat lui retourna ne contenait pas beaucoup de sympathie.

Les ravisseurs commencèrent alors à tenir une conversation. Ils parlaient fort, franchement, et comme ils faisaient ainsi, ils regardaient leurs prisonniers comme s'ils aimaient la réaction que leurs paroles produisaient.

– Serait-il mieux de les tuer maintenant ? Rumina l'un. Où allons nous recevoir des ordres du maître, l'Inca en Gris.

– Maintenant, vota un homme.

– Non, non, dit un autre.

– Pourquoi pas ? Demanda le premier. Ils sont nos ennemis. La mort ainsi.

– Je sais, dit le premier, mais l'Inca en Gris préfère savoir tout et diriger nos mouvements. C'est à notre avantage de recevoir des instructions. Les prisonniers seront tués de toute façon.

– Cela semble bien tel, dit un autre. Ils sont des aides de cet homme de bronze, Doc Savage.

L'homme qui dit cela prononça les paroles quelque peu nerveusement, plus comme un pouvant mentionner un vrai démon. Cela provoqua certain des autres à rire gaiement.

– Notre frère a le cœur d'une fleur, rirent-ils. Il craint un homme mort.

– Non, c'est faux, insista l'autre.

– Doc Savage est mort, lui fut-il rappelé. Et tu le crains.

Traduction terminée le samedi 21 juillet 2001.

CHAPITRE XII

L'HUMORISTE

La mort de Doc Savage, pour paraphraser l'assertion attribuée à un fameux écrivain, était quelque peu exagérée.

Doc Savage se trouvait dans une pièce qui n'était pas simplement obscure. Elle était noire, noire d'une intensité qui semblait dénié la possibilité qu'une lumière puisse exister quelque part. Cette obscurité était la plus marquante, parce que quelque part à l'extérieur il devait y avoir un brillant soleil tropical.

L'homme de bronze se trouvait dans un donjon quelque part sous les murs de fondation. Il était là depuis un moment. Long Tom Roberts était avec lui dans le donjon.

Long Tom parlait, parlait avec exactement le même ton et répétant plusieurs des mêmes mots depuis un moment. Long Tom n'était pas quelqu'un qui s'adonnait aux insultes. Il n'utilisait pas de juron, mais il s'efforçait de mettre dans sa voix monotone une bonne part de vitupérations saisissantes.

Long Tom s'était débarrasser d'opinions concernant le temps chaud, Santa Amoza, Delezon, le Général Vigo, l'Inca en Gris, l'Amérique du Sud en général, et s'en prenait maintenant aux gentlemen qui sont fréquemment blâmés pour les guerres.

– Les fabricants d'armes, déclamait Long Tom, ils sucent le sang des nations… Meurtriers des masses… Ils m'ont mis ici… Démons…

C'était d'étranges propos pour Long Tom. C'était exactement de telles conversations, en fait, qui pouvait être attribuées à un fou. Il y avait une folie dans le ton également. Les gardes dehors, entendant les condamnations interminables échangeaient des regards de connivences. Ils avaient entendu devenir fou auparavant dans ce donjon. Cependant, cela n'arrivait habituellement pas si vite.

Cependant, un auditeur attentif pourrait avoir détecté un autre son qui était presque complètement noyé par les paroles interminables de Long Tom. C'était une série de sifflements lents. Ces bruits minuscules continuaient discontinuer. Les gardes à l'extérieur n'étaient pas suffisamment près pour les entendre.

Long Tom finit avec les fabricants d'armes et revint à l'Inca en Gris d'une manière conversationnelle.

– Démon infernal, marmonnait le pâle magicien de l'électricité, tueur de gens… sans raison visible… quelque chose d'énorme doit être derrière lui…

Un homme passant à l'extérieur jura. L'air ici en bas était étouffant car il n'y avait pas de ventilation. Le garde essayait de fumer une cigarette, mais elle collait à ses lèvres. Il avait soif.

Les incantations atones et monotones de Long Tom continuaient par des sentences disjointes en des demi-phrases. Sous elles, les fins mystérieux grattements et bourdonnements continuaient.

Le bourdonnement se trouvait à l'intérieur du donjon. Soudainement une fine pointe de lumière apparut. Celle-ci grandit en une fente irrégulière, mais très lentement, changeant de direction. Elle assumait les arrêtes d'un «U» gisant sur le côté.

Le verrou était en train d'être découpé hors de la lourde porte.

Doc Savage parla à voix basse.

– C'est prêt, dit-il simplement.

Long Tom cessa son marmonnement.

– Pfu…u.. t, dit-il d'une voix parfaitement normale. Il était temps. Je ne savais plus quoi dire.

Un long entraînement avait mis une force incroyable dans les doigts de Doc Savage. Les fentes dans la porte qui fournissaient ses seules prises n'étaient pas grandes, mais, les employant, il parvint à tirer la porte à l'intérieur.

La lumière sombre d e l'extérieur filtrait dans la pièce. Tombant à travers le sol, cette luminosité révélèrent l'ingénieuse perceuse que l'homme de bronze avait façonnée avec deux boucles de ceinture, celle de Long Tom et la sienne. Un morceau de bois, arraché à un banc, procura un manche. L'interminable conversation de Long Tom avait couvert le son que la perceuse avait fait comme elle coupait autour du verrou.

– Viens, dit Doc Savage. Mais sois attentif au bruit.

– Je sais, souffla Long Tom. Le garde.

Avec une dérobade et un manque de bruit qu'un matou aurait envié, l'homme de bronze se glissa le long des passages obscurs. Il put rapidement voir la sentinelle. L'individu était allé à un seau d'eau, qui se trouvait sur le sol du passage, et était en train de boire. Il buvait l'eau avec bruit comme certains dîneurs buvaient leur soupe.

Il n'y eut aucun bruit, aucune lutte conséquente, après que Doc Savage eut saisit la nuque de l'homme, il pressa, et

l'homme devint inconscient. Doc le déposa gentiment sur le sol.

Suivit de près par Long Tom, l'homme de bronze monta. L'intérieur du mur de l'enceinte, qui semblait si épais, était creux, en partie, étant, comme une ruche, remplit d'escaliers, de couloirs, et de petites pièces. Ceux-ci lui procurèrent une méthode pour atteindre le sommet.

Ils sortirent par une petite porte le long du chemin de ronde qui courait à l'intérieur de l'enceinte. Un seul bon bond les mènerait sur le sommet de l'enceinte. Doc Savage le fit. Il tendit une main à Long Tom, pour qui c'était presque un saut.

Ils ne perdirent pas de temps. La chute en dessous d'eux n'était pas une chose à prendre avec décontraction. Cependant, une chose était en leur faveur. Le mur de l'enceinte n'était en aucune manière vertical. Il s'inclinait vers l'extérieur, et, bien qu'il puisse difficilement être escaladé d'en dessous, quelqu'un pouvait glisser en bas et une friction pouvait quelque peu freiner la descente.

– Laisses-moi le faire en premier, dit Doc Savage. Et sois prudent!

Sans hésitation perceptible, l'homme de bronze enjamba le bord du mur. Il y eut un fort sifflement comme il descendit. Cela attira l'attention d'un soldat de l'autre côté de la rue. L'individu s'arrêta et observa, la bouche ouverte. Apparemment, il ne lui vint pas à l'esprit de crier ou d'utiliser son fusil qu'il portait à travers son dos.

Le choc absorbant les qualités des terribles muscles des jambes joua une part importante quand l'homme de bronze toucha le sol au pied du mur d'enceinte. Il n'essaya pas de rester debout, car cela aurait été impossible. Il se laissa aller au sol, presque à plat, mais il fut instantanément debout.

– Maintenant, appela-t-il Long Tom.

Long Tom n'aimait manifestement pas ce qu'il avait devant lui. Il fit un visage féroce, avala une grande respiration, et enjamba le bord. Il avait utilisé le meilleur jugement. La friction le brûla à travers ses vêtements. Sa peau était en cloque à plusieurs endroits.

L'instant suivant, il était sur le sol. Doc Savage l'avait attrapé, absorbant une partie du choc de son atterrissage.

Ils coururent.

De l'autre côté de la rue, le soldat s'anima ; il émit un cri qui aurait donné du crédit à un jaguar des Andes. Il se battit pour prendre son fusil sur son dos.

Doc et Long Tom coururent vers lui. Ils atteignirent l'individu avant que son arme ne soit utilisée. Ils tombèrent dessus. Doc utilisa ses poings et l'homme fut brusquement silencieux.

Il y avait une porte tout près, ouverte. Ils se précipitèrent par-là, transportant le soldat. La pièce était vide. Ils laissèrent le soldat.

Une porte les mena dans un patio duquel ils grimpèrent sur un toit, et bientôt atteignirent la rue suivante. C'était la partie la plus chaude de la journée, l'heure de la sieste. Même la guerre ne pouvait pas casser les habitudes des Delezoniens. La plupart des soldats avaient leurs une ou deux heures de sommeil.

– Par où maintenant ? Demanda Long Tom.

– Par-là, Dit Doc. Nous avons un travail à faire.

Autour du quartier général du Général Vigo il y avait de la quiétude. Une seule sentinelle patrouillait, et ses manières étaient assoupies. Il s'arrêtait fréquemment pour s'appuyer sur la rampe de la véranda et fumait.

Il y avait des buissons immédiatement sous la rampe de la véranda. La sentinelle soupira et aspira profondément sa cigarette.

L'instant suivant, il n'était plus sur la rampe. Il ne fit pratiquement aucun son. Les buissons frémirent seulement légèrement quand il disparut à l'intérieur, attirer par une paire de puissants bras de bronze. Pendant quelques instants Doc Savage travailla sur les nerfs centraux de la nuque de l'individu. La sentinelle devint mou, et sembla dormir. De la fumée, qu'il avait aspirée de sa cigarette, ondulèrent lentement de ses lèvres et narines.

Long Tom souffla, – C'était bien.

– Attends ici, souffla en retour Doc Savage.

L'homme de bronze surveilla prudemment. Personne n'était en vue. Le cri du soldat qui les avait observés s'échapper du fortin n'avait pas attiré l'attention. Deux choses pouvaient expliquer cela. Les Delezoniens étaient un peuple qui poussait naturellement des cris lors de diverses actions triviales. Il y avait aussi des beuveries parmi les soldats de retour en vie du front.

Doc Savage sauta par-dessus la rampe de la véranda.

Les fenêtres des quartiers du Général Vigo étaient ouvertes. Se glissant vers elles, Doc releva le tracé de la pièce. La porte du couloir était toute proche, et à angle droit d'une des fenêtres. L'homme de bronze alla à cette fenêtre. Il l'enjamba, traversa la pièce, et vit sa proie.

Le Général Vigo était seul, penché sur une carte dans laquelle il piquait des épingles colorées. Il risquait de se tenir de telle façon qu'il fut presque certain de voir Doc Savage si l'homme de bronze entrait, et il ne donnait aucun signe qu'il allait bouger.

Doc Savage n'avait pas l'intention d'attendre jusqu'à ce que le Général Vigo décida de changer de position. La sentinelle inconsciente pouvait être découverte à tout moment, ou ils pouvaient découvrir que Long Tom et lui s'étaient échappés du donjon de l'enceinte. L'homme de bronze fléchit les muscles de sa gorge d'une façon particulière.

– Général Vigo, appela-t-il en espagnol. Sa voix était différente, soumise et douce comme parlait un soldat commun, – Venez vite, je désire vous montrer quelque chose.

Ce qui était remarquable c'est que ces mots ne semblaient pas venir de Doc Savage, mais de l'autre côté de la pièce dans laquelle se tenait le Général Vigo. Doc était en train d'utiliser de la ventriloquie. Le Général Vigo fit face à l'endroit duquel les mots avaient apparemment émanés. Il y avait une porte là.

Ne voyant personne, le Général Vigo claqua, – De quoi s'agit-il ? Qui désire…

Sa voix fut brusquement étranglée par des doigts musclés de bronze qui s'étaient cramponnés sur sa gorge. Le Général Vigo n'était pas faible. Il lutta violemment, frappant en arrière, lançant ses poings. Doc Savage reçut deux coups terribles. Il garda sa prise à la gorge.

L'homme de bronze atteignit le Général Vigo, pas aussi lourdement qu'il en avait l'intention, à la mâchoire. Vigo lutta seulement de plus belle. Doc essaya à nouveau avec son poing. Poing et mâchoire se rencontrant, firent un son comme deux blocs de bois dur rentrant violemment en collision.

Lorsque le Général Vigo se réveilla pour s'asseoir et frotter sa mâchoire et pour faire de nombreuses vilaines grimaces, il y avait de maigres buissons autour de lui. Il écouta. Il put entendre des moteurs d'avion, et, étirant sa nuque, put distinctement voir un nombre de ses propres hangars à avions militaires. Il était, décida-t-il, près de l'aéroport à la périphérie de son village quartier général.

Le Général Vigo regarda Doc Savage. L'homme de bronze se tenait tout près. Ses traits métalliques étaient sans expressions. Long Tom était au côté opposé.

Le Général Vigo sembla sur le point de jurer. En fait, il grinça.

– Ce n'est pas sain d'enlever le dictateur général d'un pays de la taille de Delezon, dit-il.

Doc Savage commença à parler.

– Pourquoi avez-vous truqué ces exécutions ? Demanda l'homme de bronze.

– Quelles exécutions ? Demanda le Général Vigo.

– Celles de Long Tom et de moi-même, élabora l'homme de bronze. Vous m'avez mis contre ce mur, et, d'une voix très forte, avez donné l'ordre au peloton d'exécution de tirer. Ils ont tiré dans le mur, mais loin à côté d'où je me trouvais. Long Tom dit que vous fait exactement la même chose dans son cas.

– Pour lesquels vous devez me remercier, gronda le Général Vigo.

– Et pour lesquels vous nous devez une explication, lui dit Doc Savage.

Le Général Vigo haussa les épaules. – La raison est simple.

– Supposez que vous l'expliquiez, lui dit Doc.

– Je désire la fin de l'Inca en Gris, claqua le Général Vigo. Je n'hésiterais pas à tuer le démon. Mais je ne désire pas exécuter des hommes innocents. Je ne crois pas aux exécutions. De ce fait, j'ai arrangé les fusillades truquées. Les hommes dans le peloton d'exécution peuvent être cru. L'information que vous êtes mort va se propager. Pour toutes et tous vous serez mort.

– Qu'est-ce que cela vous apportera ? S'enquit Doc.

– Si soudainement l'Inca en Gris ne donne plus signe de vie, après, par exemple, que j'ai procédé à ma petite exécution truquée sur vous, cela serait suspicieux, hé ? Demanda le Général Vigo.

– Ainsi c'était la raison, dit Doc.

– C'était, gronda le dictateur général de Delezon. Et maintenant supposez que vous me laissiez aller, señor.

Doc Secoua une lente négative. Puis il regarda fermement le Général Vigo.

Les yeux de l'homme de bronze étaient capables de faire d'étranges choses. La nature leur avait donnés une apparence inhabituelle ; mais une longue pratique leur avait donnés une bonne part de plus de puissance, les avait rendus capable de choses spéciales. Les flaques d'or des yeux avaient presque autant d'habilité à exprimer des émotions que celui qu'avait un visage d'un acteur expérimenté. Les yeux de l'homme de bronze étaient sinistres et complètement menaçants.

Le Général se tortillait mal à l'aise.

– *Dios mio*, marmonna-t-il d'une voix rauque. Je crois que vous avez l'intention de me tuer.

C'était exactement l'impression que Doc Savage essayait de créer.

– Vous avez, dit l'homme de bronze, une chance de vivre.

– Laquelle ? Gronda le Général Vigo, quelque peu faiblement.

– Faites comme vous avez dit, lui fut-il avisé.

Le Général Vigo déglutit plusieurs fois. Il ne dit rien.

Puis Doc Savage fit une chose totalement inattendue. Il sortit de ses vêtements un lourd pistolet automatique militaire et le tendit au Général Vigo. Ce dernier le prit, et semblait stupéfait.

Le Général Vigo ne l'aurait pas admis lui-même, mais il était effrayé. Combien était-il effrayé, combien intimidé, était évident par son acte alors. Il tenait l'arme à feu dans sa main, mais ne fait aucune tentative pour l'utiliser.

– L'arme n'est pas chargée, dit Doc Savage. Vous allez marcher derrière nous, en pointant le revolver sur nous comme si nous étions vos prisonniers. Nous allons marcher sur l'aéroport. Vous allez demander votre avion personnel ; vous en avez un, n'est-ce pas ?

Le Général Vigo opina. Il regardait les yeux de l'homme de bronze. C'était une erreur, mais le dictateur général de Delezon n'avait aucun moyen de savoir qu'il était sujet à ce qui était littéralement un jeu hypnotique.

– J'ai un avion privé, admit-il.

– Marchez, ordonna Doc Savage.

Le Général Vigo se mit en marche. Doc Savage et Long Tom se trouvait un peu devant lui, un à droite et un à gauche, maintenant une telle position pour qu'ils puissent surveiller l'homme derrière eux.

Ils défilèrent sur le tarmac de l'aéroport militaire de Delezon.

Des sentinelles les défièrent dès qu'ils furent en vue. Le Général Vigo donna ce qui était de toute évidence le mot de passe du jour, et il ajouta pour faire bonne mesure, – Ces hommes sont mes prisonniers.

Les sentinelles les laissèrent passer.

Ils approchèrent des hangars. Leur présence fut observée, et des officiers sortirent, s'alignèrent et saluèrent. Le commandant du champ avança.

– Mon avion privé, lui dit le Général Vigo. Tenez-le prêt à décoller. Je veux le piloter moi-même.

L'officier sembla frappé de stupeur, salua, dit, – Mais vous ne savez pas voler, général mio.

Le général se sortit lui-même de cela joliment. Il avança sa vilaine face et gronda, – Ne discutez pas mes ordres. Je vais vous montrer si je sais ou non voler.

L'avion du Général Vigo était un cinq places cabines, du travail américain, moderne, rapide, nouveau. Une simple poussée du propulseur démarra le rugissement du moteur. Long Tom et Doc Savage montèrent dans la cabine.

Il y avait deux sièges de pilotages à l'avant. Doc Savage prit l'un d'eux. Les contrôles se trouvaient devant les deux. Le Général Vigo s'assit dans l'autre.

– Beau travail, lui dit Doc Savage.

Le Général Vigo haussa les épaules, ressemblait beaucoup plus comme s'il venait juste de manger une compote entière de pommes vertes. Il sortit son vilain visage par la fenêtre de l'avion et brailla un ordre. Les cales furent enlevées.

Le Général Vigo saisit le gouvernail ; mais Doc Savage pilota. Le moteur brailla. L'avion courut à travers le champ, prit sa piste, et bondit.

Doc Savage dirigea l'avion vers Alcala, capitale de Santa Amoza. Le moteur bourdonnait fermement. C'était un bon moteur avec une grande économie de puissance. Long Tom, de retour dans la cabine, gardait le silence, mais observait la jungle et le désert en dessous.

– Regarde si tu peux trouver des jumelles, appela Doc Savage du poste de contrôle.

Long Tom chercha, prospecta les poches des portes, et dans de petits compartiments au-dessus des sièges.

– Vous les trouverez à l'arrière, cria le Général Vigo d'un ton bourru.

Long Tom regarda, localisa les jumelles, et les passa à Doc Savage. Il y avait un hublot de verre immédiatement au-dessus du cockpit de contrôle. Celui-ci était encrasser d'huile du moteur. Doc Savage l'ouvrit pour avoir une vision plus claire et concentra les jumelles sur le ciel. Il y avait des nuages plus tôt dans la journée, mais ceux-ci s'étaient dispersés. Les cieux étaient un bol invétéré de blanc et de chaleur.

De toute évidence l'homme de bronze ne trouva pas ce qu'il cherchait. Il repassa les jumelles à Long Tom.

– Garde un œil ouvert après le dirigeable stratosphérique, suggéra-t-il.

Long Tom acquiesça et s'escrima avec la fermeture qui sécurisait les fenêtres de la cabine. Il n'avait pas ouvert cette fenêtre que la voix de Doc Savage revint, sinistre.

– Pas la peine, dit l'homme de bronze.

Quelque chose dans les mots, ou peut-être était-ce la soudaine angoisse dans la voix de l'homme de bronze, poussa Long Tom à se retourner et dévisager. Doc Savage était en train de regarder quelque chose devant, d'un côté, sur la terre. Long Tom suivit le regard de l'homme de bronze.

C'était le dirigeable, ou plutôt son épave. Doc Savage inclina sèchement l'avion, l'envoyant sur la scène du crash.

Le dirigeable ressemblait maintenant à rien d'autre qu'un œuf d'argent qui avait été lâché dans la jungle. L'aspect d'œuf, cependant, ne persista pas longtemps. La taille réelle du vaisseau des airs devint apparente lorsqu'ils s'approchèrent plus près. Puis, également, purent-ils voir que le vaisseau aérien avait frappé avec beaucoup de force.

Doc Savage descendit l'avion très bas. Du vent venant de l'hélice stria les plantes de la jungle comme ils passèrent tout le long. C'était de toute évidence son intention d'examiner le dirigeable aussi près que possible.

Ils volèrent au-delà du vaisseau.

Long Tom parla d'une voix qui aurait pu venir de la Mort elle-même.

– Aucun signe d'eux, dit-il. Ils ont dû être broyé dans la cabine.

Doc Savage inclina l'avion lorsqu'ils passèrent encore. Leur second examen ne fut pas plus fructueux que le premier. Pas plus qu'un troisième ne leur montra un signe de vie. Doc Savage tira en arrière sur le manche et l'avion prit un peu d'altitude. Ils regardèrent après un endroit qui pourrait convenir pour un atterrissage.

La jungle courait sur des miles. Les clairières étaient rares, petites ; mais il y en avait quelques-unes. La plus proche était distante d'au moins deux miles.

Long Tom secoua sa tête quand ils atteignirent la clairière. Elle était suffisamment plane, mais terriblement courte. Doc Savage dirigea l'appareil vers elle. Long Tom frémit. Ils n'allaient pas le faire, même avec la magnifique habileté de pilote de l'homme de bronze.

Mais ils le firent. L'appareil cahota dans ce qui semblait une sorte d'emplacement juste au bord de la clairière, en sorti en glissant, continua en glissade, se redressa, puis, miraculeusement, semblait avoir presque plus d'élan quand il atterrit.

Long Tom sortit et regarda tout autour et son cou devint rouge. Ils étaient à quelque deux cent pieds d'un obstacle.

– Long Tom, dit Doc Savage, veux-tu garder l'avion ?

Long Tom connaissait la réponse qui était désirée.

– Bien sûr, dit-il.

– Tu décolles au premier signe d'une attaque, dirigea Doc Savage.

– Sûr, dit Long Tom. La sincérité dans sa voix le surpris. Il ne le sentait pas. En fait, il était presque sûr qu'il ne pourrait jamais faire décoller un avion de cette petite clairière.

– Doc Savage fit asseoir le Général Vigo dans l'avion dans un des sièges d'osier, et l'attacha là. Il s'assura un lien bien solide.

– Simplement pour éviter toute complication, dit l'homme de bronze.

Doc Savage se déplaça vers la jungle, y disparu. La flore était très dense, chaude, pleine d'insectes. L'homme de bronze alla près des arbres, les branches supérieures de ceux-ci s'entrelaçaient sur de grandes étendues. Il se déplaça alors d'une manière quelque peu incroyable.

Son escalade agile, ses sauts à couper le souffle d'une branche à l'autre, le long bond à travers l'espace d'une branche à l'autre, étaient difficilement dépassés par une colonie de singes de la jungle à travers laquelle il passa durant quelques minutes. Les singes, discutant avec excitation, le suivirent sur une petite distance, en faisant beaucoup de tapage.

Un individu avec peu de connaissance de la nature animale aurait jeté des bâtons sur les petites bêtes, avec comme résultat qu'ils auraient encore été plus excités. Doc Savage augmenta simplement sa vitesse, dévalant d'un arbre à un autre, courant le long de branches vacillantes avec l'aisance d'un trapéziste. Il avait enlevé ses chaussures. Ses pieds, ses orteils, pouvait-il être remarqué, possédaient une préhension remarquable qui les adaptait relativement à ce mode de déplacement inhabituel. Il laissa les singes derrière.

Il atteignit le dirigeable.

Pendant quelques vingt minutes il fouilla les débris et le voisinage. Il trouva des empreintes de pas, nombreuse. De nombreux hommes, la plupart pieds nus, s'étaient répandus autour de l'appareil. L'homme de bronze trouva des impacts de balles de mitrailleuses, mais, du fait que celles-ci se trouvaient là où il n'y avait pas de traces humaines, savait-il qu 'elles devaient avoir été tirées de bandoulières attachées à des mitrailleuses d'avions.

Il trouva finalement des traces de Monk et Ham. Il les releva. Il arriva à l'endroit où ils avaient été capturés ; et là, il trouva des signes inquiétants.

Il y avait des traces de sang sur la verdure piétinée, écoulé de toute évidence de corps humains. Il y avait deux indentations là où des formes étaient tombées. Doc examina celles-ci. Elles avaient les formes des statures de Monk et Ham.

Avant de continuer sa chasse, l'homme de bronze retira, des soutes du dirigeable, une petite boîte métallique équipée d'attache de transport. Il empoigna celle-ci et continua ses recherches. Les traces s'éloignaient du lieu, des empreintes de pas en profusion. Il étudia celles-ci de près. Nulle part put-il trouver une empreinte qui pouvait être identifié comme appartenant à Monk ou Ham. Il les aurait reconnues si elles avaient été là. Car l'homme de bronze retenait dans sa remarquable mémoire les mesures exactes des empreintes de pas faites par tous ses hommes.

Il perdit la piste. Ce fait n'était pas un non-reflet de son habileté à suivre une trace. Les empreintes de pas rejoignaient une piste de jungle qui semblait être une route utilisée par des soldats et de l'artillerie légère pour aller et revenir des lignes de front.

Une bonne part du trafic avait utilisé récemment la piste. Une compagnie de cavalerie arriva pendant que Doc Savage cherchait, et Doc Savage se retira à couvert pour laisser passer les Delezoniens. Quand ils furent passés, il continua sa chasse.

C'était désespéré. Le groupe qui avait capturé Monk et Ham, et pouvait être en train de transporter leur corps, pouvait être parti dans l'une ou l'autre direction, mais il était impossible de dire laquelle. Leurs empreintes de pas avaient été complètement rayées.

Doc Savage retourna à l'endroit où il avait laissé Long Tom, le Général Vigo et l'avion. Rien n'était arrivé là. Doc prit les contrôle tandis que Long Tom détachait le Général Vigo. L'avion roula jusqu'au bord de la clairière, il vint tout près avec une roue freinée, et resta là avec les deux roues freinées pendant que le moteur gagnait en régime. Avec la libération des roues freinées, l'appareil s'élança comme une balle. Il n'attrapa que quelques feuillages des arbres lorsqu'il s'éleva de la clairière.

Doc Savage vola directement vers la piste, la suivit vers l'arrière pendant plusieurs miles. Il vit des soldats marchant, de l'artillerie, plus de cavalerie. Il volait lentement et les inspecta. Aucun signe de Monk et Ham.

L'homme de bronze retourna en direction du front, toujours chassant, mais une futilité égale. Il volait très lentement, mais l'avion ne servit pas de cible.

– Est-ce que la capture de Monk et Ham vous a été rapportée ? Demanda Doc au Général Vigo.

– Non, claqua le Général Vigo. Sa voix sonnait trop coléreuse pour être en train de mentir.

Doc Savage éleva l'avion, le dirigea vers le front et la république de Santa Amoza, qui se trouvait au-delà.

Le vilain Général Vigo semblait curieux et mal à l'aise.

– Quelles choses folles êtes-vous en train de faire maintenant ? Demanda-t-il.

– Nous allons essayer de promouvoir une fusion, lui dit Doc Savage.

– Une fusion ? Le dictateur général de Delezon haussa les épaules. Parlez de manière sensée, señor.

– Santa Amoza et Delezon ont un ennemi commun, lui dit Doc Savage.

– Je persiste à ne pas comprendre, *amigo*, gronda Vigo.

– L’Inca en Gris, dit Doc Savage.

Le Général Vigo cligna des yeux, humecta ses lèvres. Il comprit.

– *Si, si*, dit-il lentement. Mais je ne comprends pas cette évocation de fusion.

– Réfléchissez, lui ordonna Doc Savage. Prenez tout en considération. L’Inca en Gris vous a harassé. Si vous analysez les crimes de ce mystérieux cerveau, vous trouverez qu’ils sont arrivés en même temps qu’il semble que vous étiez sur le point de battre Santa Amoza. Est-ce vrai ?

Le Général Vigo réfléchit brièvement :

– En effet, *Caramba* ! En effet.

Le Général Vigo exécuta un geste typiquement américain. Il gratta sa tête.

– Cette chose, señor, elle semble juste un peu trop incroyable à croire, marmotta-t-il.

– L’Inca en Gris à une organisation terrible, dit Doc Savage. Ce n’est pas une petite chose. Quoi que l’Inca en Gris soit après, c’est gros et indubitablement affectera la vie de nombreuses personnes.

Le Général Vigo opina, puis aboya :

– Qu’en est-il de cette fusion ?

Doc Savage ne répondit pas. Il envoya l’avion en direction de Santa Amoza.

Traduction terminée le mardi 24 juillet 2001.

CHAPITRE XIII

CHEMISTRY

Une petite mais plutôt importante chose arriva dans la jungle à quelques miles de l'épave du dirigeable après que Doc Savage après que Doc Savage eut emmené son avion hors de vue. Un pigeon s'envola. Il ne se comportait pas comme un pigeon sauvage ordinaire le ferait. Il volait en cercle jusqu'à ce qu'il eut atteint une hauteur considérable. Puis il fila droit – tout droit vers Santa Amoza et sa capitale, Alcala.

Quelqu'un qui connaissait les pigeons voyageurs aurait reconnu cet oiseau, par ses actes, comme appartenant à ce type.

Monk et Ham avaient regardé l'oiseau libéré. Tous deux, Monk et Ham, étaient bien en vie, bien que quelque peu éclopés. Ils avaient été rossés, mais ils n'avaient pas reçu la correction jusqu'au bout, il était évident que plusieurs de leurs ravisseurs s'étaient retenus. Certains de ceux-ci avaient des nez qui avaient été récemment blessés. C'était, en fait, l'écoulement de sang de ses appendices que Doc Savage avait trouvé.

– Ils ont attaché une note à ce pigeon, gronda Monk. Je me demande ce que c'était ?

– Comment pourrais-je le savoir ? Demanda aigrement Ham. Les as-tu remarqués me la montrer ?

– Les deux prisonniers se turent, écoutant. Quatre gardes étaient avec eux. Tout le reste du groupe était parti, Le départ coïncident avec l'apparition d'un avion qui était allé et venu quelques minutes auparavant.

Monk et Ham, ayant été sous le couvert de la jungle, n'avaient pas été vu de l'avion, et, de plus, n'avaient aucun moyen de savoir que Doc Savage se trouvait dans l'appareil. Pas plus n'avaient-ils pas le moindre soupçon que le dégraissage du nombre de leurs ravisseurs signifiait que certains d'entre eux «étaient partis à toute vitesse dans une tentative d'appréhender l'homme de bronze pendant qu'il examinait le dirigeable. L'épaisseur de la jungle avait contrecarré cette tentative, la force expéditionnaire ne s'approchant pas suffisamment pour que Doc Savage devienne conscient de leur présence.

Monk écoutait les grognements de son cochon, Habeas Corpus. Le porc était attaché à un arbre de la jungle toute proche.

Sa longe était un câble. Elle était plus longue, et Habeas, en s'étirant à son extrémité, pouvait se tenir à quelques pieds à l'intérieur de la petite clairière où Monk et Ham étaient détenus.

Le porc apparut alors, resta à regarder son maître, Monk, les grandes oreilles distendues.

C'est probablement ce qui donna à Monk sa grande idée. Le disgracieux chimiste roula sur son côté, parla à Ham à voix basse. Il utilisait le maya, une langue que très peu de gens à part Doc Savage et ses cinq aides comprenaient.

– Tiens-toi près pour un feu d'artifice, fut l'essentiel de ce que dit Monk en maya.

Ham considéra comme si Monk venait de lui dire qu'ils allaient empoisonner quelqu'un, mais c'était seulement la manière de Ham. Il faisait un point d'honneur de ne jamais être poli avec Monk.

Monk fit face à Habeas Corpus.

– *Señores*, dit le cochon en espagnol. Je m'oppose à ce traitement.

La nature avait négligé de donner une voix humaine aux cochons, aussi était-il manifestement impossible qu'Habeas tenu le propos ; mais il était certain que le discours venait du cochonnet.

Les gardes étaient abasourdis. L'un laissa même tomber son fusil.

– *Si, si, amigos*, continua Habeas. Pour un porc ordinaire cette sorte de traitement peut-il être dans l'ordre des choses ; mais pour un de mon habileté indéniable…

C'était Monk, bien sûr, projetant sa voix. Le chimiste au physique ingrat avait depuis longtemps appris la ventriloquie de Doc Savage.

Le mime pouvait être ridicule, comique en d'autres circonstances, mais ici dans la jungle, venant de cette surprenante façon, tombant dans les oreilles d'hommes qui étaient probablement superstitieux, il avait son effet.

Il donnait à Monk et Ham une chance de se hisser sur leurs pieds sans être remarqué.

Monk et Ham étaient tous deux attachés, aux chevilles et poignets ; cela, ce n'était pas rien, signifiait qu'ils étaient incapables de se mouvoir. Ils purent entreprendre de presque respectables sauts, et ils firent ainsi.

Monk hurla comme il sauta. Son cri de guerre était un de ceux qui auraient pu être poussé par une douzaine d'homme à la fois. Monk aimait toujours ses cris de combats. Il abattit ses mains liées sur la nuque d'un garde. L'homme s'écroula.

Ham prit un garde de la même façon, frappant l'individu près de la base du crâne. Deux des ravisseurs étaient écartés.

Monk en prit un, sa force terrible fournissait un grand avantage. Ham étendit le dernier homme. L'individu n'était pas une victime aisée. Il en connaissait un bout sur la lutte. Il se rapprocha de Ham et commença à faire des choses douloureuses à la mince ossature de l'élégant avocat. Ham se tordit frénétiquement, recommença, et soudain parvint à mettre la tête de l'homme entre ses genoux. C'était parfait. Les Chevilles liées de Ham rendaient inutile d'accrocher ses orteils pour presser. Il serra. La langue de la victime commença à sortir.

Monk et Ham se mirent sur leurs pieds ensemble et Monk grimaça un sourire d'une oreille à l'autre.

– Tu vas admettre que ce cochon à son utilité, dit-il.

Ham renifla. Plutôt que de complimenter Habeas, il garda le silence. Monk alla à lui et enleva le câble du cou d'Habeas Corpus.

– Laisses voir comme tu sais courir, cochon, gronda le disgracieux chimiste.

Ils commencèrent à courir à travers la jungle. Ils couraient sans faire la moindre attention à la direction prise, gardant toute leur attention à ne pas faire de bruit, à faire de la vitesse. Après peut-être un mile ainsi, ils consacrèrent une autre demi-heure à effacer leur piste. Ils firent cela en grimpant à travers les cimes des arbres entremêlés, en pataugeant dans un petit ruisseau qu'ils trouvèrent, et en marchant là où les empreintes de pas ne resteraient pas. Ils firent cela très assidûment, ayant déjà été prisonnier. Ils ne désiraient pas que leurs derniers ravisseurs les reprennent.

Arriva cependant le moment inévitable lorsqu'ils eurent à décider où ils allaient.

– Santa Amoza, dit Ham.

Ils consentirent. Finalement, Monk ne fit pas d'objection.

Ils regardèrent le soleil. L'orbite du soleil était juste suffisamment décentré pour donner quelques doutes de ce que pouvait être le sud, la direction où se trouvait Santa Amoza.

Monk leva un bras, dit, – Par-là.

– Faux, objecta Ham. C'est par-là.

Ham pointait dans une direction presque opposée à celle indiquée par Monk.

– Tu es dingue, l'avocassier, accusa Monk. N'as-tu jamais été un boy-scout ? Ne peux-tu pas trouver une direction ?

Ils procédaient en des opinions peu flatteuses, expressément audibles et plutôt véhémentes, sur l'habilité de l'un, l'autre, comme guide de jungle. Pas plus n'étaient-ils prêt à accorder la plus petite chance que l'autre puisse avoir raison, ce qui ne surprendrait pas tous ceux qui les connaissaient.

– Un esprit faible va avec un dos fort, dit finalement Ham à l'énorme, simiesque Monk. Je vais suivre mon propre chemin.

– Suis ton propre chemin, espèce de livre de loi animé, marmonna Monk. Moi, je vais là où je sais que Santa Amoza est.

Sans un regard en arrière, Monk plongea en avant dans la direction qu'il avait choisi. Habeas Corpus, le cochon, grognant de mécontentement, regarda Ham avec ce qui semblait être un air expectatif, puis se secoua et trotta après Monk, bougeant ses oreilles surdimensionnées vers les mouches harcelantes.

Ham, bien qu'il ne l'aurait jamais admis, était déconcerté.

Les bruits de la progression de Monk cessèrent. La jungle devint silencieuse, et son silence n'était pas agréable. Ham, en un espace de cinq minutes, manqua de regarder autour de lui nerveusement, expérimentant cette sensation qui n'était non pas familière qu'il était en train d'être observé par des yeux invisibles. Ses lèvres se serrèrent. Ce n'était pas une contrée pour un homme seul. Pas plus lui que Monk.

Ham arriva à une décision. Elle le blessait, mais il l'accepta, et, à contrecœur, tourna ses pas dans la direction prise par Monk. Il y avait une légère piste laissée par le chimiste et son redoutable cochon.

Ham était très attentif. Il n'y avait aucun son autour de lui ; mais l'impression qu'il était en train d'être suivi grandit. De grands arbres de jungles le surplombant créaient un crépuscule artificiel, et les objets dans l'obscurité étaient difficiles à discerner avec clarté. Ham s'arrêta répétitivement pour écouter.

Il entendit un écrasement devant.

– Monk, Ham ouvrit sa bouche pour appeler, mais la referma sinistrement. Terreur de jungle ou non, il se destina à avoir un certain plaisir avec Monk. Il allait être méchant avec le simiesque compagnon, lui faire croire qu'il se faisait attaquer.

Ham se pressa aussi bruyamment et aussi rapidement que possible. Il regarda intensivement devant, et bientôt il fut récompensé.

A travers les arbres, il put voir des silhouettes massives courbées se déplaçant le long du sol, poussant des plantes grimpantes et de la végétation de jungle de côté avec de longs bras poilus. La lumière était très indistincte ; mais cette démarche courbée d'un singe était immanquable.

Le sourire de Ham s'élargit. Il prit un caillou, se précipita dans un fourré dans laquelle la forme simiesque s'était évaporée, jeta son bras en arrière et lança le caillou. Il s'écrasa dans le buisson.

Le caillou s'abîma dans les frondaisons. Il atteignit quelque chose – indubitablement écharné – avec un bruit sourd qui pour Ham était un son intégralement satisfaisant.

Ham espérait entendre un prompt cri de Monk. Il fut désappointé. Un cri perçant survint, un grand écrasement de buisson. Le bruit venait dans la direction de Ham, et les yeux de Ham jaillirent. Il regardait ce qui sortait des verdures.

C'était un singe. Mais réellement un singe.

Il était plus grand qu'un chimpanzé, mais plus petit qu'un gorille. Il n'avait pas de queue et ses cheveux avec la couleur de la rouille.

Plus étrange que tout était l'ahurissante ressemblance que le nouvel arrivant affichait avec Monk.

L'étrange anthropoïde avança vers Ham, faisant de petits marmonnements qui étaient très semblables à ceux que Monk faisait à l'occasion lorsqu'il se parlait à lui-même.

– Fiches le camp ! Haleta-t-il, et il recula. Il eut rapidement de la malchance. Son talon se prit dans une racine et il tomba.

Le merveilleux simien se lia à Ham.

– Fiches le camp, sapristi ! Explosa Ham.

Ham était franchement effrayé comme la créature sauta sur lui, mais sa peur s'évanouit soudainement lorsque le grand simien lança ses bras autour de lui et s'accrocha là, pleurnichant, apeuré.

Ham regarda intensément dans le visage de son nouvel ami. Il ne pouvait pas rire avec.

– Le frère jumeau de Monk ou j'espère embrasser ce cochon Habeas, hoqueta-t-il.

Le simien bavarda aimablement et Ham se mit sur ses pieds. Le bavardage faisait un bruit considérable.

– Vas-t'en, ordonna Ham. Une créature te ressemblant autour de moi, c'est suffisant. Monk ne voudrait aucune compétition.

L'anthropoïde sans queue bondissait sur place – une chose que Monk faisait quand il était fou – et ne montrait aucun signe de vouloir une séparation.

Ham se gratta la tête et rumina à haute voix, – Je me demande comment te dire une de ces choses pour le faire filer.

Le simien fit d'aimables bruits de bavardage.

– Fiches le camp ! Ordonna Ham. Ouste ! Allez ! Files ! Vamoose ! Vas de ton côté !

Aucun de ceux-ci n'eut le plus petit effet. Ham essaya le claquement comme s'il dirigeait un cheval. Cela ne fonctionna pas plus.

Ham abandonna et se remit à étudier la créature. Il était une nouvelle fois frappé par l'incroyable ressemblance que cet habitant de la jungle affichait avec Monk, le chimiste au physique ingrat.

A ce point vint une interruption. Accompagné par un fin bruit d'écrasement de ramures et d'herbe, le cochon, Habeas Corpus, apparut. Le porcelet aperçut l'anthropoïde et s'arrêta promptement. Ses grandes oreilles se levèrent comme des voiles. Il grogna rapidement. Plaintivement, Habeas ne pensait pas beaucoup de bien du nouveau compagnon de Ham.

La sensation semblait mutuelle. Le simien sans queue saisit un bâton, se rua sur Habeas, et assena un coup retentissant au porcelet. Habeas s'enfuit, émettant une série de grognements sauvages.

Cela décida Ham. Il s'assit et éclata de rire, il rit jusqu'aux larmes. Ses prédicatives étaient complètement oubliées dans l'éclat de lumière d'une grande décision.

– Je vais garder ce drôle de babouin comme animal de compagnie, déclara-t-il. Boy, que cela fasse bouillir Monk. Et qu'il donne à ce cochon, Habeas Corpus, quelque chose à faire outre mastiquer des trous dans mes vêtements chaque fois qu'il peut les trouver.

Le simien sans queue, ayant chassé Habeas des environs, revint, transportant un bâton au-dessus d'une épaule, à la façon d'une arme à feu, Ham se composa une attitude, détendue, il se gratta la tête, puis se redressa.

– Je te baptise Chemistry, dit-il au simien.

L'anthropoïde à l'aspect remarquable discuta joyeusement comme si le nouveau nom était parfaitement agréable.

Riant à lui-même, Ham se lança à nouveau sur la piste de Monk.

Chemistry suivit Ham de prêt. Lorsque le sol de la jungle devint plus difficile pour se déplacer, Chemistry prit la voie des arbres, mais resta toujours tout près, Bondissant très aisément.

– Descends ici, ordonna Ham.

Chemistry s'assit simplement sur un membre et semblait têtu. Ham le laissa là et écouta. Il n'y avait pas de son. Ce qui était suffisamment étrange, la sensation que des yeux invisibles le regardaient toujours persistait. En dépit de la chaleur, il frissonna légèrement. Effrayé de ne rien pouvoir voir, l'élégant avocat éprouvait néanmoins de vagues craintes, sensations qu'il savait, ayant étudié la psychologie, devoir être le résultat de l'instinctive crainte de l'inconnu, héritage d'ancêtres qui avaient vécu dans de telles jungles, peu-être des millions d'années auparavant.

Ham se secoua violemment comme pour se débarrasser de la crainte, puis appela le singe, Chemistry, d'une voix forte. Le simple simien était un compagnon, finalement.

Au lieu de descendre de son arbre, Chemistry commença abruptement à bavarder aimablement, puis fila rapidement en avant. Ham, sans une bonne raison qu'il put expliquer, continua sa poursuite. Bondissant au-dessus, libres de buissons et vignes accrochant, Chemistry faisait le meilleur temps. Occasionnellement, il disparaissait presque complètement. Ham exprima de méchantes opinions sur Chemistry sous son souffle. Il saisit un court bâton. Il ne serait pas plus mal que Chemistry, à ce moment, apprennent quelque peu la discipline.

Quelque chose apparut devant. Dans la lumière vague, cela ressemblait à Chemistry, Ham vit voler son petit club.

– Ouille ! Cria une voix familière. Qui a fait cela ?

– Monk, héla Ham, c'est moi !

– Il fait bien, dit Monk dégoûté. Bonne affaire que de jeter des clubs sur moi. C'est un miracle si je ne te massacre pas.

– Je ne savais pas que c'était toi, assena Ham, et il ajouta pour ne pas être mal compris, – Si je l'avais su, j'aurais lancé un plus gros club.

– Qui pensais-tu que c'était ? Gronda Monk.

– Chemistry, dit Ham en éclatant de rire.

– Chemistry? Explosa Monk. Puis il dévisagea Ham intensément. Tu deviens fou ?

Un couinement effrayé d'Habeas Corpus les interrompit. Les deux hommes se précipitèrent, coururent quelques pas à travers la jungle, et arrivèrent en vue d'une étrange vision. Chemistry avait capturé Habeas Corpus. Il tenait le cochon, et diligemment fouillait son épiderme à la recherche de vermines intéressantes.

Monk émit un rugissement, saisit le bâton convenant le mieux. Ham agrippa son bras poilu, le retenant.

– Attends, Monk, aboya Ham

– Attends rien du tout, grinça Monk. Je vais tancer ce drôle de babouin pour attraper Habeas Corpus !

– Ce babouin, claqua Ham, c'est Chemistry.

– Quoi ? S'étrangla Monk

– Chemistry est mon nouvel animal de compagnie, déclara Ham. Et le frapper est la même chose que me frapper moi.

Quelle action au juste Monk aurait amorcé ne sera jamais développée, car à ce moment Habeas entreprit de mordre Chemistry, un expédient qui permit son évasion.

– Chemistry, dit Ham, est un certain animal, ne trouves-tu pas ?

Monk présenta les symptômes d'un spasme.

– Ne me dis pas que tu vas prendre ce…, cette…, chose. Pourquoi, il ne ressemble à rien sur cette terre verte.

– Je l'ai tout d'abord confondu avec toi, dit Ham méticuleusement.

Monk beugla, – Je ne veux pas rester avec lui.

– Tu ne resteras pas seulement avec lui, rétorqua Ham. Tu l'aimeras.

Habeas poussa son nez hors de la jungle. Chemistry sauta sur le cochon. Habeas, en toute hâte, s'enfuit.

Monk commença à rouler ses manches.

– Cette foutue chose n'ira pas avec nous, dit-il. Si je l'attrape, je vous prendrais tous les deux à part, ton babouin et toi...

Chemistry émit un étrange cri perçant et courut vers Ham. Il s'accroupit à côté de l'élégant avocat, les poings reposant sur le sol, les petits yeux errant nerveusement sur la jungle environnante. Il était effrayé. Un instant plus tard, Habeas Corpus surgit en courant du sous-bois et s'arrêta près des pieds de Monk.

– Mince ! Exhala Monk. Il y a quelque chose ici autour.

Tous deux avaient des armes qu'ils avaient prises à leurs derniers gardes. Ils levèrent ces armes, attendaient, écoutaient.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Souffla Monk.

Ham secoua sa tête, et, en un souffle égal au sien, dit : Je ne sais Pas. Mais peut-être… Il rompit soudainement.

Un bruit atone vint, un sifflement et un *plop* !

Ham se tenait à côté d'un arbre. Il s'écarta vivement, s'aplatissant sur le sol. A un pouce d'où son cou se trouvait, dans l'écorce de l'arbre, se fichait un fin dard à plumes.

– Pointe empoisonnée ! Beugla-t-il furieusement. Il commença à courir en avant.

– Non, cria Ham. Ils peuvent être partout autour de nous.

Monk stoppa, resta parfaitement sans bouger, le fusil prêt. Il y avait un intense silence. Chemistry le brisa avec un cri strident, presque un cri humain. L'inhabituel simien bondit, emballa la tête de Ham avec ses petits bras poilus.

Ham, plus tard, décida que Chemistry avait fait un geste pour le protéger – du moins c'est ce qu'il assura finalement à Monk à l'occasion ; mais sur le moment, tout ce que Ham pouvait en ressortit était que l'embrassade de Chemistry l'empêchait de voir.

– Mince ! Aboya Monk soudainement, de façon quelque peu horrible.

Ham se libéra de l'embrassade de Chemistry. Il avait été aveuglé seulement pour un temps ; mais des choses désagréables étaient arrivées dans l'intervalle.

Les entourant complètement, s'étant matérialisés comme des fantômes, se trouvait un cercle d'indigènes. C'était de petits hommes, au visage quelque peu parcheminé. Dans leurs mains se trouvaient la sarbacane mortelle utilisée par les habitants non-civilisés de ces jungles.

– Ne commence pas à tirer, déglutit Ham.

– Tu penses que je suis un imbécile ? Gronda Monk. Nous n'avons pas assez de cartouches pour avoir même le quart de ses petits types.

Traduction terminée le jeudi 26 juillet 2001.

CHAPITRE XIV

PLUS À MOURIR

Un indigène, quelque peu plus grand et à l'aspect un peu plus intelligent que le reste, s'avança. Il arborait une grimace féroce, et il gesticula plusieurs fois ses bras sur Chemistry. Puis il parla soudainement, rapidement.

Le jargon caqueté de l'indigène fit blanchir le visage de Monk.

– Il dit de laisser tomber nos armes, dit Ham au chimiste disgracieux, et il laissa glisser sa propre arme de sa main.

– Bon sang ! Gronda Monk. Quelle langue est-il en train de parler ?

– Écoute attentivement, rétorqua Ham. Si tu ne sais pas saisir suffisamment de mots pour te donner l'idée, c'est que tu es aussi bête que tu en as l'air.

Le chef des indigènes caqueta à nouveau. Monk écouta attentivement. D'une expression de profonde obscurité, ses traits changèrent vers le radieux, presque joyeux.

– Maya ! Explosa-t-il. Ce n'est pas le même maya que nous connaissons, mais c'est du maya.

– Exact, agréa Ham

– Alors nous sommes parmi des amis, rit-il.

Le chef des indigènes aboya à nouveau. Ses syllabes étaient rapides, explosives. Il plongea soudainement et captura Chemistry. Le simple simien bavarda et cria mais ne se débattit pas trop. En fait, Chemistry semblait familier avec ses ravisseurs.

Des hommes s'avancèrent, entourèrent Monk et Ham et les saisirent fermement.

– Amis, as-tu dit ? Fit sardoniquement Ham à Monk. Ô oui ! On peu pleinement le remarquer.

Monk grimaça d'abord à Ham, puis à Chemistry.

– C'est cette foutue chose que tu as pris comme animal de compagnie, déclara-t-il. Il a crié et braillé et ses types l'ont entendu. C'est pourquoi ils nous ont trouvés.

Les indigènes étaient en train de parler avec volubilité.

– Écoute, fit Ham à Monk.

Monk tendit ses oreilles, un pli intense entre ses sourcils. Il put saisir assez de mots.

– Chemistry semble être leur singe sacré ou quelque chose comme cela, pour autant que je puisse comprendre, gronda Monk.

– Exactement, dit Ham. Et c'est pourquoi nos vies ont été épargnées. Le singe sacré était amical avec nous. C'est pourquoi ils nous ont épargnés.

– C'est toi qui as inventé la fin, accusa Monk. Ils n'ont rien dit de la sorte.

L'argument fut brisé par les ravisseurs. Des cordes faites de lianes furent enlacées autour de leur poitrine, emprisonnant leurs bras. Pas plus Monk que Ham n'essayèrent de s'échapper. Non seulement cela aurait été inutile mais probablement fatal. Ces sarbacanes et dards empoisonnés n'étaient pas des choses à jouer avec.

Ham prit alors la parole, attentif à utiliser le jargon guttural des indigènes. Ils semblèrent le comprendre, mais ils ne lui donnèrent pas la courtoisie d'une réponse. Le chef des petits hommes haussa seulement ses épaules.

– Si seulement Doc était avec nous, grommela Monk, Je parierais qu'il pourrait faire quelque chose.

Quatre heures plus tard, Monk et Ham n'étaient pas en meilleure position. Ils étaient tout proche de l'épuisement. Leurs petits ravisseurs avaient voyagé à pleine vitesse, et n'avaient pas semblé grandement affecté par la terrifiante chaleur, tandis que Monk et Ham avaient fondu.

Chemistry et Habeas Corpus avaient toujours leurs difficultés. Chemistry, les longs bras traînant, se déplaçait en restant près de Ham, se séparant seulement de l'élégant avocat pour se lancer à intervalles à la poursuite d'Habeas.

Un subtil changement commença à venir parmi les petits indigènes et cela n'était pas induit par leurs fréquents regards au soleil qui était en train de flirter avec l'horizon et donnait des promesses pour la froideur de la nuit.

La raison de leur excitation devint évidente un moment plus tard. Ils arrivèrent à un village. C'était de toute évidence un établissement provisoire. Le bambou était la structure matérielle principale des huttes. Les toits était en chaume, et les planchers consistaient en plates-formes à quelques pieds du sol, ce dernier détail structurel était sans aucun doute un expédient pour décourager les serpents et les petits animaux. Aucunes des huttes n'avaient des murs.

Le chef des indigènes gesticula. De petites mais fortes mains saisirent Monk et Ham, les propulsèrent à travers une hutte qui était mathématiquement approximatif le centre du village.

– Noté quelque chose d'étrange ? Souffla Monk.

– Oui, acquiesça Ham. Il n'y a aucune femme dans la place. C'est purement un groupe de guerre.

– Un groupe de guerre de l'Inca en Gris, señor, interrompit une nouvelle voix en espagnol. Ce n'était pas une voix étrangère. Ils l'avaient déjà entendue auparavant. Monk et Ham dévisagèrent, sursautèrent.

Se tenant à côté d'une des huttes de la jungle, il y avait un homme – un de la bande qui les avait capturés lorsqu'ils étaient sortis du dirigeable écrasé. Cet individu fit un petit geste. Plusieurs autres hommes approchèrent. Ceux-ci, aussi, avaient fait partie du groupe duquel Monk et Ham s'étaient échappé.

– Vous êtes surpris, *señores* ? S'enquit un homme.

– Un de vos pièges, grogna Monk.

L'homme leur montra ses dents.

– Vous allez attendre ici un moment, dit-il. Sous peu, vous serez rejoint par Doc Savage.

Monk démarra, – Qu'est-ce que cela ?

– Le grand Doc Savage sera avec vous avant longtemps, dit l'autre. L'Inca en Gris à tout planifié, et les plans de l'Inca en Gris ont une voie pour fonctionner.

– Que voulez-vous dire ? Gronda Monk.

– La ferme, Monk, dit Ham. Ne lui donne pas la satisfaction d'être capable de rester là et se vanter.

Monk et Ham furent conduit à une hutte, dont un des côtés était ombragé par un rideau formé par un empilement de larges feuilles de palmiers élevées. Ce rideau les prévenait de voir à l'intérieur de la hutte. Leurs poignets et chevilles furent entravées. Ils furent soulevés, et déposés sur le parquet.

– Bonne soirée, *señores*, dit une lasse voix féminine.

Monk tourna sa tête, se retrouva en train de regarder l'une des plus belles jeunes femmes qu'il n'avait jamais vues. Elle était aussi solidement attachée que Ham et lui-même.

– Qui êtes-vous ? Explosa le disgracieux chimiste.

– Señorita Anita Carcetas, dit la jeune femme, qui, de toute évidence, était prisonnière.

Monk donna toutes les indications d'un homme temporairement subjugué.

– La fille du président de Santa Amoza, lança le disgracieux chimiste.

– Oui, dit la jeune femme. Et vous ?

Monk jeta un autre regard à la jeune femme et cela eut l'effet de perdre sa voix. Monk était très sensible à la beauté féminine ; et ce fut Ham, un peu moins vulnérable, qui parla.

– Le chaînon manquant ici présent est le Colonel Andrew Blodgett Mayfair, mieux connu comme Monk, dit-il. Je suis le Général Major Théodore Marley Brooks, bien que je sois habituellement appelé Ham, un surnom que je n'aime pas. Nous sommes associés à Doc Savage.

La fille fut saisie par une soudaine agitation.

– Alors Doc Savage est en Santa Amoza ? Haleta-t-elle.

– Ou Delezon, admit Ham. Nous ne savons pas où il est avec certitude.

La jeune femme s'efforça de se redresser, mais faillit.

– Vous pensez qu'il sera capable de nous aider dans notre difficile situation présente ? Demanda-t-elle.

– Bien sûr, qu'il l'est, déclara Hamm, sachant que c'était la chose correcte à dire.

Monk avait découvert que, s'il enlevait ses yeux des traits attractifs de la fille, sa voix reviendrait. Il fit ainsi et posa une question.

– Voulez-vous nous raconter, requit-il, de quoi il retourne exactement autour de tout ceci ?

La fille acquiesça et parla vivement. Les mots se déversaient équitablement de ses lèvres. Elle leur raconta les déprédations de l'Inca en Gris, s'attardant sur le mystère derrière les manipulations du sinistre cerveau. Elle esquissa brièvement certains des crimes plutôt hideux commis par l'Inca en Gris.

En particulier décrivit-elle le fantastique pouvoir mortel de la poussière grise.

Monk écouta cela avec beaucoup d'intérêt. C'était incidemment leur première opportunité de recevoir un récit global de ce qu'il y avait derrière l'affaire. Tous deux, Monk et Ham, opinèrent leur compréhension.

– L'Inca en Gris est en train d'essayer de nous mettre hors de la route, dit Monk.

– Et le fait équitablement bien jusqu'à présent.

Un léger bruit vint de hors de la hutte, de la jungle toute proche, en fait, un léger bruit de course précipitée. La tête de Monk se leva mais il ne put pas voir ce qui faisait le bruit.

– Et qu'en est-il de cette mort de la poussière grise ? Demanda Ham à la fille.

La jeune femme frissonna. C'est… C'est horrible. J'ai vu une de ses victimes. Il n'y avait rien qui indiquait d'où la poussière venait, comment elle était arrivée là. Elle était simplement là. L'expression sur le visage de l'homme mort… Il a dut périr de façon horrible. Elle frissonna plusieurs fois.

Les pas précipités et haletants dans les buissons retentirent à nouveau. Il y eut un hurlement strident. Monk se battit avec ses liens, essayant de se libérer, mais n'obtint rien.

– Ils sont en train d'essayer d'attraper Habeas, gémit-il.

Le couinement et grognement devint plus fort, comme celui de brisure dans les buissons.

– Attrapez-le ! Cria une voix en mauvais anglais.

Habeas Corpus plongea dans la hutte, se mit à l'abri derrière Monk. Un instant plus tard, Chemistry entra, attrapa Habeas et maintint le porcelet en une étroite embrassade.

Les chasseurs de cochon apparurent alors. C'était les hommes blancs. Peu de natifs étaient avec eux. Ils approchèrent délibérément d'Habeas.

Mais les indigènes se mirent entre les hommes blancs et Chemistry et Habeas. Ils caquetèrent avec excitation.

Ham écouta le caquetage, puis lança un regard à Monk, pantois, – Prends ça !

– Ouais, grogna Monk. Ils disent que ton damné babouin ne veut de toute évidence pas de mal à Habeas. De ce fait les autres types ont à laisser Habeas tranquille.

– Chemistry, dit Ham, a probablement sauvé la vie d'Habeas.

– Je déteste l'admettre, marmonna Monk. Mais je crois que tu as raison.

Il y eut de la tension pendant un petit moment, les hommes blancs se fâchèrent grandement aux objections des indigènes. Le fait qu'ils étaient de loin en surnombre fut quelque chose qui entra pour beaucoup dans leur esprit. Il se turent, haussant les épaules, montrant des sourires forcés.

Habeas montra sa gratitude d'être sauvé en mordant au gros orteil plutôt humain de Chemistry, lequel fit le nécessaire pour laisser le cochon s'enfuir sauvagement dans la jungle.

– Habeas, dit Ham, à plus ou moins les mêmes dispositions que le type qui en est propriétaire.

Il devait être une demi-heure plus tard, et le soleil était presque couché, lorsque l'arrivée d'un messager fut observée. Cet individu parla rapidement. Il y eut un brouhaha de sinistre excitation. Indigènes et hommes blancs s'approchèrent de la hutte où gisaient les prisonniers.

L'homme qui pouvait parler espagnol, du mauvais anglais, s'approcha et s'adressa aux captifs.

– Nous avons reçu les paroles de notre maître, l'Inca en Gris, dit l'homme. Vous allez être consigné aux fosses.

Monk sembla intrigué, regarda Ham, demanda, - Que veut-il dire… des fosses ?

La fille, Señorita Anita Carcetas, émit un bref cri étranglé. Les fosses aux fourmis.

– Hein ? Monk la regarda.

– Vous… vous avez déjà entendu parler, s'étrangla-t-elle. Un trou… des fourmis… du miel…

Aussi endurcit qu'il fut, Monk sentit monter ses frémissements. Il avait déjà entendu parler de cette méthode de torture, une de celles utilisées que par les plus féroces des barbares. C'était une lente chose horrible, incroyablement cruel. Il gardait un homme en vie des heures durant, tandis qu'il «était littéralement mangé vif.

Ham avait de toute évidence déjà entendu parler des trous aux fourmis, aussi. Il y avait de la pâleur sur ses traits non dénués de beauté. Mais il ne dit rien.

Des mains rudes saisirent les prisonniers, les tirant brutalement debout, les poussèrent dans la lumière rouge du crépuscule. Monk vit que la fille était également emmenée avec.

– Hé ! Interpella-t-il. Vous allez faire ça à une femme ?

– C'est la sentence de l'Inca en Gris, dit l'homme blanc.

Mais, à ce moment, le messager s'avança vivement. Il parla avec volubilité et véhémence.

Comme résultat des exhortations du messager, la fille fut séparée des autres prisonniers, et replacée sur le parquet de la hutte.

L'Inca en Gris, semblait-il, n'avait non seulement pas ordonné sa mort, mais avait donné des instructions spécifiques pour qu'elle soit maintenue en vie. Monk et Ham furent emmené.

– Adios, leur cria la fille d'une vois qu'elle tenta de garder ferme. Vous êtes comme j'imaginais que seraient les hommes de Doc Savage… très brave.

– Tout cela va bien se passer, managea de lui crier Monk en retour.

Ils arrivèrent à une clairière. Celle-ci n'était pas grande, mais était absolument dénudé, et il faisait chaud, intolérablement chaud, bien que le soleil ait complètement disparu.

La fosse de torture se trouvait au centre de la clairière. Des hommes qui étaient partis devant étaient en train de le vider. Il n'y avait rien de particulièrement terrible ou d'inquiétant à son apparence, c'était simplement un trou artificiel creusé dans le sol desséché.

De grosses chevilles furent conduites dans le fond du fossé lorsqu'il fut achevé.

Des mains rudes saisirent Monk et Ham, les poussèrent en bas, dans la dépression. Ils furent poussé à plat. Leurs chevilles et poignets furent détachés, puis rattachée, cette fois aux piquets. Ils gisaient maintenant sur leur dos, écartelés, impuissants.

Le chef des hommes blancs se tenait sur le bord du fossé. Il saisit une lance courte d'un des indigènes. Celle-ci n'avait pas de pointe empoisonnée. Il l'envoya en bas. Elle vint si près de Monk qu'elle entailla la viande d'un bras. Le chimiste primitif ne réagit pas.

– *Diablo*, cria l'homme blanc. Cé né pas uné sport. Apporté lé miél.

De petits indigènes apparurent transportant des jarres. Ceux-ci contenaient du miel. Des ruisseaux de la substance furent versés derrière et devant, au-dessus de Monk et Ham, et de haut en bas des parois de la fosse.

– Vous compréné dé quoi il s'agit ? Demanda l'homme blanc qui parlait mal anglais. Le visage de l'individu était un sinistre, hideux masque. Il contrastait fortement avec le visage des petits indigènes.

L'homme blanc prenait plaisir à cela. Les primitifs pas.

Les hommes transportant les jarres de miel s'éloignèrent en s'enfonçant dans la jungle, versant la douce substance derrière eux, laissant une trace.

Ham regarda le primitif Monk et demanda, – Tu connais quelque chose sur les fourmis ?

– Non, dit Monk. Et je ne désire pas soigner mon éducation maintenant.

L'homme blanc avec le sadisme complexe rit vers eux.

– Vous allez beaucoup apprendre sur les fourmis, dit-il. Elles aiment le miel. Elles vont suivre cette piste. Elles vont venir sur quelque chose qu'elles aiment aussi… de la viande vivante.

Les petits hommes revinrent avec les jarres de miel vide et grognèrent qu'ils avaient distribué la substance en longues lignes à travers la jungle, où il était presque certain d'être rencontré par des fourmis.

L'homme blanc gronda un ordre, et ils s'éloignèrent.

Monk rumina tout haut, – Je me demande quelles sortes de fourmis ils ont par-ici ?

– Des armées de fourmis, lui dit Ham. J'ai lu à leur sujet. Elles mangent tout. Elles marchent par-dessus toi. Elles couvrent ton corps entier. Tu sais combien une piqûre de fourmi fait mal. Et bien des milliers de celles-ci…

– Tu peux t'arrêter là, lui dit Monk. Je peux imaginer moi-même.

Il y eut du silence. Il fut une fois rompu par le roulement d'un tambour de jungle, frappé à la main. De toute évidence, les petits primitifs signalaient de cette façon. Quelques minutes plus tard, d'une distance infinie, un autre tambour roula. Les sons étaient vibrants et semblaient ne pas adhérer à un mode particulier, mais tous deux, Monk et Ham, savaient que les sons convoyaient un message. C'était toujours mystérieux, ces langages de tambour du peuple de la jungle. Les hommes blancs les comprenaient rarement.

– Regarde, aboya soudainement Ham.

Il semblait qu'ils étaient là depuis des heures, bien qu'il ne fasse pas intensément noir, ce qui signifiait qu'il n'y avait pas une grande quantité de temps qui se soit écoulé, car le crépuscule ne dure jamais très longtemps dans les tropiques.

Une unique fourmi rampait autour du bord de la fosse, suivant le miel. Elle descendait lentement, semblant ne pas avoir d'idée particulière. Elle arriva tout près des deux captifs attachés.

Monk, avec ses doigts poilus, parvint à prendre une petite quantité de poussière. Il l'envoya sur la fourmi. L'insecte s'éloigna en sécurité. Elle sembla avoir un but maintenant. Elle alla directement sur le bord de la fosse et disparut.

– Tu as fait une mauvaise manœuvre, lui dit Ham.

– Pourquoi ? Demanda le primitif chimiste.

– N'as-tu jamais rien lu sur ces armées de fourmis ? Demanda Ham.

– Non, fit Monk.

– Elles ont des fourmis éclaireurs, lui dit Ham. Tu aurais dû laisser approcher plus près cet insecte, puis t'assurer qu'il ne pouvait partir pour aller chercher ses copines.

Monk humecta ses lèvres. Il sentit soudain du froid. C'était étrange. Car la chaleur dans la petite clairière devait être terrifiante. Rarement dans sa carrière mouvementée s'était senti Monk comme maintenant, et c'était toujours lorsque la mort était proche.

– L'Inca en Gris ! Marmonna Monk. Damner de lui, quoi qu'il puisse être.

Traduction terminée le samedi 28 juillet 2001.

CHAPITRE XV

LA POLITIQUE

L'Inca en Gris était un nuage qui avait recouvert Delezon et Santa Amoza. Invisible ce nuage, c'est vrai, mais si réel qu'il avait touché tous les habitants des deux républiques. L'Inca en Gris était devenu un symbole de terreur, exactement comme la chauve-souris est le symbole de la nuit. L'Inca en Gris était aussi symbolique de la mort que la tête de mort. De plus, personne ne savait ce qu'il pensait, pour autant que ce fut un homme. Jamais un but ou un motif n'avait trempé dans un mystère plus diabolique.

Le Général Vigo était en train d'exprimer son opinion personnelle sur l'Inca en Gris.

– Un astucieux démon, dit-il.

Doc Savage, Long Tom ne disaient rien. L'homme de bronze pilotait l'avion. C'était l'appareil privé du Général Vigo, et il venait de décollé, dans le crépuscule, d'un endroit isolé dans la jungle. L'appareil et les trois hommes avaient attendu là toute l'après-midi, attendant l'obscurité.

L'attente avait intrigué le Général Vigo. Il avait posé des questions à ce sujet.

– Notre but demande que nous gagnons Alcala, capitale de Santa Amoza, sans être vu, lui dit Doc Savage.

Alcala était une brume vaguement phosphorescente sur le sol en dessous. La brume brillait. Des lumières séparées devinrent visibles bien qu'elles n'étaient pas très nombreuses, et, sans aucun doute, elles seront éteintes avant longtemps, du fait de la crainte de raid aérien.

Doc Savage sélectionna un endroit bien au-delà de la périphérie de la ville. Il se les rappelait évidemment de son premier vol au-dessus de la métropole. C'était un champ d'agriculture, suffisamment doux pour un atterrissage.

L'avion piqua vers le bas. Il y eut seulement un léger tangage lorsque les roues rebondirent au-dessus des ornières faites par les ranger de cultures. L'appareil stoppa, si parfait était le jugement avec lequel il avait été posé au sol, directement dans l'ombre d'un agglomérat de grands arbres.

– Pas d'habitation tout près ? Demanda Long Tom.

– Aucune, répliqua Doc Savage.

Le Général Vigo gronda, – Vous devez très bien connaître la contrée autour d'Alcala.

– Relever des endroits isolés tels que celui-ci, lui dit Doc Savage, devient une habitude lorsque vous avez été dans les ennuis aussi souvent que moi.

Le président Carcetas, élu chef exécutif de Santa Amoza, était un vieil homme. Il était aussi un homme brisé. Son esprit était détruit. Son moral était au plus bas.

C'était quelque peu surprenant, car la vie passée du président Carcetas avait été trépidante, violente. Il s'était battu dans des révolutions, toujours du côté qu'il croyait être juste. Deux fois il avait été exilé, uniquement pour revenir en triomphe, et finalement atteindre cette position, la plus élevée, de président de sa Santa Amoza bien-aimée. Il avait toujours été un pauvre homme ; mais personne ne l'avait jamais accusé de douceur ou de manque de courage. Il y avait eu ceux qui clamaient qu'il n'avait aucun point doux, qu'il était un homme de fer.

Ils avaient été dans l'erreur, et l'évidence se trouvait devant eux, s'ils prenaient soin de regarder. La perte de sa fille avait brisé le président Carcetas. Elle avait enlevé la prise du casque de son courage.

Le président Carcetas était assis seul dans son bureau du palais présidentiel. On frappa à la porte et, sans lever la tête, il dit, – Entrez.

Serrato, le ministre de la guerre entra. Les épaules de Serrato étaient en arrière et il marchait avec élégance. Il avait l'air confiant, sûr de lui. Il semblait un peu fier aussi, et il y avait une raison à cela. Car il était maintenant l'homme de fer de Santa Amoza. Il était le pouvoir derrière le trône. S'il abattait bien ses cartes, il était un pouvoir plus grand que le trône.

– Le pouvoir exécutif tient une réunion de nuit spéciale, dit-il. Ils attendent votre présence.

Le président Carcetas se tourna lentement dans son siège et regarda le ministre de la guerre. Les yeux du président Carcetas étaient ceux d'un vieil homme, un homme battu, ou bien c'était un excellent acteur.

– De quoi discute le comité exécutif ? Demanda-t-il.

– Vous avez oublié ? S'exclama le ministre de la guerre Serrato, et il semblait surpris. Il s'agit de financer davantage de matériel de guerre. La compagnie de Count Hoffe, comme vous savez, a demandé que nous élargissions nos crédits.

Le président Carcetas semblait réfléchir à cela de façon à moitié détachée. Il opina lentement.

– Je serai la dans pas longtemps, dit-il.

– Le ministre de la guerre Serrato hésita, puis il haussa les épaules de manière élaborée.

– Très bien, dit-il et il s'en alla.

Le président Carcetas prit sa tête dans ses mains et resta assis là. Il pouvait être engagé dans de profondes pensées. Une fois il se leva et alla à un petit miroir, s'examina.

Les lumières s'éteignirent.

Les lumières s'éteignirent partout dans le palais présidentiel, en fait. Il y eut d'abord peu de confusion. Puis des gardes commencèrent à courir dans les alentours, cherchant après la source du problème. Des laquais couraient ici et là.

Finalement la lumière revint.

Un ordonnance courut jusqu'à la porte du bureau du président Carcetas, frappa, fut prié d'entrer, et fit ainsi.

– Je désirais m'assurer que votre excellence était sauf, dit-il.

– Merci, dit le président Carcetas.

Le président Carcetas était maintenant assis devant sa table de bureau. Sur ses épaules, il y avait une longue cape qu'il portait à des occasions d'état, et qui avait été accrochée à un porte-manteau sur pied ornemental près de la porte. Cette cape était très longue ; elle était doublée d'écarlate ; et arborait seulement une seule décoration, un dessin qui indiquait que le porteur était le commandant suprême des armées de Santa Amoza. Cet ornement était un mensonge dans l'état avancé des conditions présentes, car le ministre Serrato était réellement celui qui dirigeait les armées.

L'ordonnance s'en alla.

Le président Carcetas fit alors une étrange chose. Il alla de nouveau au miroir, commença à examiner ses propres traits. Il ne sembla pas satisfait. Il sortit de son vêtement un pinceau du même type que ceux utilisés par les acteurs. Avec celui-ci, il ajouta avec soin une ligne à sa contenance.

Le président Carcetas se faisait délibérément sembler plus vieux.

Satisfait, il éteignit les lumières et quitta le manoir présidentiel.

La réunion extraordinaire du comité exécutif de Santa Amoza était en pleine progression. Ce qui signifiait actuellement que le gouvernement complet fonctionnait. Santa Amoza avait un parlement, avec les habituelles basses et hautes maisons, mais celui-ci n'était pas en session maintenant ; et, lorsqu'il n'était pas en session, les fonctions gouvernementales, même celles de nature extraordinaire, étaient entre les mains du comité exécutif. Il y avait un air de noirceur sur l'endroit.

Il y avait des gardes disposé autour de la pièce, et trois spectateurs. Les spectateurs étaient Ace Jackson, Count Hoffe, et l'homme du pétrole, Don Kurrell.

Le ministre de la guerre Serrato avait la chaire. Il avait une voix rude, râpeuse, telle qu'un combattant pouvait s'attendre à avoir.

– J'arrive juste de chez le Président Carcetas, disait le ministre de la guerre. Il nous rejoindra sous peu, mais, avant qu'il n'arrive, je désire, Messieurs, vous faire une requête. Le Président Carcetas vient juste de souffrir d'un grand choc. L'infortune dans laquelle se trouve sa fille est presque plus que ce qu'il peut supporter. Il n'est, ai-je le profond regret de dire, pas lui-même. Sa condition est quelque chose que vous pouvez comprendre. Je sais que vous, Messieurs, comprenant cela, aller donner les indemnités correctes.

Un homme astucieux que ce ministre Serrato. Il savait que le Président Carcetas était chèrement bien-aimé. Il avait beaucoup d'amis. Ces amis seraient vifs pour sauter sur tous ceux qu'ils suspecteraient de s'opposer au président, ou de conspirer pour enlever son autorité. Le ministre de la guerre Serrato était de loin un homme trop rusé pour contrarier ces amis, spécialement s'il pouvait arriver à ses fins en exerçant la somme correcte d'artifice.

Il y eut un remue-ménage à l'entrée. Tous les yeux allèrent dans cette direction. De nombreux gentils sourires vinrent sur des visages las.

– Le Président Carcetas, souffla quelqu'un.

Le Président Carcetas s'avança, toujours enveloppé dans la longue robe grise. Il marchait lentement comme s'il portait une charge infinie, et il n'enleva pas la cape.

Il marcha droit vers la chaire, y monta, fit face à l'audience et les ses mains, commandant l'attention. Il commença à parler dans un excellent, distinct espagnol. Il est noté comme orateur. Jamais il avait parlé d'une manière qui charriait plus de poids.

– J'ai quelque chose à dire, dit-il. S'il vous plait écoutez attentivement, car c'est important.

L'un de ces silences figés proverbiaux suivit ses mots.

– Nous avons combattu notre république voisine Delezon depuis presque quatre années, continua-t-il. De nombreux braves hommes sont morts des deux côtés. Le meurtre d'une de nos patrouilles de frontière, vraisemblablement par des soldats de Delezon, en fur la cause. C'était un cas où notre honneur demandait satisfaction. S'il y avait de l'honneur à être vengé, Messieurs, il a été vengé. S'il y avait de la fierté à assagir, elle a été assagie. Et malgré tout, la lutte a continué encore et encore.

Il fit une pause. Il faisait si calme que personne ne semblait respirer.

– Messieurs, dit le Président Carcetas, nous avons été fous. Nous avons été manipulés. Nous avons été comme un joueur d'échec, joués par un sinistre maître.

Le ministre de la guerre Serrato rompit le silence.

– Que voulez-vous dire ?

– Le premier massacre sur la frontière qui a déclenché la guerre n'a pas été commis par des soldats de Delezon, il y a plusieurs raisons de le croire, dit le Président Carcetas. Il a été commis par un autre, un sinistre cerveau, qui l'a délibérément planifié pour déclencher la guerre. Et il a réussi. C'était la première touche d'une sinistre main. Mais ce n'était pas la

dernière. Encore et toujours des choses sont arrivées qui a maintenu la guerre. Ce maître joueur d'échec, ce monstre d'effroi et de cupidité, qui pour une raison propre inconnue a fait de son mieux pour maintenir le conflit, c'est un nom bien connu pour la plupart d'entre-vous.

Il fit une pause pour un effet dramatique approprié.

– Je veux parler de l'Inca en Gris, dit-il carrément.

Il y eut un murmure prononcé dans son audience. Des hommes regardaient leurs voisins. De nombreux humectèrent leurs lèvres.

– L'Inca en Gris a agit en Delezon exactement comme ici à Santa Amoza, continua le président Carcetas.

– Comment savez-vous cela ? Demanda le ministre de la guerre Serrato.

Au lieu de répondre, le président de Santa Amoza leva ses bras pour demander un plus grand silence.

– Je veux demander à un homme de vous parler maintenant que vous connaissez les conditions en Delezon, comme même personne ne le peut, dit-il.

Il refit une pause.

– Je présente, dit-il, le Général Fernandez Vigo, dictateur général de Delezon.

Le Général Vigo entra alors et marcha à la chaire.

Le choc des mots et l'apparition inattendue du Général Vigo créa plus que le même effet que l'aurait fait une électrocution de masse. Yeux et bouches s'ouvrirent à leur maximum. Quelques personnes sortirent à moitié de leur chaise. En fait, si général était le choc, qu'aucun mouvement ne fut fait pour intercepter le Général Vigo.

Le Général Vigo commença à parler à l'instant où il fut sur la plate-forme.

- Nous avons un ennemi commun… L'Inca en Gris, dit-il carrément.

Les paroles furent si inattendues, la simple présence du commandant des forces ennemies si abasourdissante, que personne ne prononça un mot ou ne fit un mouvement.

– Je suis ici pour demander quelque chose, Messieurs, dit le Général Vigo. Je demande une trêve. Je demande plus que cela. Je demande la paix. Et je demande votre coopération. Nous devons joindre nos mains, et ensemble mettre hors d'état de nuire l'organisation de ce mystérieux monstre qui se fait appeler l'Inca en Gris.

Les mots du Général Vigo charriaient beaucoup de poids. Lourde, lourdement établie, va vilaine face avait des lignes fermes, c'était une figure qui commandait le respect. Le grand courage sans réfléchir dans ses manières était aussi quelque chose qui impressionnait.

Le Général Vigo continua à parler.

– Cette guerre a été un horrible malentendu, dit-il. Des voisins pacifiques ont été tournés en ennemi sanguinaire sans que ce soit de leur faute propre. Je vous demande, Messieurs, de coopérer pour jeter dehors cet Inca en Gris.

Il les observa. L'effronterie renversante de sa présence les tenait toujours envoûtés.

– Il n'y aura pas de difficulté avec les termes de paix, dit-il. Delezon ne demande rien. Plus que cela, nous voulons faire notre part en restituant vers ceux qui ont perdus beaucoup dans cette infâme lutte.

C'était un très beau discours. Il faisait son effet. Le Général Vigo aurait encore dit quelques mots de plus sur ce sujet, et il les avait déjà tout prêt à dire, un vote massif pourrait bien finir la guerre.

Mais le discours du Général Vigo ne fut jamais fini. Une mêlée survint à la porte, des cris fusèrent. Un homme essayait de pénétrer, un individu au visage pustulé qui portait des vêtements civilisés. Les gardes s'étaient saisis de lui, et le maintenaient.

Ce fut Don Kurrell, l'homme des pétroles, qui agit en premier. Il sauta en direction du groupe en mêlée. L'homme qui avait essayé d'entrer était en train de dire quelque chose. Il avait difficile à s'exprimer, car un des gardes avait une main sur sa bouche.

Mais Don Kurrell comprit ce que l'individu essayait de dire.

Kurrell se retourna, éleva sa voix en un cri perçant qui se porta à toutes les parties de la salle du comité.

– Vous êtes en train d'être joué, cria-t-il. L'homme qui vous a parlé en premier n'est pas le Président Carcetas.

Tout le monde entendit ces mots. Son apport vers eux éteignit le rugissement qui avait démarré.

Don Kurrell beugla. – Examinez l'homme qui ressemble au Président Carcetas. Vous allez trouver que ses cheveux ne sont pas blancs. Ils ont été poudrés.

Ce fut le ministre Serrato qui agit alors. Par chance il se tenait très près de l'homme qu'ils avaient tous pris pour le Président Carcetas. Serrato bondit en avant. Il fut très vif.

Serrato s'agrippa aux cheveux blancs d'une main, happa la cape avec l'autre. Les résultats furent lumineux. Les cheveux étaient en fait avec de la poudre blanche. Et la cape s'éloignant de la silhouette, révéla non pas la forme affaiblie, maigre du Président Carcetas, mais celle du géant de bronze qui de doute évidence avait une force musculaire terrible.

L'homme de bronze fut immédiatement reconnu.

– Doc Savage ! S'éleva le cri.

Traduction terminée le dimanche 29 juillet 2001.

CHAPITRE XVI

FUITE ET POURSUITE

Du tumulte remplit la salle de comité. Ceux présents étaient déjà émotionnellement tendus. Ils explosèrent. Ils allèrent en pièces.

Doc Savage, abandonnant toute prétention à une plus longue interprétation du Président Carcetas, bondit vers le Général Vigo.

– Faites gaffe ! Râpa l'homme de bronze. Nous sommes vraiment dans les ennuis !

Le Général Vigo utilisa une expression qu'il avait dû prendre de films américains, – Vous me le dites ?

La foule déferla vers eux. Le Général Vigo se retrouva agrippé par des bras, mais il les frappa avec fureur, se libéra et recula. Doc Savage était à ses côtés. Ils parvinrent à atteindre une fenêtre qui était fermée par des volets. Ils brisèrent la vitre et libérèrent les volets. Des armes à feu crachèrent derrière eux comme ils se glissaient par-là.

– Tuez Vigo ! Criaient des voix derrière eux. Tuez Doc Savage ! Ils ont essayé de nous rouler !

– Trouvez le Président Carcetas ! Crièrent d'autres hommes.

Doc Savage et le Général Vigo coururent. Une petite silhouette les rejoignit presque immédiatement. C'était Long Tom.

– Qu'est-ce qui a été de travers ? Demanda Long Tom.

– Ça c'est quelque chose de mystérieux, fit Doc Savage. Quelqu'un est apparut qui savait que j'étais grimé en Président Carcetas. L'individu avait l'aspect d'un des hommes de l'Inca en Gris. Il a été tout près auparavant.

Long Tom gronda, – Mais comment peuvent-ils savoir à propos du Président Carcetas ? Personne ne nous a vu nous saisir de lui dans son bureau. Et nous l'avons laissé ligoté et bâillonné.

– Quelqu'un a dû tomber dessus, dit Doc Savage.

Les trois ce précipitaient en bas de rues étroites, tournant à droite, puis à gauche. Brusquement, Doc Savage s'arrêta.

– Long Tom, Général Vigo, suggéra-t-il, allez prendre le Président Carcetas. En fin de compte regardez s'il s'est libéré lui-même. Rejoignez-moi à l'avion.

– D'accord, agréa Long Tom. Mais que vas-tu faire?

Ce n'était pas souvent que Doc Savage expliquait les mouvements qu'il considérait, mais il fit ainsi maintenant.

– Don Kurrell, dit-il, le camarade a agit étrangement. En fait, il s'est éloigné.

– Vous voulez dire que Don Kurrell est l'Inca en Gris ? Demanda Long Tom.

Doc Savage ne répondit pas. Il était parti dans la nuit. L'homme de bronze se déplaçait avec vivacité, furtivement. Il gagna le sommet des maisons et se déplaça là autant qu'il put, car c'était le plus sûr.

Il retournait sur ses pas jusqu'à l'endroit de la réunion du comité exécutif général.

L'homme de bronze atteignit le bâtiment. Il y avait beaucoup d'agitation dans le voisinage. Fâchés, des groupes vociférant circulaient. Doc attendit.

Il ne vit aucun signe du ministre de la guerre Serrato, d'Ace Jackson, de Don Kurrell ou de Count Hoffe.

Ensuite, quelques cinq minutes plus tard, il découvrit Don Kurrell.

Le court homme des pétroles se tenait à l'extérieur de la foule, s'adonnant inconsciemment à sa petite habitude à s'établir sur le bout des orteils pour paraître plus grand. Ses yeux étaient très occupés. Il surveillait simplement l'évolution de la situation.

Don Kurrell, après un moment, roula, regarda tout autour comme pour s'assurer que personne ne le regardait, puis s'éloigna. Il tourna dans une rue sombre sur le côté. Il marchait très rapidement, regardant souvent derrière lui.

Don Kurrell, s'il était actuellement en train d'essayer de s'assurer que personne ne le suivait, était un novice dans ce jeu. Pas une fois n'observa-t-il la figure dans l'ombre qu'était Doc Savage, s'attachant de près à sa progression.

Don Kurrell, c'était évident, avait une destination bien définie, et voulait l'atteindre en grande hâte. Il confina ses pas à une marche tant qu'il était dans la zone agitée où il y était vraisemblable que des soldats, voyant une silhouette courir, pourraient tirer et poser des questions après. Une fois qu'il arriva dans une zone tranquille, Don Kurrell se mit à courir. Pour un petit homme gras, il courait vraiment très bien. Il atteignit les abords de la ville sans être intercepté.

Continuant à courir, il descendit un chemin à ornières, mais bientôt il laissa le chemin pour couper à travers une terre cultivée qui avait été clarifiée de la jungle entourant Alcala. Il couvrit quelques trois miles.

Sa destination finale se révéla être une énorme grange, exactement comme un bâtiment qui pouvait être trouvé dans une ferme prospère du Missouri. La grange avait l'air innocente, mais les apparences étaient trompeuses.

Des avions étaient en train d'être sortis de la grange. Ces avions étaient au nombre de trois. Ils étaient de ce type qui avaient des ailes qui pouvaient être replié contre le fuselage. Ceci expliquait comment trois d'entre eux pouvaient être

entreposés dans une grange.
Don Kurrell courut directement au groupe près des avions.
Doc Savage, par nécessité, usait de précaution pour approcher le lieu. Avant qu'il ne fut proche, les ailes des avions avaient été pivotées en position, et la plupart des passagers étaient à bord. Deux des moteurs avaient démarré. Un troisième moteur démarrait.
Doc Savage se crispa. Pendant un instant, il sembla sur le point de se ruer en avant.
Puis un homme jeta un léger éclat lumineux d'un des avions. C'était évidemment pour fournir un degré d'illumination pour le décollage. L'éclat de lumière était dirigé sur le sol et brûlait brillamment.
Il découvrirait Doc Savage avant qu'il ne puisse arriver près de l'avion. L'homme de bronze resta où il était. C'était la seule chose à faire.
La lumière illumina aussi avec une remarquable netteté les traits de ceux assis dans les cabines des avions.
Certains des occupants des trois appareils étaient basanés, avec de vilaines bobines, tous des satellites de l'Inca en Gris.
Certaines faces dans l'avion, cependant, appartenaient aux dernières personnes qui pouvaient raisonnablement être attendues à être vues là.
Le Président Carcetas, Ace Jackson, Count Hoffe, Don Kurrell, tous étaient assis dans l'avion.
Les appareils étaient en mouvement. Les pilotes n'étaient pas inexpérimentés. Ils prirent exactement la bonne vitesse, puis soulevèrent les avions, montèrent en groupe serré, et se perdirent dans la nuit.
Les trois avions s'éloignèrent en rugissant dans la direction de Delezon.
Long Tom et le Général Vigo étaient aux côtés de l'avion privé du Général Vigo, là où il avait été laissé à l'extérieur d'Alcala, lorsque Doc Savage les rejoignit.
– Nous n'avons pas trouvé le Président Carcetas, dit Long Tom.
– Quelqu'un a dû le trouver et le libérer, ajouta le Général Vigo.
Ce n'était pas une surprise pour Doc Savage. En quelques phrases tranchantes il rapporta au Général Vigo et à Long Tom ce qu'il avait vu – les trois avions et leurs occupants.
– Ace Jackson était à bord, hoqueta Long Tom. Je ne peux pas le croire.
Le Général Vigo jura en espagnol.
– Je connais personnellement Count Hoffe, gronda-t-il. L'homme vend des munitions à Delezon et à Santa Amoza. Mais, il m'est difficile de croire qu'il travaillait avec l'Inca en Gris.
– Ace Jackson était à bord, hoqueta Long Tom. Je ne peux pas le comprendre.
– Toute l'affaire commence à se rassembler, leur dit Doc Savage. Venez. Nous avons très peu de temps à perdre.
Ils allèrent dans l'avion, et Doc Savage l'enleva dans les airs. Il n'alluma pas les lumières sur les pointes des ailes et de la queue, mais vola dans l'obscurité et très haut. De temps en temps il utilisait les jumelles avec l'espoir d'apercevoir les avions devant eux.
L'avion du Général Vigo était plus rapide que n'importe lequel des trois avions. Son moteur était plus grand, et son profil aérodynamique meilleur.
– Vous pensez que nous allons les rattraper ? Marmonna Long Tom.
L'homme de bronze ne répondit pas. La question ne semblait pas être de celles qui demandaient une réponse.
Après être dans les airs depuis un certain temps, Doc Savage leva un bras de bronze. – Là.
Long Tom prit les jumelles. Il les utilisa pendant un certain temps, secouant d'abord sa tête ; mais finalement il opina.
– Je les vois, dit-il. – Ils se dirigent vers la jungle.
Doc Savage sortit du réceptacle de contrôle, en demandant à Long Tom de prendre le manche.
– Suis-les, enjoignit l'homme de bronze.
Long Tom acquiesça, et prit la conduite de l'avion.
Doc Savage retourna à l'arrière. L'homme de bronze ouvrit la caisse métallique qu'il avait prit dans les débris du dirigeable. Celle-ci enfermait le laboratoire portable de Monk.
D'une poche, Doc Savage sortit un petit objet qui, déroulé, se révéla être l'enveloppe – imperméable et caoutchoutée – dans laquelle il havait, plusieurs heures auparavant, déposé une certaine quantité de l'étrange poussière grise, laquelle avait toujours été trouvée sur le visage des victimes de l'Inca en Gris.
L'homme de bronze commença à utiliser le laboratoire chimique. Ses manipulations étaient complexes. Le Général Vigo s'approcha et examina, mais ne comprenant rien aux procédures, il secoua sa tête et retourna aider Long Tom à regarder les avions par-devant.
Des heures plus tard, semblait-il, bien que l'intervalle n'ait pas put être si long, Doc Savage vint devant.
– Qu'étiez-vous en train de faire ? Demanda Long Tom.
L'homme de bronze ne sembla pas entendre. Long Tom ne répéta pas sa question. Doc Savage avait une petite habitude de sembler devenir soudainement sourd à l'occasion lorsqu'on lui posait des questions, auxquelles, pour des raisons qui lui sont propres, il ne désirait pas répondre.
Ils continuaient à voler.
– Regardez ! Pointa Long Tom. Les trois avions atterrissent.
C'était vrai. Les appareils, à peine discernable dans la lumière lunaire, descendaient.
Doc Savage reprit les commandes de leur propre avion. Il coupa promptement le moteur, et commença une longue,

silencieuse glissade vers la jungle en dessous.

Doc Savage sélectionna une clairière à presque trois miles d'où les trois autres appareils avaient atterris, et il vint vers lui d'une direction opposée à l'endroit où les trois autres avions étaient descendus. Il était peu vraisemblable qu'ils puissent le voir. Il fut prudent en déposant le sol, ne faisant pas beaucoup de bruit.

Tous trois descendirent.

– Et maintenant ? Demanda Long Tom.

Le Général parla avant que Doc Savage fit une réponse. Jusqu'ici, le Général Vigo avait joué le rôle d'un brave homme, mais il avait eu une nuit trépidante, peut-être la plus remplie de son existence.

– J'hésite, señores, dit-il.

Les flaques d'or des yeux de Doc Savage devint intense sur le Général Vigo. – Que voulez-vous dire ?

– Laissez-moi retourner à mon camp, suggéra le Général Vigo. Nous aurons besoin d'aide pour combattre cet Inca en Gris, et je veux l'apporter. Je vous assure que cette guerre s'arrêtera. Vous m'avez montré des choses cette nuit.

– Non, dit l'homme de bronze.

Le Général Vigo se hérissa. Son visage, dans la lumière lunaire, devint même plus laid.

– Pourquoi me voulez-vous avec vous ? Demanda-t-il.

– Nous pourrions avoir besoin de votre assistance, dit Doc Savage.

Long Tom, entendant cela, retint un désire de renifler. Si un individu sur la terre avait moins besoin d'assistance que Doc Savage, cette personne serait difficile à trouver.

Abruptement, Long Tom fronça les sourcils. Doc Savage désirait le Général Vigo avec eux. Ce pourrait-il que l'homme de bronze ait appris que le Général Vigo était l'Inca en Gris ? L'homme de bronze pouvait avoir une preuve un peu faible pour être absolument certaine. Dans ce cas, Si les actions passées de Doc Savage étaient une indication, l'homme de bronze ne révélerait pas ses soupçons jusqu'à ce qu'ils soient démontrés comme des faits irréfutables.

Le Général Vigo se marmonna et se murmura à lui-même.

– Je n'aime pas cela, señores, dit-il finalement. Mais j'irai.

Ils marchèrent ; rampèrent, serrait plus juste. Ils avaient des lampes, mais il n'était pas sage de les utiliser.

Il ne fallut pas longtemps pour que Long Tom pense à Monk et Ham.

– Ils sont dans un piège, marmotta-t-il, même s'ils sont seulement perdus.

Traduction terminée le vendredi 3 août 2001.

CHAPITRE XVII

LA POUSSIÈRE GRISE

Monk et Ham, à ce moment précis, étaient dans une conjoncture difficile, qu'ils auraient voulue échanger avec joie pour les difficultés plus simples d'être perdus dans la jungle. Les deux hommes gisaient dans le fond du trou de torture, et les fourmis commençaient juste à arriver. Les fourmis avaient mis longtemps à arriver. Ce n'était pas étrange, et évidemment pas entièrement inattendu par leurs ravisseurs. L'attende pour l'arrivée des fourmis semblait être une partie de la torture, la partie mentale de celle-ci. La torture physique commençait maintenant.

Monk se tortillait avec fureur, grinçait des dents, lorsqu'il sentit la première terrible morsure. Il n'était pas bâillonné, et il pouvait en deviner la raison. Ses ravisseurs – les hommes blancs, car les indigènes ne semblaient pas trop enthousiastes avec cette affreuse situation – désiraient entendre ses cris de douleur.

Il y avait une étrange agitation derrière, dans le camp indigène. Des hommes criaient. Des ordres étaient criés. Des figures sombres bougeaient dans la nuit, mais il faisait très noir sous le feuillage de la jungle où la lumière lunaire ne pénétrait pas.

Monk entendit les sons, et, plus pour diriger sa pensée sur autre chose que sa situation délicate présente qu'autre chose, il leur parla.

– Il se passe quelque chose, dit-il.

Ham était aussi en agonie. Peu de fourmis étaient déjà arrivées, mais elles arrivaient en un mince flux qui ressemblait à une ficelle vivante s'écoulant le long du côté du trou.

– Ils ont probablement découvert quelqu'un s'approcher dans les broussailles environnantes, dit Ham. Cela pourrait changer les donnes.

Il avait tort. Cela devint évident un moment plus tard, lorsque des hommes apparurent autour du trou. Parmi eux, il y avait le chef des hommes blancs. Il grimaça dans leur direction.

– Nous avons reçu un mot disant que l'Inca en Gris désirait être présent à votre mort, dit-il.

– C'est gentil du type, gronda Monk.

L'homme blanc rit. Cassant et dur, le son était du verre se cassant. – Je pense que je vais rester ici et regarder vos souffrances pendant un moment, señores. Le coureur qui nous a avertis de la venue de l'Inca en Gris ne disait rien à propos de vous traiter gentiment.

Et l'homme fit exactement ce qu'il avait dit. Il se coucha sur le bord du trou, usant de temps en temps d'une lampe de poche pour regarder le travail des fourmis.

La Lampe de poche électrique eut un effet particulier sur les petits indigènes. Chaque fois que la brillante lumière blanche surgissait, ils reculaient, comme s'ils la considéraient comme magique. Cela amusait les hommes blancs, et il se divertit en dirigeant les rayons lumineux sur les indigènes eux-mêmes, les envoyant s'enfuir dans les buissons. Cependant, lorsqu'il découvrit un petit dard empoisonné s'enfoncer dans la verdure à côté de lui, il arrêta son jeu.

Les tambours de la jungle commencèrent à résonner au loin, le son continuait en une mélopée monotone. Les indigènes l'écoutèrent. Puis ils se rassemblèrent autour de l'homme blanc, et ils discutèrent, faisant de petits visages féroces. Monk et Ham purent comprendre ce qu'ils disaient car leur discours était un dérivé de l'ancien maya.

– L'Inca en Gris se rapproche, était l'essentiel de ce que disaient les tambours.

Monk et Ham furent détachés, sortis du trou, les fourmis soigneusement brossées avec des branchages feuillus. Puis ils furent escortés vers le petit village avec ses huttes sans murs à toit de chaume. Pieds et mains liés, ils furent jetés sur le sol de la hutte dans laquelle gisait la Señorita Anita Carcetas.

La jeune femme les salua comme si elle n'avait jamais espéré les voir en vie à nouveau.

– L'Inca en Gris lui-même arrive, lui dit Monk. Écoutez.

Ils purent entendre des sons, des craquements de broussailles pour la plupart, puis des bruits de pas, et une file de silhouettes apparurent dans la clairière. Un petit feu, peut-être d'une signification cérémoniale, avait été allumé devant la hutte. Les nouveaux arrivants se dirigèrent vers celui-ci.

A leur tête marchait une figure sinistre enveloppée dans un vêtement gris. L'Inca en Gris lui-même !

La nuit était chaude, la traversée de la jungle rigoureuse. L'Inca en Gris avait rejeté le capuchon de l'étrange vêtement, aussi ses traits étaient-ils reconnaissables.

Monk, Ham, la Señorita Anita Carcetas, dévisagèrent. Leurs yeux s'élargirent, incrédules.

– L'Inca en Gris est… la dernière personne sur terre que j'aurais suspecté, s'étrangla la Señorita Anita Carcetas.

Traduction terminée le samedi 4 août 2001.

CHAPITRE XVIII

JUNGLE

Doc Savage faisait une lente progression à travers la jungle sur la trace de l'Inca en Gris. Ce n'était pas sa faute. Seul, il n'aurait pas eut de difficulté pour voyager à une bonne vitesse et éludé tous les indigènes possibles. Même avec Long Tom seul comme compagnon, leur marche aurait été plus rapide.

Le Général Vigo était le bloc inerte. Il y avait des années que le dictateur général avait fais des exercices aussi éprouvants que ceux-ci. Voyager à travers la jungle demandait une endurance terrible. Instant après instant, Doc et Long Tom étaient forcés de s'arrêter, d'attendre jusqu'à ce que Vigo recouvre assez de souffle pour continuer. Il y avait un pli inquiet sur le visage maladif de Long Tom.

– Je vais rester ici avec Vigo, Doc, suggéra-t-il. Allez en avant.

Doc Savage secoua négativement. – Nous allons rester ensemble.

Il n'expliqua pas pourquoi. Il y avait plusieurs raison, et la non des moindres était que le Général Vigo et Long Tom, s'ils étaient laissés seuls, ne pourraient probablement pas suivre la trace fait par ceux qui étaient venus des trois aéroplanes.

Doc était en train de suivre cette piste, et elle était vague, difficile à suivre dans l'obscurité. Y-aurait-il eu la lumière du jour, la tâche aurait été grandement simplifiée.

Le Général Vigo se plaignit à haute voix, – *Amigos*, je pense sérieusement vous dire à tous deux où ils brûlent de la pierre de souffre. J'en ai assez.

– Pas si fort, chuinta furieusement Long Tom.

Mais la voix forte que le Général Vigo avait utilisée avait déjà fait ses dommages. Long Tom n'entendait aucun son de la jungle autour d'eux, mais il trouva soudainement la poigne métallique des doigts de bronze de Doc Savage sur son bras, et fut poussé hâtivement et silencieusement de côté. Le Général Vigo, surprit par le rude traitement, essaya d'objecter, mais se retrouva avec une main cramponnée sur sa bouche et reçut une secousse, qui lui fit comprendre la nécessité de garder le silence.

Les trois hommes s'arrêtèrent, dissimulé à un certain nombre de yards de leur position précédente. Ils attendirent, écoutèrent.

Un léger frémissement de sous-bois s'entendit peu après. Quelques yards en avant, il y avait un espace ouvert où la lumière lunaire filtrait à travers le feuillage de la jungle. Deux indigènes apparurent, traversant silencieusement cette parcelle de lumière lunaire. Chacun des petits indigènes tenait une courte sarbacane dans leur main. Des dards, à la pointe empoisonnée, étaient transportés dans des morceaux de bambous qui avaient été bouchés, à la façon de bouteille.

La main métallique de Doc Savage trouva l'épaule de Long Tom dans l'obscurité. La main pressa, de longues et courtes pressions qui transmettaient un message en code continental. Le visage maladif du magicien de l'électricité ne répondit rien, main le touché de sa main sur la personne de Doc Savage télégraphia une réponse. – O.K.

Les petits indigènes se tenaient dans la clairière comme s'ils préféraient la lumière de la lune à la jungle. Ils se déplaçaient tout près d'eux ; ils avaient de toute évidence entendu la voix du Général Vigo, et savaient qu'une proie était proche. Un petit individu s'arrêta près d'un arbre à seulement quelques pas d'où Doc Savage et ses deux compagnons étaient dissimulés. L'autre indigène alla de l'avant.

Long Tom grimaça dégoûté dans l'obscurité. En se séparant, les deux hommes avaient compliqué les choses. Car, quand l'un serait saisi, l'autre pouvait être capable de donner l'alarme. Doc Savage toucha Long Tom, télégraphiant avec ses doigts.

Obéissant à ce commandement transmit silencieusement, Long Tom bondit, attrapa l'indigène le plus proche par derrière, et plaqua ses doigts sur la sarbacane de l'individu, coupant une clameur.

Long Tom avait bougé vivement, mais sa vitesse était un mouvement lent en comparaison avec l'acte de l'homme de bronze. Doc Savage fila de l'autre côté de la clairière en la contournant, restant dans l'ombre, et fut soudain sur l'autre indigène. Le petit homme brun ne parvint même pas à se retourner, pas plus qu'il ne put crier. Les doigts de Doc Savage fit quelque chose de très bref à l'arrière du cou de l'individu, et il tomba, endormit pour le compte.

Lorsque Doc Savage retourna près de Long Tom, le magicien de l'électricité avait réussit à rendre sa victime inconsciente.

Le Général Vigo marmotta, – *Bueno*. Maintenant ils ne peuvent pas donner l'alarme…

Long Tom prit la gorge du Général Vigo à deux mains.

– Vous ouvrez encore cette trappe, et je tords votre cou, dit le magicien de l'électricité.

Le Général Vigo avait encore des tendances combatives. Il se hérissa d'indignation, un combat semblait éminent ; mais un avertissement soufflé par Doc Savage les brisa sèchement.

– Écoutez, dit l'homme de bronze.

Ils écoutèrent. D'autres groupes d'indigènes pouvaient être entendus s'approchant.

Tous les bruits des indigènes s'approchant cessèrent soudainement. L'anxiété de Long Tom augmenta. La fanfaronnade du Général Vigo était complètement brisée, et il était remarquablement silencieux, la face penchée. Les trois hommes se faufilèrent à travers les sous-bois, cherchant à s'échapper.

Des oiseaux chantaient dans la jungle autour, et cela lui-même disait tout. Les indigènes s'étaient éparpillés, avaient encerclaient l'endroit. Doc, Long Tom et le Général Vigo étaient complètement encerclés.

Un cri étrange, insolite, fit écho dans la nuit. Il fut repris, répété jusqu'à ce qu'il vint de toutes les directions. Les petits indigènes s'appelaient l'un, l'autre. La raison du bruit, mystérieux en premier, devint apparent.

Une lumière surgit dans la jungle. C'était une torche qui avait été allumée. D'autres s'enflammèrent, des milliers d'entre-elles.

Bientôt un cercle de lumières brûlait complètement autour du point où demeuraient Doc Savage et les deux autres.

– Ce… Ça… C'est pas bon, bégaya le Général Vigo, oubliant son anglais dans son énervement.

Le responsable des indigènes était le petit chef qui avait mené le groupe qui avait capturé Monk et Ham. Il donnait des ordres tranquillement, parlant le dérivé de la langue maya qui était la langue de son peuple.

– Nous les avons encerclés, dit-il. Cela ne fait aucun doute.

Des guerriers, armés et prêts, se tenaient derrière les hommes qui avaient les torches. Il y avait des centaines de ces indigènes, suffisamment pour annihiler une petite armée. Bien qu'ils ne faisaient aucun effort pour avancer. En fait, ils ne semblaient pas du tout sanguinaires.

Il y avait le son d'un homme s'approchant rapidement à travers la jungle. Un indigène courant apparut. Il respirait fortement.

– L'Inca en Gris envoie un de ses hommes avec la poussière de mort, dit-il.

Aucun des petits hommes bruns ne montra d'enthousiasme à cela. Ils attendirent. Lorsque leurs torches se consumaient, ils les remplaçaient, gardant un cercle de brillante illumination sur le lieu.

Un groupe arriva à travers la jungle. Un homme se détacha de ce groupe de nouveaux arrivants et s'approcha. C'était un homme blanc. Il ne savait pas parler la langue des indigènes, mais il semblait connaître quelques mots d'espagnol, et, avec des gestes complémentant ces mots espagnols, l'homme blanc parvint à faire comprendre ses désirs.

Le groupe de l'homme blanc avait apporté la poussière grise. Ils désiraient en faire usage.

Certaines des torches étaient maintenant éteintes. Le cercle d'indigènes commença à bouger. Doucement, de façon inquiétante, leur ligne s'avança. Les ombres se glissaient d'arbre en arbre, de buisson en buisson, de petites ombres à l'aspect innocent, mais chacune était un petit homme armé avec une arme mortelle comme jamais la jungle n'avait produit – des sarbacanes. La lumière des torches créait une luminosité rouge, hideuse.

Ce fut le Général Vigo qui rompit en premier sous la pression. – Allez-vous en, démons, gronda-t-il aux indigènes.

Il y eut de l'action ensuite. Des hommes blancs se détachèrent du cercle d'indigènes. Ils chargèrent en avant. Ils tenaient un étrange paquet dans leurs mains, et bientôt leurs visages furent perdus dans l'obscurité.

Personne, observant à cette occasion, ne pourrait dire comment la mort de la poussière grise était infligée. L'opération démoniaque alla de l'avant dans la noirceur, silencieusement, à part qu'il y eut des grognements, des cris.

Après un moment, les hommes blancs reculèrent.

– C'est fini, murmura l'un en mauvais anglais.

Les petits habitants de la jungle semblaient une crainte anormale de la poussière grise, ce qui n'était pas difficile à comprendre. Ils se retournèrent, écoutèrent. Mais il n'y avait aucun son, aucun frémissement venant du centre de leur cercle. Ils allumèrent plus de torches, et, en échangeant des cris, unirent leur courage. Puis ils avancèrent.

La lumière de leurs torches brilla bientôt sur trois formes prostrées. Des exclamations gutturales vinrent des petits hommes. Ce n'était pas des sons plaisants, et ils n'étaient certainement pas triomphants, tandis qu'ils observaient les trois formes inertes.

Le leader fit signe à ses petits hommes, et cria, et ils prirent leur distance des trois corps. Ils regardaient les trois formes avec curiosité.

L'un était un géant, une forme de bronze herculéenne. Le second homme était pâle, petit, plutôt inexpressif. Le troisième homme était un gaillard imposant et laid vêtu dans l'uniforme de l'armée de Delezon, un uniforme qui n'arborait aucun insigne de rang.

Mais ce n'était pas les formes prostrées, sans mouvement qui attiraient l'attention.

Sur le visage de chacun il y avait une fine poudre grisâtre qui donnait aux corps sans vie un aspect horrible. Il était évident que même les petits aborigènes ressentaient une sensation inaccoutumée, rampantes, car ils se retournèrent, en échangeant des regards inquiets.

– La mort de la poussière, marmonna l'un.

– L'Inca en Gris, dit un autre, a fait de nouvelles victimes. En vérité, cet Inca en Gris n'a pas de respect pour la vie.

En accord commun, les indigènes reculèrent. Ils avaient leurs yeux découragés.

– Les trois hommes blancs sont morts, dirent-ils. Nous pouvons aussi bien retourner au camp.

Traduction terminée le dimanche 05 août 2001.

CHAPITRE XIX

L'INCA EN GRIS

Les petits guerriers bruns n'avaient laissés aucun garde derrière. Auraient-ils fait ainsi et les surveillants étés alertes, pourraient-ils avoir vu un incident qui, sans aucun doute, les aurait grandement surpris.

Doc Savage leva sa tête comme pour mieux écouter, puis se mit sur ses pieds.

– Ils sont partis, dit-il sobrement.

Le Général Vigo se mit vivement debout. Il y avait une folie dans ses manières comme il sortit un mouchoir et frotta vigoureusement son visage pour se débarrasser de la poussière grise.

Long Tom aussi semblait mal à l'aise.

– Vous êtes sûr que la matière ne nous aura pas après tout, Doc ? , Demanda-t-il.

– Par bonheur, cela ne sera pas, dit l'homme de bronze. Cela aurait déjà agit depuis longtemps.

Long Tom commença, – Qu'est-ce que cette matière grise est au juste, et que…

– Nous devons y aller, coupa Doc Savage.

L'homme de bronze s'enfonça dans la jungle, suivant les indigènes qui retournaient à leur village.

La Piste était difficile, et il faisait chaud, car la nuit semblait avait apporté un peu de fraîcheur dans la jungle. Doc Savage et ses compagnons, cependant, ne perdaient pas de temps. Ils étaient près derrière les indigènes et les hommes blancs lorsqu'ils entrèrent dans le village.

D'autres feux avaient été allumés dans le village. Ceux-ci fournissaient une luminosité considérable.

Du fumier, à côté des huttes de chaumes, vint un homme en direction des nouveaux arrivants. Vêtu dans de longues robes flottantes étroitement attachées à la taille, la silhouette était plutôt indistincte, informe. La robe était grise. Il avait un capuchon avec une sorte de masque qui dissimulait presque complètement les traits.

L'Inca en Gris !

– Qu'avez-vous à reporter ? Demanda l'Inca en Gris en espagnol.

L'un des tueurs blancs avec le groupe d'indigène répondit dans la même langue.

– Ils étaient au nombre de trois, dit-il. Nous les avons tous eus.

– Qui étaient-ils ? Demanda l'Inca en Gris.

– Doc Savage, répondit l'autre, son aide appelé Long Tom, et le troisième homme était le Général Vigo.

Que l'Inca en Gris fut abasourdit c'était évident, même si aucun de ses traits n'était visible. Les plis de sa robe bougeaient comme si le porteur était en train de trembler sans se contrôler.

– Où sont leur corps ? Demanda l'Inca en Gris.

– Nous les avons laissés là, lui fut-il avisé.

– Crétins ! Cria la figure dans la robe grise. – Vous auriez pu les apporter. Je ne croirai pas que l'homme de bronze soit mort avant que je voie son corps démembré devant mes yeux !

Le porte-parole des tueurs se tortillait mal à l'aise.

– La mort grise, marmonna-t-il, était partout sur eux. Nous étions effrayés de les transporter.

L'Inca en Gris hurla alors, – Vous auriez pu faire des litières ! Vous auriez dû les apporter ! Retournez et prenez-les !

De la rage se répandait sur la silhouette enrobée. Des malédictions rugirent dans la nuit, des malédictions en maya dérivé, en espagnol, en mauvais anglais, et bon anglais. L'Inca en Gris était un maître linguiste.

Les indigènes reculèrent peureusement comme le faisait les acolytes blancs de l'Inca en Gris.

Ils repartirent, anxieux de retourner et de prendre les corps de leurs trois victimes.

– Attendez ! Cria d'une voix stridente l'Inca en Gris.

La figure masquée admonesta les autres de près. Des mots furent échangés, des mots dit à voix basses qui ne portaient pas à plus de quelques yards.

Doc Savage, Long Tom et le Général Vigo, dissimulés dans les broussailles tout près, ne purent surprendre ce qui était dit. Ils tendirent leurs oreilles au maximum, mais cela ne servit à rien.

Les indigènes décampèrent, accompagnés par leurs compagnons blancs.

Tous semblaient très anxieux de revoir les corps des trois hommes qui étaient supposés être morts.

Prudemment dissimulé au bord du village, Doc Savage observait les indigènes comme ils partaient. Les voix des petits hommes bruns venaient clairement dans la nuit. Ils étaient effrayés. La rage de l'étrange être gris, qui était leur maître,

semblait les consterner.
Doc Savage remua, se mettant tranquillement sur ses pieds. Long Tom et le Général Vigo se mirent également debout.
– Nous allons essayer d'atteindre les huttes, souffla Doc Savage.
Ils avancèrent d'un pas léger. La nuit était bien longue, et la lune se préparait à s'évanouir. Sa disparition sera suivie par une obscurité épaisse, et compliquerait grandement les tentatives de bouger sans bruit.
Ils atteignirent la première des huttes. Il n'y avait eu aucun son. Au-delà, près d'un des feux, il y avait un petit agglomérat d'indigènes. Ils étaient, pour la plupart, assis ou couchés sur le sol, de toute évidence fatigués par les efforts de la nuit.
Doc Savage atteignit la plus grande des huttes. Les ombres étaient incroyablement noires. Presque rien ne pouvait être vu de l'intérieur de la hutte. Doc Savage s'étira, essayant de fouiller la structure.
Un hoquet soudain vint de derrière lui. C'était le Général Vigo. L'épais dictateur général de Delezon, à la laide face, cria d'horreur. Ses poings firent des sons comme s'ils frappaient des souffles vigoureux. Un cri aigu répondit aux coups.
Long Tom avait des allumettes dans sa poche. Il en craqua une. Il n'y avait plus besoin de discrétion. Le bruit avait attiré les petits indigènes bruns.
Le Général Vigo était engagé dans un combat furieux avec un très peu séduisant singe sans queue. La chose avait dû venir sur lui silencieusement dans la nuit et avait dû le faire sursauter.
– Chemistry ! Vint une voix de l'intérieur de la hutte.
C'était Ham l'orateur. Doc Savage prit des allumettes de la main de Long Tom, bondit dans la hutte. Il craqua une des allumettes.
Le sol de la hutte surélevée était couvert par des formes humaines. Monk et Ham étaient là tous les deux. Il y avait l'attirante Señorita Anita Carcetas, et son père, le Président Carcetas de Santa Amoza. Il y avait le ministre de la guerre Junio Serrato, et il y avait Count Hoffe, le négociant d'armes. Ace Jackson était également prisonnier.
Seul Don Kurrell, l'homme des pétroles, manquait. Doc Savage commença par se tourner vers les liens qui attachaient les prisonniers. Ceux-ci étaient des cordes à fibres épaisses, tissées par les indigènes. Elles étaient solides, mais elles claquèrent sous les doigts métalliques du géant de bronze comme si elles étaient devenues inexplicablement pourries. Monk se mit sur ses pieds, libre.
– Ils ont attaché Habeas Corpus sous la hutte suivante, cria-t-il en plongeant à l'extérieur.
Les petits hommes s'étaient éparpillés. S'étant saisis de leurs sarbacanes et de leurs dards empoisonnés, ils avaient disparus de vue.
Monk revint de la hutte adjacente, transportant Habeas Corpus par une oreille surdimensionnée.
Un petit cliquetis s'éleva. C'était ressemblait beaucoup plus à une allumette qui serait tombée sur un sol de béton dur, mais sa cause n'était rien d'aussi bénin que cela.
– Des dards empoisonnés, râpa Doc Savage. Arrachez le toit de chaume de la hutte. Utilisez-le comme bouclier tandis que nous replions dans la jungle.
L'homme de bronze avait maintenant libéré tous les prisonniers. Ils commencèrent à arracher le chaume du toit de la hutte, avec l'intention de l'utiliser comme l'homme de bronze l'avait suggéré.
Long Tom exprima une conviction à laquelle il était arrivé.
– Don Kurrell est manquant, dit-il. Cela signifie qu'il est l'Inca en Gris.
– Mais quels sont ses motifs ? S'étrangla la Señorita Anita Carcetas.
– *Undale* ! Cria frénétiquement le Général Vigo. Vite ! Vite ! *Mi amigos*. Nous devons nous éloigner d'ici.
Alors arriva le désastre. Il frappa avec tant de soudaineté que le choc les paralysa. De tout autour claquèrent les fusils ; des balles passèrent à travers le toit de chaume de la hutte, les forçant à s'aplatir sur le sol. Des dards empoisonnés commencèrent à arriver en une pluie mortelle. Ils semblaient être un nombre innombrable d'ennemis venant de la clairière.
– L'Inca en Gris ! Explosa Long Tom. Il n'a pas fait chercher nos corps. Il était trop rusé pour cela. Il s'est figuré que nous pouvions avoir truqué nos morts et que nous viendrons ici, aussi il a éparpillé ses hommes autour du lieu, mettant un piège en place.
– Restez couchés, dit Doc Savage. Gardez la chaume au-dessus de vous. Les dards ne les perceront pas.
Count Hoffe cria d'une voix aiguë. – Nous sommes pris au piège ! Ils veulent nous tuer !
– Nous n'avons besoin de personne pour nous le dire, mon frère, grogna Monk envers lui.
– Du calme, dit Doc Savage.
Tous devinrent silencieux.
L'homme de bronze commença alors à prononcer des mots gutturaux, lisses, qui venaient rapidement sur ses lèvres. Il n'était pas en train de parler espagnol ou anglais mais la langue des anciens Mayas, la langue pure de la race dont il est admis avoir été un jour la plus grande puissance du monde de l'Ouest.
Il psalmodiait un chant, un chant qui était une sorte de bénédiction. Il y a des siècles ces mêmes mots avaient été utilisés par les souverains des anciens Mayas pour s'adresser à leurs sujets. Ces mots appartenaient au Kulca, la langue oubliée, la langue qui pouvait être parlée par les souverains seuls, par les grands sorciers.
Le chant eut un effet remarquable. Les petits indigènes bruns autour de la clairière avaient crié, hurlant leurs cris de guerre. Maintenant le silence tomba, un silence inquiétant.
Le Général Vigo gronda, – Dites, qu'est-ce que ce…
– La ferme ! L'admonesta Monk. Peut-être ne le savez-vous pas, mais Doc, un jour, a été fait quelqu'un d'important

parmi les Mayas, et ordonné fils de Kukulcan, le Serpent à Plumes, ou quelque chose comme cela. Ces petits types bruns sont des Mayas, même s'ils ont un peu dévié des anciens jours. Écoutez.

Doc Savage finit son chant. Il commença à parler un Maya conventionnel.

– Vous avez été utilisés comme dupes, Oh fils de Maya, dit d'une voix forte l'homme de bronze, sa voix portait probablement jusque chacun des auditeurs. Vous avez été utilisés par celui qui se désigne lui-même par l'Inca en Gris, et qui en fin de compte n'est pas Inca, mais un tueur traître. Il vous a sans aucun doute promis une récompense pour votre aide, mais est-ce que les fils des anciens Mayas sont-ils devenus si faible qu'ils doivent aider des êtres tels que l'Inca en Gris ? Êtes-vous des Chiens pour vous battre dans l'espoir de recevoir un os ?

L'homme de bronze se tut, et s'était le tour aux petits hommes brune tout autour de la clairière de parler. Ils se chuchotèrent à l'un, l'autre, d'abord avec excitation, puis avec colère. L'essentiel de ce qu'ils disaient était compréhensible au seul ton de leurs voix. Ils en avaient assez de l'Inca en Gris. Ils en avaient déjà assez avant ce dernier incident.

Un cri étranglé vint du bout de la clairière. La silhouette encapuchonnée apparut, courant follement.

– L'Inca en Gris ! Cria Long Tom.

– Mince, explosa Monk. Il arrive vers nous !

La silhouette emballée et encapuchonnée arriva. Il ôta la capuche de sa tête, et ce fut Don Kurrell, le négociant en pétrole, et il cria d'une voix aiguë, – Je ne suis pas l'Inca en Gris ! J'étais seulement assez fou que pour l'aider !

Don Kurrell s'arrêta. Son visage était horrible dans la lumière ténue qui venait du feu de l'autre côté de la clairière.

– Il m'était promis des concessions pour ma compagnie pétrolière si j'aidais l'Inca en Gris, lança-t-il. Je ne suis que du menu fretin !

Le Général Vigo se leva et rugit, – Vos mensonges ne vous sauveront pas ! Voici comment tu obtiendras justice !

Le Général Vigo s'était saisit d'un des dards empoisonnés dans le chaume. Il jeta son bras en arrière, tenant la pointe du dard en premier. Sa pointe vénéneuse fut plantée dans la nuque de Don Kurrell.

Don Kurrell cria et essaya de courir, mais ne put faire que quelques pas avant de tomber, dans les affres de la soudaine mort hideuse que les petits dards apportaient.

La fin de Don Kurrell ne reçut pas beaucoup d'attention. D'autres choses arrivaient.

Doc Savage bondit sur le Général Vigo. Ce dernier recula.

– C'est Vigo, râpa l'homme de bronze. C'est l'Inca en Gris !

Il y eut du chahut tout autour de la clairière, des cris, des appels et des coups de feu. Les petits descendants bruns des anciens Mayas s'étaient de toute évidence retournés contre les acolytes blancs de l'Inca en Gris. Ils se battaient à mort.

Le Général Vigo fuyait à toutes jambes. Il avait peu d'avance. Mais cela compta pour que Doc Savage ne le rattrapa pas immédiatement !

Le Général Vigo démontra être parfaitement familier avec les huttes. Il plongea dans l'une, s'évanouit dans l'ombre. Doc Savage le suivit.

Il y eut du silence pendant un moment après que les deux ombres eurent disparus, le silence c'est ce qu'il semblait à ceux dans la clairière, en dépit des rugissements du combat se déroulant tout autour d'eux et dans la jungle, traînant de façon inquiétante.

Un cri retentit alors. Il était long et pénétrant et il y contenait un spasme, une vague d'horreur complète. Ce cri devait provenir du plus profond des cordes vocales de celui qui l'exprimait.

Monk émit un appel et se rua vers la hutte. Ham courut vers le feu, piqua un brandon pour la lumière. Il vint à la hutte avec l'illumination.

A l'intérieur de la hutte, Doc Savage se tenait sur le sol surélevé.

Le Général Vigo était couché sur le sol, mort de toute évidence.

La poussière grise – la poussière grise qui était la mort spéciale de l'Inca en Gris – couvrait les traits de Doc Savage et du Général Vigo. Vigo était mort. Doc Savage était manifestement toujours en vie. L'homme de bronze sortit de la hutte.

– Restez éloigné, dit-il, et il commença à brosser la poussière de ses traits.

Monk déglutit plusieurs fois et parvint à dire, – Mais pourquoi est-ce que ça ne vous a pas tué ?

– La poussière grise, dit Doc Savage, n'est pas du tout de la poussière. C'est un minuscule parasite, venimeux, un parasite particulier à certaines parties de cette jungle. Les petits insectes sont presque de taille microscopique. En réalité, ils ne mordent pas. Ils piquent, et, plutôt étrangement, après avoir piqué, ils meurent.

– Mais ils ne vous ont pas eu, persista Monk.

– Simplement grâce à un anesthésique que j'ai composé dans l'avion, en venant ici, expliqua Doc Savage. Une application complète de cette substance sur ma peau, juste avant que nous entrions dans la clairière était une précaution dans l'éventualité où quelqu'un aurait essayé d'utiliser la poussière grise. Nous l'avons réutilisé dans la jungle lorsque nous avons été pris au piège, mais les effets de cette application s'était évaporée sur le Général Vigo. Et en réalité, la poussière grise là était entièrement fausse, ainsi le Général Vigo n'était pas effrayé, même si ma mixture n'avait pas été pas efficace.

Long Tom désigna du bras le Général Vigo. – Mais pourquoi jouait-il le rôle de l'Inca en Gris ? Il commettait des déprédations de son propre côté, les mêmes que contre Santa Amoza.

– Non, dit Doc Savage. Souviens-toi que nous n'avons vu aucune preuve de complot contre Delezon. Nous avions seulement les dires du Général Vigo, et le Général Vigo, allant de paire avec le reste, était un menteur consommé.

Le Président Carcetas de Santa Amoza intervint de manière expressive, – Alors le Général Vigo…

– …essayait d'écraser Santa Amoza, acheva Doc Savage. Il désirait contrôler les deux pays. C'était un cas de cupidité, joint à une intelligence d'un génie démoniaque.

Il y avait toujours des bruits de combats tout autour de la clairière, mais pas autant qu'auparavant. Ils diminuèrent rapidement. Finalement ils ne semblaient plus être qu'à un seul endroit, un homme résistait. Cet individu essayait de fuir à travers la jungle. Les sons relataient l'histoire aussi clairement que s'ils étaient en train de la voir. Les indigènes le poursuivaient. L'un des cris de l'homme était un son dont on se souviendrait. Après cela, le silence.

Ace Jackson et la Señorita Anita Carcetas étaient un peu de côté. Ils avaient leurs bras autour de l'un, l'autre.

Les petits hommes bruns commencèrent à sortir de la jungle, lentement, gardant leurs yeux baissés, comme s'ils avaient fait quelque chose qu'ils regrettaient. Leur attitude était sans aucun doute amicale.

Le Président Carcetas de Santa Amoza les regarda, dit, – La guerre va maintenant, bien sûr, s'arrêter. Le Général Vigo était l'Homme de Fer de Delezon. Personne ne peut la mener à sa place, et, dans les termes de paix, je veillerai à ce que ces petits hommes, ces descendants de Maya, soient bien traiter pour le service qu'ils ont rendu cette nuit.

Le Président Carcetas de Santa Amoza prouva être aussi bon que ses paroles. Delezon, comme il l'avait prédit, vola en pièces après la fin du Général Vigo. Les termes de paix furent facilement conclus et ils octroyaient un droit de propriété du territoire le plus riche de Delezon aux descendants natifs des Mayas. Les petits hommes bruns étaient satisfaits. C'est ce qu'ils désiraient tout ce temps.

Doc Savage et ses aides ne firent rien d'autre que preuve de leur capacité consultative lorsque la paix fut restaurée. Monk et Ham en particulier tombèrent sous le jeu de la paresse des tropiques. Cela dégoûta Ham. Il chercha pour trouver un moyen de retrouver sa vitalité habituelle. Il arriva à une idée.

Il avait aimé le chant des indigènes, même lorsqu'ils chantaient leurs chants de guerre, aussi décida-t-il d'apprendre à jouer de l'un des instruments indigènes. Monk était d'accord avec Ham – plus spécialement lorsqu'il vit les jeunes femmes qui étaient prêtes à apprendre ces mélodies à Ham.

C'était une idée splendide, et elle leur prit le peu de jours restant à demeurer là.

Le jour avant qu'ils ne quittent Santa Amoza, quelque chose arriva qui fit bouger Monk profondément – et complètement. Le chef de la tribu des petits descendants bruns des Mayas apparut. Il apportait Chemistry avec lui, le singe sacré à l'aspect le plus remarquable.

Le petit Maya fit un long discours, une allocution impliquée, mais l'essentiel de celui-ci était que Chemistry était présenté comme cadeau à Ham, et Ham acceptait-il ?

– Que j'accepte ? Ham sourit largement. Chemistry vaudra son poids en or, s'il ne fait déjà rien que de garder ce porc, Habeas, éloigné de moi.

Monk regarda le cadeau bouche bée. Le grognement de Monk dérangea probablement les condors des montagnes des Andes.

FIN

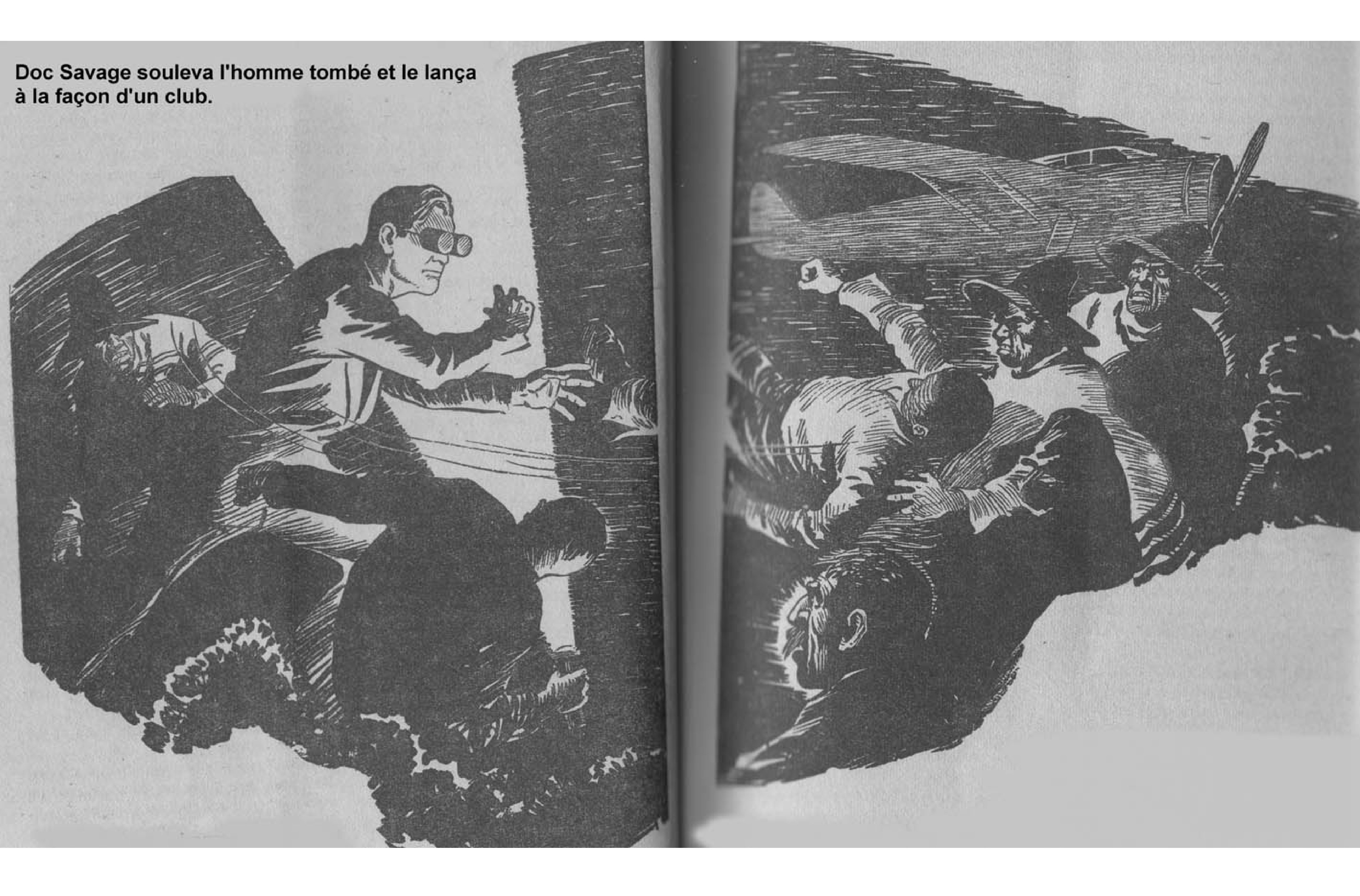
Traduction terminée le jeudi 9 août 2001.



Monk commença à rouler ses manches.
– Cette damnée chose ne viendra pas avec nous... Dit-il







Doc Savage souleva l'homme tombé et le lança à la façon d'un club.